

PHOTO

L'ÉMOTION PAR L'IMAGE DEPUIS 1967

NOUVELLE
FORMULE

PORTRAIT(S)

NICK BRANDT

DEANNA DIKEMAN

OMAR VICTOR DIOP

DAVID LACHAPELLE

YOHANNE LAMOULÈRE

RAFAEL PAVAROTTI

PHILIP SHARKEY

ET COOPER & GORFER

EXPOS ET FESTIVALS
NOS RENDEZ-VOUS
INCONTOURNABLES

L 14978 - 568 - F: 8,80 € - RD





Xiaomi 17T Pro

CONÇU AVEC 

Le Maître du Téléobjectif



 Kit mains libres recommandé.
Image d'illustration. Le produit réel peut varier.
DAS : tête : 0.997 W/kg, corps : 0.998 W/kg, membres : 2.594 W/kg.

1



Cooper & Gorfer

The Mountain, tirée de la série *Utopia-Between These Folded Walls*, au festival Les femmes s'exposent (voir p.46).

ÉDITO

Du tout premier autoportrait photo attribué à Robert Cornelius en 1839 à notre ère du tout-selfie, des temps de pose interminables aux rafales de déclenchement, que signifie vraiment faire du portrait aujourd'hui ? Les pratiques bougent, les définitions aussi. Saisir un portrait, c'est figer le cent milliardième d'une vie, comme l'écrit dans son introduction du numéro Phillip Prodger, auteur du livre *Alter Ego, une histoire du portrait en photographie* et ancien responsable du département de photographie à la National Portrait Gallery de Londres. Il paraît peu et pourtant il est beaucoup. Preuves en images avec nos grands portfolios. Chez Omar Victor Diop qui prend les traits des grandes figures noires oubliées, le portrait se fait politique ; il se fait sociétal chez Marilou Poncin qui déconstruit le mythe de la beauté Kardashian ; engagé chez Yohanne Lamoulère qui représente ceux qui ne le sont jamais en périphérie de Marseille ; il se fait flamboyant chez David LaChapelle, le légendaire photographe de retour avec ses plus grandes icônes ; dystopique chez Nick Brandt à la rencontre des victimes du réchauffement climatique ; nostalgique chez Deanna Dikeman, car à travers ses parents c'est un peu les nôtres qu'on voit ; il se fait thérapeutique pour Cooper & Gorfer et les femmes qui content leur parcours migratoire dans leurs grands tableaux qui font la couverture. Enfin, uniformisé au sein du Passport Photo Service de Philip Sharkey, le portrait bouscule tout sur son passage chez le jeune Rafael Pavarotti, sensation de sa génération à l'honneur à la rentrée à Paris. Le portrait est tout cela à la fois, et bien plus encore. *PHOTO* vous souhaite un été plus riche de toutes ces histoires.

Par Cyrielle Gendron et Francis Dagnan

ACTUALITÉS

- 04 — EXPOS EN FRANCE
- 10 — EXPOS DANS LE MONDE
- 14 — ATELIER DE PHOTOGRAPHE -
LES SPOTS DE LOUIS LEPRON
- 16 — PRIX
- 20 — LIVRES
- 22 — PHOTOGRAPHES DANS LE MONDE -
SARA WAYRA
- 24 — ZOOMS 2026 : BÉRANGÈRE PORTELLA
- 26 — À SAVOIR
- 30 — ÇA VIENT DE SORTIR !
- 106 — PORTRAITS DES FESTIVALS
- 118 — MATÉRIALITÉ ET PHOTOGRAPHIE -
REGINA ANZENBERGER
- 120 — ADIEU LES AMIS

32 PORTRAIT(S)

- 32 — FAIRE SA PEAU AU PORTRAIT
PAR PHILLIP PRODGER
- 34 — MARILLOU PONCIN, PORTRAIT DÉCONSTRUIT
- 36 — RAFAEL PAVAROTTI, PORTRAITS COULEURS
- 46 — COOPER & GORFER, PORTRAITS DE VIES
- 56 — OMAR VICTOR DIOP, (AUTO)PORTRAITS
- 64 — DAVID LACHAPPELLE, PORTRAIT(S) D'ICÔNE(S)
- 72 — YOHANNE LAMOULÈRE, ANTI-PORTRAITS ?
- 80 — PHILIP SHARKEY, PORTRAITS D'IDENTITÉ
- 88 — NICK BRANDT, PORTRAITS EN DANGER
- 98 — DEANNA DIKEMAN, PORTRAITS DE FAMILLE

EN LIGNE



photo.fr



@photoofficiel



photo@photo.fr



@photoofficiel



EX-VOTO DE PLAGES PAR ALEXANDRA SOPHIE

Dans cette série de selfies reproduits sur coquillages, Alexandra Sophie évoque l'isolement, les troubles psychiques et le besoin d'évasion. L'artiste imagine le remède qu'elle aurait aimé recevoir : être « emmenée à la mer » pour se soigner. Vivant loin des côtes, elle collecte alors nautes, perles et objets marins dans les vide-greniers. Puis, elle se met en scène avec ses chats et quelques objets familiers, avant de transférer ces images sur les coquillages nacrés, qui en magnifient l'apparence. Ces œuvres raffinées, entre auto-portrait et *ex-voto* contemporain, mêlent douceur, mélancolie et poésie pop.

Where the weird things are. Jusqu'au 30 août. Musée Saint-Nazaire, Bourbon-Lancy (71). bourbon-lancy.fr



FRAGILE BEAUTÉ, LA COLLECTION D'ELTON JOHN ET DAVID FURNISH

Le couple John/Furnish a constitué l'une des plus importantes collections privées de photos au monde. Depuis 1991, il a réuni près de 7 000 œuvres, dont du Man Ray, André Kertész, Brassai, Dorothea Lange, Tina Modotti, Edward Weston... L'étape parisienne de cette exposition produite par le prestigieux Victoria and Albert Museum de Londres, rassemble plus de 300 œuvres des années 1950 à aujourd'hui. Y figure une installation de 149 tirages issus de la série *Thanksgiving* de Nan Goldin, chronique de sa vie entre 1973 et 1999. Photo : Harley Weir.

Jusqu'au 27 septembre. Jeu de Paume, Paris 1^{er}. jeudepaume.org



ÉCLATS DE FAMILLES

Ah, la belle photo de famille ! Mais sous son allure festive, quel regard porte-t-on sur les siens, sur les liens qui nous unissent ou nous échappent ? La photographie familiale évoque-t-elle seulement des bonheurs figés ? Ou bien, à l'heure où la notion même de famille se réinvente, l'image devient-elle un outil pour révéler les failles et les silences ? C'est à ces questions que l'exposition *Éclats de familles* tente de répondre, en se tournant vers des photographes contemporains (belges ou établis en Belgique). Parmi eux, Olivier Cornil, Anne De Gelas, Chrystel Mukeba et Pascal Sgro (ci-contre) font vaciller les certitudes en capturant les éclats d'une famille plurielle, mouvante ou imaginée.

Jusqu'au 27 septembre. Musée de la Photographie, Charleroi, Belgique. museephoto.be

FUJIFILM



FUJIKINA

ARLES 2026

expositions
conférences
workshops
sorties photo
lectures de portfolio
démonstration et prêts
nettoyage capteur

16 rue des Arènes, Arles

06.07
→ 11.07

© ALEX WEBB / MAGNUM PHOTOS

PROGRAMME
ET INSCRIPTION
OBLIGATOIRE



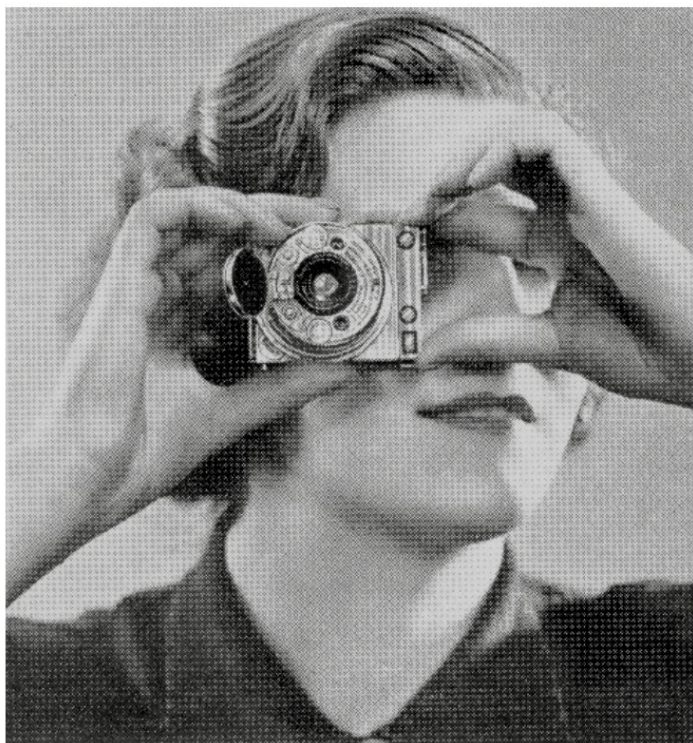
ARLES
2026
LES RENCONTRES
DE LA PHOTOGRAPHIE



WORLD PRESS PHOTO

TENDANCE > FLOUE

PICTO



PREMIÈRES FOIS / PREMIÈRES PHOTOS

Partant d'une idée simple, mais vertigineuse - il n'existe pas une invention de la photographie, mais une multitude de commencements - l'exposition rassemble aussi bien les premières images réalisées par de grands photographes que les balbutiements techniques du nouveau médium d'enregistrement du monde. À travers ces essais, hésitations et expérimentations, se dessine une autre histoire de la photographie : plus fragile, plus tâtonnante, mais aussi plus ouverte. On y découvre notamment les premiers cyanotypes botaniques d'Anna Atkins mais aussi les expériences photosensibles d'Hippolyte Bayard, malheureux rival de Louis Daguerre. Photo : Alberto Vieceli.

Du 1^{er} juillet au 1^{er} novembre. Pavillon populaire, Montpellier (34). pavillon-populaire.montpellier.fr

DEUX CENT ANS DE PORTRAITS

À l'occasion du bicentenaire de la photographie, la Villa Tamaris consacre une exposition majeure à l'art du portrait. Charles Baudelaire, André Kertész, Brigitte Bardot, Alain Bashung (ci-dessous par Arnaud Baumann)... L'idée initiale est simple : composer une galerie avec tout ce que les collections du musée conservent d'autoportraits et de portraits d'artistes des XIX^e et XX^e siècles. S'y ajoutent des portraits collectifs et des photographies d'artistes au travail, pour obtenir un ensemble consistant de plus de 300 tirages, issus du fonds de la Médiathèque du patrimoine et de la photographie. Un saisissant face-à-face.

Du 4 juillet au 4 octobre. Villa Tamaris, La Seyne-sur-mer (83). villatamaris.fr



PARK CHAN-WOOK, PAR UN MATIN CALME

Si Park Chan-wook est connu comme l'une des grandes figures du cinéma coréen, asiatique et même mondial, il l'est beaucoup moins pour son travail comme photographe. Habitué, dans ses films, à tordre la réalité pour en révéler à la fois les élans et la noirceur sous-jacente (à l'instar d'*Old Boy*), le cinéaste présente ici des images silencieuses, contemplatives, presque apaisées. Paysages, portraits d'objets du quotidien ou formes naturelles composent un journal visuel saisi au fil de ses voyages et tournages. L'exposition explore un autre versant de son regard, plus intime et méditatif. Ici, la violence cède la place à l'observation et au silence, signe d'un artiste inclassable.

Jusqu'au 4 octobre. Lee Ufan Arles (13). leeufan-arles.org



SMITH : ICI GRAND OUVERT

Dans une atmosphère à la fois méditative et électrique, l'œuvre de SMITH explore, à travers différents médiums, les puissances imaginaires du corps et les potentialités de la conscience. Formé à la photographie documentaire et passé par l'école d'art Le Fresnoy, l'artiste impressionne par sa capacité à créer des œuvres profondément habitées. Traversée de lueurs rouges, violettes ou vertes, sa création excède notre perception habituelle, notamment grâce à l'usage de la caméra thermique et de néons colorés. Une invitation à élargir notre perception de ce qui nous entoure.

Jusqu'au 31 janvier 2027. MAC VAL, Vitry-sur-Seine (94). macval.fr



LA MER JAMAIS NE S'OUBLIE

Cette saison, les Champs Libres explorent les horizons maritimes. *La mer ne s'oublie jamais* rend hommage à celles et ceux qui vivent du large à travers les regards singuliers de plusieurs femmes photographes. À commencer par Anita Conti qui, dès les années 1930, embarque sur des chalutiers et des navires océanographiques pour documenter la beauté et la fragilité du monde marin, alertant très tôt sur les dangers de la surpêche. Dans son sillage, quatre artistes contemporaines poursuivent ce dialogue avec la mer : Juliette Pavy, Julie Bourges (ci-dessus), Marine Lanier et Manon Lanjouère.

Jusqu'au 20 septembre. Les Champs Libres, Rennes (35). leschampslibres.fr



QUI A PEUR DES FLEURS ?

Au Musée Fragonard, les fleurs ne se contentent pas d'exhaler leurs effluves : elles deviennent langage et symbole. À travers une quarantaine de photographies, *Qui a peur des fleurs ?* met en scène des femmes, célèbres ou anonymes, qui portent la fleur comme un signe d'affirmation, de grâce ou de résistance. Parmi les œuvres, l'illustre *jeune fille à la fleur* (1967) de Marc Riboud, présentant une femme défiant les policiers, un chrysanthème à la main lors d'une manifestation contre la guerre du Vietnam, ou encore ce portrait de Maud Stevens Wagner, première femme tatoueuse étasunienne.

Jusqu'au 18 octobre. Musée Fragonard, Grasse (06). fragonard.com

LA PHOTOGRAPHIE EN TOUTES LETTRES

A comme Adolescence, B comme Bourgogne, C comme Conte... Qu'ont en commun l'adolescence, les contes, les musées ou encore la Bourgogne ? La photographie, évidemment. Et à l'occasion de son bicentenaire, la Maison Européenne de la Photographie jongle avec les lettres de l'alphabet pour concocter une traversée qui multiplie les portes d'entrée sur l'histoire du médium. Conçue en collaboration avec la collection d'entreprise Neufilze OBC, cette exposition-lexique déroule, au fil des lettres et des images, deux siècles de photographie. Avec Claudine Doury (photo), Claude Cahun, Yohanne Lamoulère, Sophie Calle, Robert Mapplethorpe, Malik Sidibé, J.D. 'Okhai Ojeikere, Pieter Hugo, Elina Brotherus...

Jusqu'au 13 septembre. MEP, Paris III^e. mep-fr.org

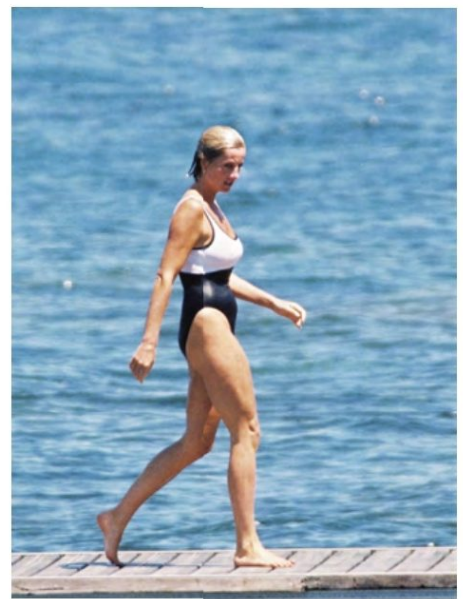




YOUSSEF NABIL RÊVE ENCORE

Youssef Nabil investit la galerie orientaliste du Musée d'Orsay en y présentant ses tirages argentiques minutieusement colorisés à la main, baignés de tons veloutés et d'une atmosphère de rêve méditerranéen. Ce photographe franco-égyptien a développé une œuvre représentant un Orient à la fois libre, sensuel et fantasmé entrant en résonance directe avec les collections du musée. En témoigne *The Dream* (2021), autoportrait qui dialogue avec *Le Rêve* de Puvis de Chavannes, inscrivant son travail dans une filiation avec l'histoire de la peinture.

Jusqu'au 13 septembre. Musée d'Orsay, Paris VII^e. musee-orsay.fr



DOMINIQUE JACOVIDÈS, UNE VIE DE PAPARAZZO

Photojournaliste débutant au moment de l'affaire Grégory, Dominique Jacovidès s'est rapidement imposé comme l'un des visages marquants du monde des paparazzis. Derrière ce parcours fait de rencontres et de scandales médiatiques, il incarne une trajectoire singulière : celle d'un photographe passé de la presse judiciaire à la planète *people*, avant de suivre de près Emmanuel Macron. Une carrière au long cours mise à l'honneur par le Studio Harcourt, célèbre pour ses portraits de stars.

Jusqu'au 20 septembre. Studio Harcourt, Paris XVI^e. studio-harcourt.com



LES LETTRES D'AMOUR DE DAIDO MORIYAMA

Daido Moriyama. *Lettres d'amour à la photographie* s'éloigne de la rétrospective classique pour composer un hommage plus intime, construit autour d'une soixantaine de tirages. À 87 ans, le maître japonais qui a écumé les rues interlopes du Tokyo des années 1960 et 1970 apparaît ici comme un artiste hanté par la photo elle-même. Y figure le livre radical que Daido Moriyama a publié en 1972, intitulé *Adieu photographie*.

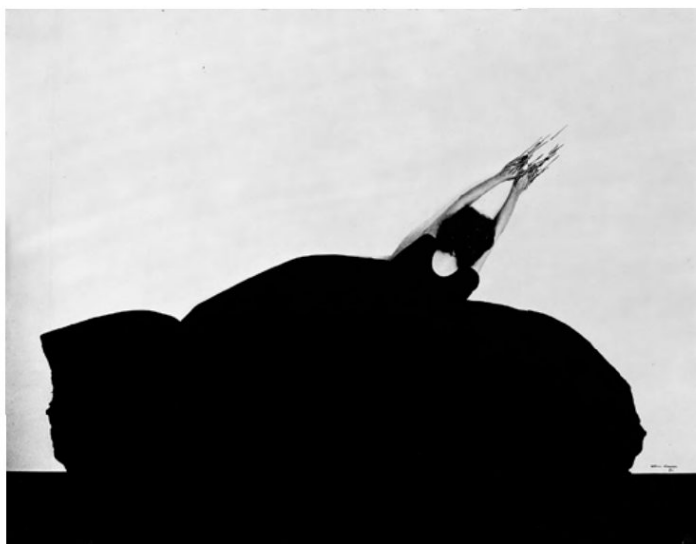
Jusqu'au 4 octobre. Fondation Henri Cartier-Bresson, Paris III^e. henricartierbresson.org



PAUL MCCARTNEY, DE LA GRATTE AU DÉCLIC

Entre décembre 1963 et février 1964, Paul McCartney saisit sur le vif des centaines de clichés encore jamais montrés au public. Quelles que soient leur but, ces images témoignent d'un moment charnière de la culture populaire : celui où les Beatles sont propulsés au rang de stars internationales à la suite de leur première tournée américaine. L'exposition replonge ainsi au cœur de cette frénésie. On y découvre Ringo Starr riant aux éclats, John Lennon à Paris casquette vissée sur la tête ou encore George Harrison, photographié torse nu en Floride - autant d'instantanés pris en pleine *Beatlemania*.

Les yeux de la tempête. Du 4 juillet 2026 au 3 janvier 2027. Musée Granet, Aix-en-Provence (13). musee-granet-aixenprovence.fr



DISEÑOS HABITADOS UN FIL DESSINÉ ENTRE CHEMA MADDOZ ET HELENA ALMEIDA

Helena Almeida et Chema Madoz ont ceci en commun d'être exposés tout l'été au Château d'Eau de Toulouse. Mais des fils à tisser entre eux, on peut en trouver de multiples. Sur l'invitation de Magali Blénet, directrice de l'institution, le commissaire d'exposition Pepe Font de Mora, ancien directeur de la Fundació Foto Colectania, fait dialoguer les œuvres de deux grands noms de la péninsule ibérique : l'Espagnol surréaliste Chema Madoz et l'artiste portugaise Helena Almeida (1934-2018), méconnue du grand public (photos ci-dessus).

Le titre de l'exposition *Diseños habitados* (dessins habités), déjà donné par Almeida à l'une de ses séries majeures, convoque ici ce qui relie les œuvres : le dessin, au sens propre et au sens de

projection mentale de l'œuvre finale. L'imagination s'incarne alors dans deux langages conceptuels : Quand Helena Almeida use de son corps, qu'elle chorégraphie dans des mises en scène en noir et blanc, avant de le crayonner ou de le peindre, Chema Madoz incarne sa poésie dans l'objet. À partir de croquis, puis de maquettes, il donne corps à de véritables métaphores surréalistes : trottoir-égouttoir, livre-escalier, règle-couteau...

Exposées en perspective de leurs œuvres, ces ébauches donnent l'impression de pénétrer les coulisses de leurs processus créatifs, de donner quelques clés sur le passage de l'idée à l'œil. La photographie devient outil de fixation d'une performance, trop éphémère

pour se suffire chez Helena Almeida, qui commentait : « Mon œuvre est mon corps, mon corps est mon œuvre ». À travers elle-même, c'est de plus grand qu'elle parle. Chema Madoz use quant à lui d'humour et d'absurde pour parler du monde dans ses natures mortes en noir et blanc : « les objets contrairement aux personnes me permettent d'articuler un discours à ma mesure, un discours plus intime. Avec les objets, en outre, je peux aborder tous les sujets, et je parle aussi des personnes ».

Le Château d'Eau offre ainsi deux hommages en un à des artistes qui ont choisi la photographie pour langage de la performance.

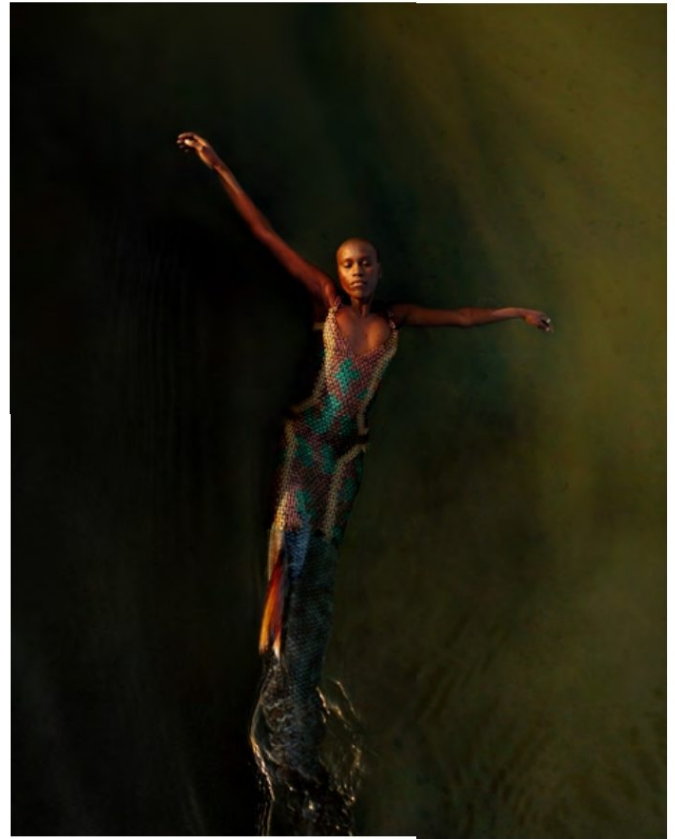
Jusqu'au 23 août. Le Château d'Eau, Toulouse (31). chateaudEAU.toulouse.fr



SUISSE L'HÉRITAGE EN PORTRAITS

Marées mineures rassemble le travail saisissant de trois jeunes femmes qui utilisent le portrait comme outil de réappropriation d'une identité collective. Lina Geoushy, artiste égyptienne, y présente son projet *Trailblazers*. Elle s'y met en scène pour rendre hommage aux figures pionnières de son pays. Sarah Jade Sullivan (ci-dessus) s'intéresse dans *Hairouna* aux jeunes adultes de Saint-Vincent-et-les-Grenadines, à leur héritage colonial mêlé à leurs conditions économiques difficiles. Farren van Wyk, enfin, née en Afrique du Sud, élevée aux Pays-Bas, fait une ode au métissage grâce à *Mixedness is my Mythology*.

Du 2 juillet au 10 octobre. Centre de la Photographie de Genève, Suisse. centrefotogeneve.ch



ÉTATS-UNIS DAVID UZOCHUKWU, COMME UN POISSON SUR TERRE

Mi-humains mi-animaux, les modèle hybrides de David Uzochukwu sont couverts d'écailles, de nageoires et autres attributs amphibies qui leur permettent d'évoluer dans cet environnement aquatique qu'il imagine. L'artiste austro-nigérian, familier du déracinement, utilise un mélange de photographie et de montage numérique pour estomper la frontière entre réel et fantastique, et signifier ainsi les stratégies d'adaptation des communautés diasporiques.

Bodies of Water. Jusqu'au 27 sept. Brooks Museum of Art, Memphis, Tennessee, États-Unis. brooksmuseum.org



AUTRICHE RICHARD PRINCE, LONESOME COWBOY AU ROYAUME DE LA MANIPULATION VISUELLE

Également peintre et sculpteur, cette rétrospective se concentre sur le travail photographique de l'artiste. Richard Prince s'attache à dénoncer depuis les années 1970 l'imagerie de la société de consommation étasunienne. Sa série la plus célèbre, la bien nommée *Cowboys*, questionne ce symbole ultime de virilité, alors utilisé pour vendre les cigarettes Marlboro. On y découvre aussi avec bonheur des travaux moins exposés tels que *New Portraits*, une série démarrée en 2010 sur l'impact des réseaux sociaux, et *The Entertainers*, critique de la célébrité éphémère (ci-contre).

Jusqu'au 16 août. Musée Albertina, Vienne, Autriche. albertina.at

1000 souvenirs. 769 gestes. 1 passion. **One Moment**

Pour l'instant qui reste.
Impression photo WhiteWall : votre image, notre passion.



Lauréat du TIPA World Award « Meilleur Labo photo dans le Monde ». Qualité galerie par WhiteWall.com



Papier Fine Art Hahnemühle Baryta
sur Alu Dibond,
Cadre Artbox en bois de chêne noir

 **WHITE WALL**



ITALIE PLAN SERRÉ SUR BRUCE GILDEN

« Si vos photos ne sont pas bonnes, c'est que vous n'étiez pas assez près. » Bruce Gilden, photographe new-yorkais et membre de l'agence Magnum Photos a pris au pied de la lettre cette célèbre maxime de Robert Capa. Nez à nez avec les visages qu'il photographie au flash, ses portraits percutants et à fort contraste affichent le réalisme cru du quotidien précaire de ses sujets, qui vivent toujours en marge de la société. Cette première rétrospective italienne, curatée par Denis Curti, propose 80 clichés de 1968 à nos jours, choisis en collaboration avec le photographe lui-même.

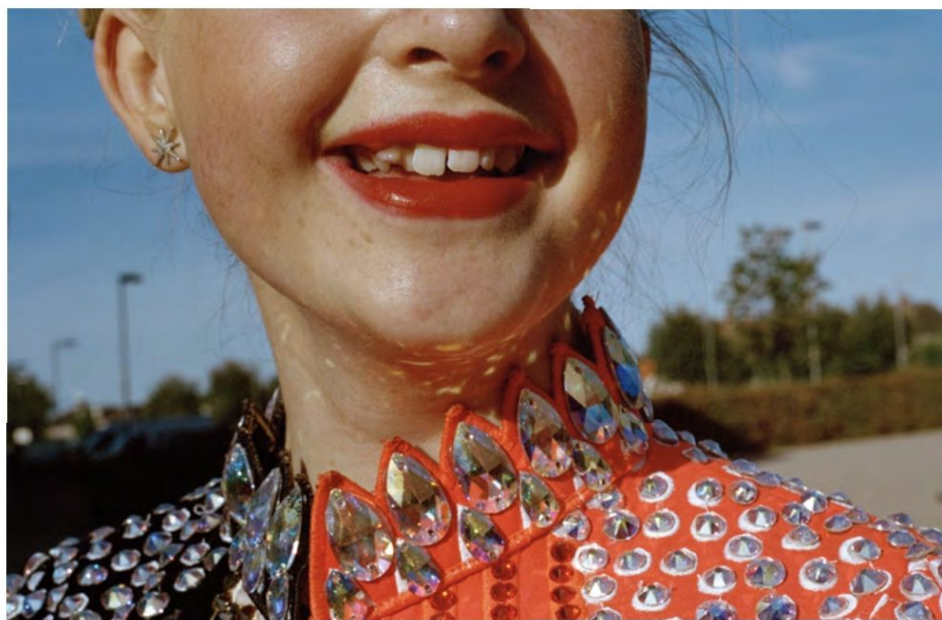
A closer look. Jusqu'au 23 août. Museo di Santa Giulia, Brescia, Italie. bresciamusei.com



TAÏWAN VOYAGE EN SURREALISME

Plus d'un siècle après la parution du *Manifeste du surréalisme* d'André Breton, le 15 octobre 1924, le Taipei Fine Arts Museum prend le parti que le mouvement culturel révolutionnaire des années 1920 a encore de beaux jours devant lui. Conçu comme une conversation entre les artistes fondateurs du mouvement et ceux qui s'y sont inscrits au cours des générations suivantes, *Surrealism : Worlds in Dialogue* rassemble presque 120 œuvres d'une soixantaine d'artistes du monde entier (ci-dessus : ORLAN). Peintures, sculptures, films et photographies se répondent et invitent le spectateur à remettre en question sa conception du réel et de ce qu'il prend pour rationnel et acquis.

Jusqu'au 30 août. Taipei Fine Arts Museum, Taipei, Taïwan. tfam.museum



BELGIQUE ANATOMIE DU LIVRET DE FAMILLE

Nucléaire ou « de cœur », monoparentale, homoparentale, recomposée, choisie ou subie, toujours unique mais résolument universelle, la famille est plurielle. Le FOMU a choisi 200 photographies parmi sa collection de plus de trois millions pour tenter de rendre compte de la complexité des liens familiaux. Les photographes anonymes cotoient Arbus et Cartier-Bresson dans cette réflexion touchante sur ce que nous définissons comme notre histoire personnelle. Photo : Mous Lamrabat.

Familles. Jusqu'au 23 mai 2027.
FOMU, Anvers, Belgique. fomu.be



ROYAUME-UNI SOPHIE GREEN, NOUVELLE REINE DE L'HUMOUR

Terminés la pluie et le thé, oubliée la famille royale : l'Angleterre de Sophie Green est multiculturelle, jeune, joyeuse et, à l'instar de son regretté mentor Martin Parr, immortalisée à grands coups de couleurs survoltées. La jeune photographe documentaire offre un portrait vibrionnant des communautés et contre-cultures qui composent son pays, menacées par la gentrification et le nationalisme. L'excentricité anglaise en photographie a sa relève bien assurée !

Tangerine Dreams : Rituals of Belongings in Contemporary British Life. Jusqu'au 6 septembre.
Fondation Martin Parr, Bristol, Royaume-uni.
martinparrfoundation.org



BELGIQUE MIROIRS DÉFORMANTS ET SELFIES DÉSTRUCTEURS

Du simple miroir de la salle de bain aux réseaux sociaux, jusqu'aux cliniques de chirurgie esthétique, qu'on s'y plie volontairement ou non, la pression d'une apparence conforme aux normes de beauté du moment est omniprésente. Faute avouée à moitié pardonnée, si c'est par le biais de la photographie que les diktats esthétiques ont été imposés, c'est aussi par elle que passeront leur remise en question. C'est cette ambiguïté que les 65 œuvres internationales de *Picture Perfect* interrogent, pour une exposition émancipatrice et inspirante. Photo : Pipilotti Rist.

Picture Perfect. Beauty through a contemporary lens.
Jusqu'au 16 août. Bozar, Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, Belgique. bozar.be





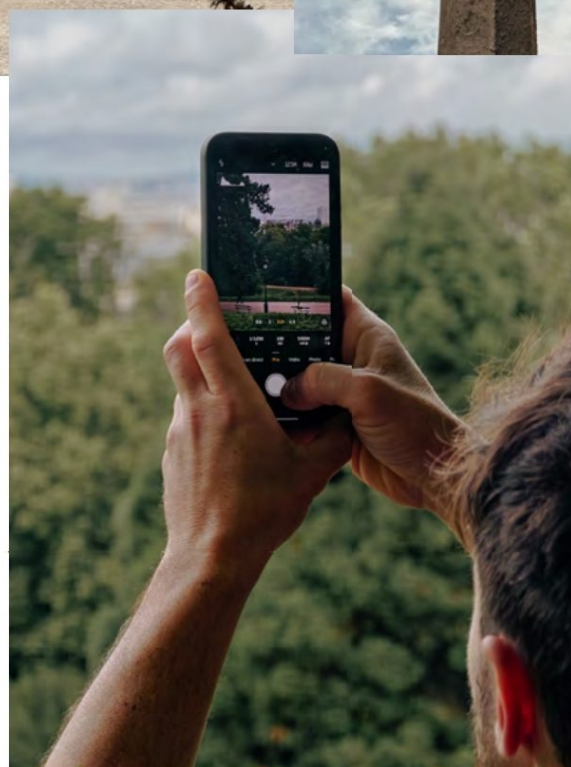
Les spots de **Louis Lepron**

Pour croiser Louis Lepron, c'est dans les rues de Belleville qu'il faut flâner. Parisien d'adoption depuis près de quinze ans, le journaliste et photographe a choisi ce quartier cosmopolite et ultra fréquenté du XX^e qui surplombe la capitale pour s'installer. On l'a suivi en balade avec Alexis Sciard qui réalise son portrait au Xiaomi 17 Ultra, marque dont Louis a intégré l'équipe de street photographes « Creators ».

Ce jour de mai on l'a forcé à sortir. La pluie a fait fuir les parisiens, le ciel est bas et gris, les parapluies courent sur les trottoirs, rien qui pourrait inspirer normalement Louis, qui cherche plutôt

la beauté dans l'effervescence de la ville. On s'est donné rendez-vous à la terrasse des Folies, institution du quartier, avant de lui emboîter le pas au Parc de Belleville puis jusqu'aux Buttes Chaumont pour prendre de la hauteur sur Paris. Natif de Perpignan, Louis est arrivé à la capitale pour ses études. Journaliste durant dix ans, il s'est fait connaître du public en tant que rédacteur en chef du média *Konbini*. De ses interviews avec des artistes, il a commencé à garder des souvenirs et à se constituer une collection de portraits. La liste est longue : Brad Pitt, Marion Cotillard, Timothée Chalamet, Angèle, Mads Mikkelsen, Kristen Stewart, Christian Bale...

C'est simple, il a interviewé tout le gatin. Post-confinement, Louis s'est peu à peu tourné vers la photo pour s'y consacrer à 100%, y appliquant son credo et ses méthodes journalistiques : chercher la spontanéité pour toucher à une sorte de vérité chez l'autre. Un travail de psychologie en somme. Le *challenge* principal étant de « gratter le vernis de la promotion pour faire sortir l'autre de son personnage social et médiatique ». Louis aime les gens qui lâchent prise, perdent le contrôle, laissent entrevoir leurs émotions, et pour y parvenir, pas de plus grand secret que celui de passer du temps avec ses modèles. « La photo peut



xiaomi 17 Ultra



207mm f/3.0 1/100s ISO50
2026.06.11 16:01

être violente, intrusive, j'aime adoucir l'exercice, rétablir une certaine horizontalité de la rencontre, on est là pour un moment en commun. »

Aujourd'hui, quand il n'est pas en commande, pour une marque ou une institution comme la RATP ou le Centre Pompidou, on peut le croiser en *shooting* dans le quartier, armé de son Xiaomi 17T Pro. Le matin sur le marché, à la lumière tombante aux Buttes Chaumont avec son chien, zigzaguant entre les badauds en street photo, retouchant ses photos à une table du bistrot Paloma, feuilletant des livres à la

Librairie sans titre... Pour comprendre un quartier, une ville, il faut l'éprouver. Et pas besoin d'aller très loin, la beauté est en bas de chez soi : c'est le principal pilier des street photographes. Alors il pratique sans cesse, apprend chaque jour, conscient que c'est la meilleure manière de « trouver qui l'on est en photo, sans trop intellectualiser ». Ses scènes de vie, ses jeux graphiques de couleurs et de lumières, il en fait des posts qu'il partage chaque mois sur Instagram à ses plus de 19 000 abonnés. Désormais, il a envie de peaufiner son écriture documentaire, d'entrer en

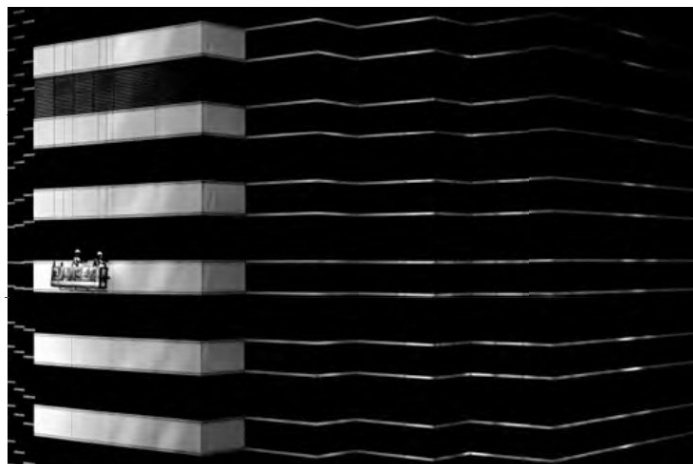
contact avec les riverains, d'assumer la rencontre à la manière d'un Robbie Lawrence ou d'un Christopher Anderson, à la croisée du journalisme et de l'artistique. Amoureux du Leica, le smartphone Xiaomi lui a donné des envies, celle notamment de se rapprocher jusqu'au *close up*. Il revient de New York qu'il a shooté au 70-200mm, pour tenter de raconter un lieu autrement, par ses gens. Il a beau se défendre d'être « portraitiste », on est prêts à parier que c'est ça, son vrai dada. louislepron.com / [@louislepron](https://www.instagram.com/louislepron) [mi.com](https://www.xiaomi.com) / [@xiaomi.france](https://www.xiaomi.fr)



MARISOL MENDEZ, PRIX DE LA PHOTOGRAPHIE SALTZMAN-LEIBOVITZ

Le Prix Saltzman-Leibovitz est de retour cette année avec pour ambition de célébrer la nouvelle génération de talents féminins en photographie. C'est *MADRE*, une étude sur le folklore des Andes et l'imagerie catholique en Bolivie qui emporte l'adhésion du jury. La photographe et chercheuse bolivienne Marisol Mendez (ci-contre), reçoit 15 000 \$ afin de continuer son travail sur la complexité identitaire de son pays et son propre lignage maternel. Miranda Rae Barnes, finaliste, obtient 5 000 \$ pour *Social Season*, une plongée dans la tradition du Bal des Débutantes dans la culture afro-étasunienne et de l'excellence noire.

saltzmanfamilyfoundation.org



LES STREET PHOTOGRAPHES DU 12^e GRAND PRIX PHOTO DE SAINT-TROPEZ

Après avoir récolté 52 000 € en 2025 pour l'association Mécénat Chirurgie Cardiaque qui permet la prise en charge d'enfants atteints de maladies cardiaques, le Grand Prix Photo de Saint-Tropez tente de faire encore mieux en 2026. La 12^e édition, intitulée *Street Life*, récompense d'abord Au-Jason, lauréat de la catégorie Premium Class pour une série urbaine impressionnante en noir et blanc (ci-dessus). Bruno Rodet remporte la catégorie Passionnés avec son image des jeux d'eau du Trocadéro, toujours en noir et blanc. La vente aux enchères caritative des photographies aura lieu à Saint-Tropez et sur le site en ligne de Drouot en 2027.

grandprixphoto.org



CAROL GUZY, WORLD PRESS PHOTO 2026

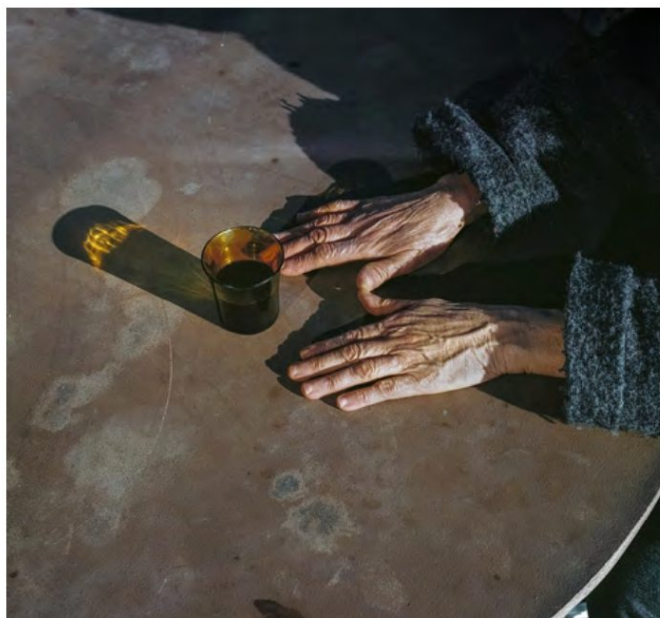
Les filles de Luis, 13 et 15 ans, s'accrochent désespérément à leur père, un émigré équatorien sans casier judiciaire, alors qu'il est emporté de force par les agents d'ICE (le service de l'Immigration et des Douanes du gouvernement américain) à la sortie d'une audience. Avec *Separated by ICE*, Carol Guzy, photoreporter étasunienne, braque un projecteur sur la brutalité de la politique d'immigration de l'administration Trump qui, depuis janvier 2025, autorise ses agents à embusquer les migrants sans papiers devant les écoles, les hôpitaux et les tribunaux, et à les expulser du territoire sans autorisation formelle. La World Press Photo of the Year 2026 expose les traumatismes suscités par la violence de ces agents zélés qui, avançant masqués, séparent les familles publiquement, brutalement, sans fondement légal et souvent sous les yeux de leur jeunes enfants.

worldpressphoto.org



FRANÇOIS LE GUEN, GRAND PRIX PHOTO SOCIALE 2026

Le prix dédié aux réalités de la pauvreté, de la précarité et de l'exclusion en France révèle son palmarès avec en tête, *La Longue saison*, immersion au sein d'un hameau de Provence devenu refuge pour des parcours de vie fragilisés. Un travail de plusieurs années signé François Le Guen, pour lequel il reçoit 3 000 € et une édition chez Filigranes. Naïma Lecomte reçoit le Prix Spécial du Jury pour sa série *Faucon* documentant la vie d'adolescents confiés à l'Aide sociale à l'enfance au sein d'une ferme pédagogique ; et Valérie Horwitz le Prix Nouveau Regard pour *In between*, dédiée à de jeunes mineurs incarcérées. Elles remportent chacune 1 000 €. Les trois seront exposés dès le 11 septembre au Château d'Eau à Toulouse. loeilsensible.org



MARIE BLAMPAIN, 28^e LAURÉATE DU PRIX PCTO POUR LA MODE

Pour son édition 2026, le Prix PICTO pour la Photographie de Mode a convié l'artiste plasticienne Valérie Belin à présider son jury. C'est la jeune Calédonienne Marie Blampain (photo) qui remporte le Grand Prix grâce à l'originalité de sa série *Fortuitous Witness*, célébration conceptuelle de l'ordinaire de la mode, qui lui vaut un appareil Leica, une exposition par les laboratoires PICTO et une dotation de 500 € de la SAIF. Cassandra Lafon et sa *Chapelle* raflent la dotation le19M de la Photographie des Métiers d'Arts, pour son travail sur la vie des vêtements des usagers du métro parisien. Le caractère unique de l'approche artistique de Jérémie Monnier, auteur de *Teenage portraits*, lui permet de décrocher la dotation Filippo Roversi, portée par Paolo Roversi. Enfin, le prix LGA Management / JANVIER a désigné Ode Hilaire et son projet *Carranca* autour de la spiritualité. Pour finir, chaque lauréat et lauréate verra deux de ses tirages signés intégrer les collections du Palais Galliera. picto.foundation.fr



JEAN-MARC CAIMI & VALENTINA PICCINNI, PORTRAITISTES DES 19^e SONY WORLD PHOTOGRAPHY AWARDS

Avec près de 430 000 photographies reçues, les Sony World Photography Awards sont à ce jour l'un des plus grands concours au monde. Le 16 avril dernier, le palmarès de la 19^e édition se dévoilait à Londres à l'occasion d'une grande cérémonie de remise des prix et d'une exposition à la Somerset House. Sur scène se sont succédés les lauréats des catégories Jeunes, Open et Professionnels, parmi lesquels la Mexicaine Citlali Fabián, désignée à la fois lauréate de la catégorie Créativité, et nommée photographe de l'année. Pour sa série *Bilha, Histoires de mes sœurs* dédiée aux femmes activistes et artistes de diverses communautés autochtones, elle reçoit 25 000 \$, du matériel Sony Digital Imaging ainsi qu'une exposition à Londres en 2027.

Comme un parrain de cette nouvelle génération de photographes, le maître étasunien Joel Meyerowitz recevait le prix de la Contribution exceptionnelle à la photographie 2026, hommage à 60 ans de *street photography*.

Avec leur série *Les fidèles*, Jean-Marc Caimi & Valentina Piccinni repartent avec le titre de lauréats des SWPA dans la catégorie Portrait. Depuis 2013, l'Italienne et le Français ont fait de leur collaboration leur signature. Pour ces deux Romains d'adoption, peut-être encore davantage que pour les chrétiens du monde entier, l'élection du nouveau pape a fait acte. Au 7 mai 2025, premier jour du conclave papal, environ 45 000 personnes se sont rassemblées pour assister à l'élection du successeur du

pape François décédé quelques jours plus tôt. Place Saint-Pierre, au Vatican, le duo a documenté l'événement tant rituel sacré que spectacle médiatique pour le journal allemand *Die Zeit*. C'est par des portraits bruts des croyants et des curieux, au flash et en contre-plongée, qu'ils retranscrivent la ferveur collective de l'Histoire en marche. Chapelets, croix, drapeaux et prières... Tous les codes sont réunis dans ces scènes tantôt de recueillement serein, tantôt de communion à l'apparition de la fumée blanche annonçant l'élection de Léon XIV. Avec ses quelques 200 portraits, *The Faithful* témoigne d'une parenthèse historique, quand l'intimité de la foi devient liesse collective... La 20^e édition du concours est d'ores et déjà ouverte sur worldphoto.org

IMAGES DE LA RAFLE DU « BILLET VERT »

UNE DÉCOUVERTE
EXCEPTIONNELLE
POUR L'HISTOIRE

EXPOSITION
DU 10 MAI
AU 31 DÉC.
2026

Mémorial
de la SHOAH
Musée,
Centre
de documentation



Entrée gratuite

Mémorial de la Shoah
17 Rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris
www.memorialdelashoah.org

Photo : Séparation d'un couple par les policiers français pendant la rafle du « billet vert », 14 mai 1941 © Mémorial de la Shoah. Conception graphique de l'affiche : Hélène Degout.



DANS L'ŒIL DE PETER HUJAR

Publié à l'occasion de l'exposition new-yorkaise, *Hujar : Contact* rassemble des milliers de planches-contact et carnets de travail de Peter Hujar. Le livre révèle, au plus près, la construction du regard du photographe new-yorkais et l'intimité de ses communautés artistiques, queer et *underground*.

Peter Hujar, *Hujar : Contact*, Mack Books, 352 pages, 65 €

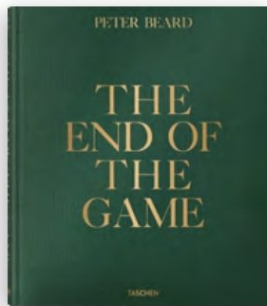


PREMIERS REGARDS SUR TÉHÉRAN DE NEWSHA TAVAKOLIAN

Tavakolian revisite son archive photo entre 1995 et 2001 et y mêle travaux plus récents.

And They Laughed at Me explore les débuts d'une jeune photojournaliste à Téhéran et transforme erreurs et images ratées en récit de mémoire, de désillusion et de persistance.

Newsha Tavakolian, *And They Laughed at Me*, éditions Kehrer Verlag, 240 pages, 48 €



LA FIN DU SAUVAGE PAR PETER BEARD

The End of the Game de Peter Beard est une œuvre-archive monumentale consacrée à la faune africaine. À partir de plusieurs décennies de photos, le livre documente l'effondrement des populations animales et interroge, en creux, la violence du « progrès » et la disparition d'un monde sauvage.

Peter Beard, *The End of the Game*, éd. Taschen, 304 p., 80 €



DÉSIRS HORS CADRE DE LIN ZHIPENG

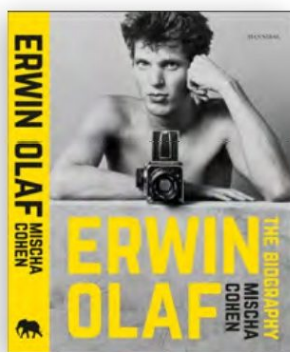
Amour Défendu de Lin Zhipeng explore une intimité libre et non normative dans les rues de Paris. Entre douceur et affirmation des identités, le livre dessine un territoire affectif où les corps échappent aux cadres sociaux et politiques, dans une forme de désir silencieusement assumé.

Lin Zhipeng, *Amour défendu*, éditions Akio Nagasawa, 124 pages, 53,60 €



L'HIVER DES BERGERS KIRGHIZES PAR LUKE OPPENHEIMER

Dans *Ottuk*, Oppenheimer retrace cinq ans de la vie d'un village de bergers du Kirghizistan confronté aux attaques de loups dans les montagnes du Tian Shan. Entre rudesse du climat, traditions pastorales et solidarité communautaire, ses images en composent un portrait sensible. Luke Oppenheimer, *Ottuk*, éd. Aliens in Residence, 90 p., 55 €



LE THÉÂTRE D'ERWIN OLAF

Cette biographie d'Erwin Olaf écrite par Mischa Cohen retrace le parcours du photographe néerlandais disparu en 2023. Fondé sur ses archives, ses collaborations et les témoignages de ses proches, l'ouvrage revient sur une œuvre entre provocation, esthétisation et engagement.

Cohen Mischa, *Erwin Olaf : The Biography*, éditions Hannibal, 392 pages., 42 €



REGARD SUR L'ENFERMEMENT DE CÉDRIC GERBEHAYE

Cédric Gerbehaye s'est immergé pendant plus de dix ans l'univers carcéral bruxellois, entre cellules, archives anthropométriques et traces laissées par les détenus. Le livre croise documentaire, histoire et réflexion politique autour des formes contemporaines d'enfermement.

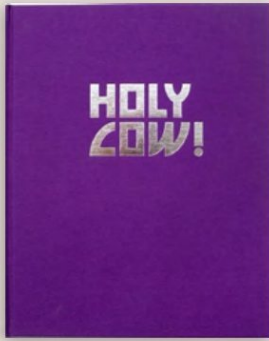
Cédric Gerbehaye, *Panoptik*, éd. Le Bec en l'air, 208 p., 50 €



LES MÉLODIES DU TEMPS D'HIROSHI SUGIMOTO

Dans *Reprendre la mélodie* l'auteur se penche sur le temps, la lumière et la perception. Entre variations visuelles et mémoire des formes, ses séries dialoguent avec l'œuvre de Pierre Soulages dans une méditation photographique d'une rare intensité.

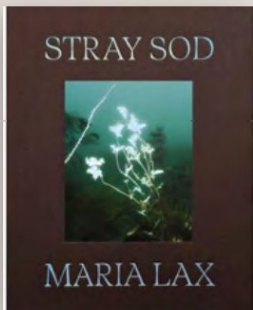
Hiroshi Sugimoto, *Reprendre la mélodie*, éditions Atelier EXB, 104 pages, 39 €



SOUVENIRS DES FOLIES FAMILIALES DE MELONIE BENNETT

Melonie Bennett compose un album familial aussi chaotique qu'affectueux. Pendant vingt ans, elle photographie les rituels, débordements et tendresses d'une famille rurale du Maine. Entre humour, ivresse et mélancolie, ses images noir et blanc célèbrent la beauté désordonnée des liens ordinaires.

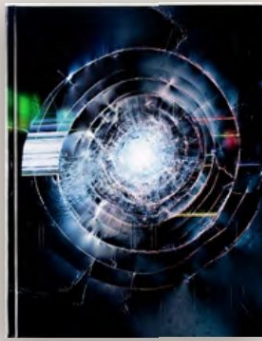
Melonie Bennett, *Holy Cow !*, éditions GOST, 176 pages, 50 €



L'ONIRISME IRLANDAIS DE MARIA LAX

Dans *Stray Sod*, Maria Lax puise dans le folklore irlandais pour imaginer des paysages hantés et incertains. Entre documentaire et fiction, le livre transforme l'errance en métaphore des bouleversements politiques, technologiques et intimes de notre époque.

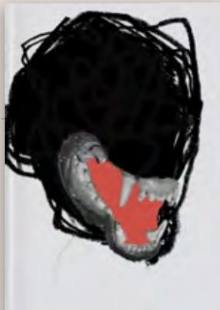
Maria Lax, *Stray Sod*, Setanta Books, 120 pages, 60,95 €



FRAGMENTS DU DÉSORDRE DE CONNORS

Dans le dernier volet de sa trilogie, le photographe étasunien observe une société traversée par la défiance et les fractures politiques. Scènes ordinaires aux tensions sourdes y composent un portrait inquiétant. Une réflexion dense sur le pouvoir, la résistance et les fragiles vestiges démocratiques.

Matthew Connors, *The Axe Will Survive the Master*, SPBH Editions, 208 pages, 60 €



CORPS SOUS EMPRISE DE KRISTINA ROZHKOVA

Conçu après son arrestation en Russie en 2024, *Gut Feeling* de Rozhkova explore les mécanismes d'emprise, d'enfermement et de violence qui traversent les corps comme les institutions. Le livre mêle figures humaines et animales dans une réflexion brutale sur le contrôle, le désir et la domination.

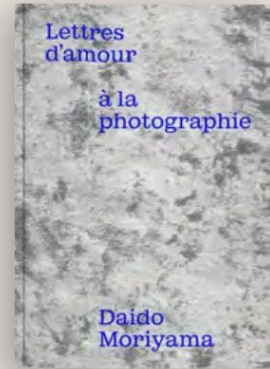
Kristina Rozhkova, *Gut Feeling*, éditions VOID, 128 pages, 50 €



JEUNESSE EN RÉSISTANCE PAR BÉRANGÈRE FROMONT

Bérangère Fromont photographie la Place de la République comme un espace de tensions, de rassemblements et d'attente. Ses images, centrées sur les corps et les gestes de la jeunesse, composent le portrait sensible d'une génération traversée par l'inquiétude, le désir d'exister et les formes multiples de résistance.

Bérangère Fromont, *République*, éditions Chose Commune, 256 pages, 55 €



LA PASSION DE DAIDO MORIYAMA

Publié par Delpire et la Fondation Henri Cartier-Bresson, à l'occasion de l'exposition du même titre, *Lettres d'amour à la photographie* (voir p. 8) rassemble pour la première fois en français des textes de Daido Moriyama. Essais, manifestes et fragments révèlent une pensée libre et obsessionnelle du médium photographique.

Daido Moriyama, *Lettres d'amour à la photographie*, éd. Delpire et Fondation Henri Cartier-Bresson, 256 p., 42 €



LES EXTRACTIONS TRIANGULAIRES DE MAXIMILIANO TINEO

Maximiliano Tineo relie dans *El Rey Blanco* le mythe colonial de la Sierra de Plata à l'exploitation contemporaine du lithium en Amérique du Sud. Entre Argentine, Bolivie et Chili, ses images interrogent la persistance des logiques extractivistes et les cicatrices laissées par cinq siècles de convoitises sur les territoires, les ressources et les populations.

Maximiliano Tineo, *El Rey Blanco*, Dunes Editions, 128 p., 60 €

UNE ESTHÉTIQUE ÉTHIQUE AVEC SARA WAYRA

Pour Susan Sontag, les images ne documentent pas le réel, elles le remplacent dans la mémoire collective. La Bolivie est un cas d'école : on n'en connaît que les paysages spectaculaires rapportés par les voyageurs et sa population apparaît souvent dans des clichés misérabilistes. Sara Wayra, photographe aymara, veut créer une archive qui rend sa complexité et son humanité au pays. Jusqu'à faire de son éthique une esthétique à part entière.

S'éloigner du photojournalisme

Son père était photographe. Son frère aussi. Après l'université, Sara Wayra a suivi les pas des hommes de sa famille et s'est orientée vers le photojournalisme. Elle a travaillé pour des médias locaux puis internationaux. Mais depuis une dizaine d'années elle s'est éloignée de ce qu'elle avait appris. « Ce qui comptait dans le reportage, c'était d'être objectif, éloigné de ce qui te touchait ». Elle choisit alors de se rapprocher de ses sujets. Elle discute, elle écoute. Quel est leur endroit préféré ? Comment voudraient-ils et elles être vus ? « L'image restituée n'est plus seulement esthétique, elle raconte quelque chose. »

La dignité comme mot d'ordre

« Il y a pour moi une prise de vue qui a marqué un avant et un après » : le portrait d'une femme atteinte d'un cancer de la gorge, extraite d'une image de groupe et agrandie par un éditeur pour en faire la Une. « J'ai compris à quel point une photo pouvait être cruelle. Elle n'honorait pas, n'invitait pas à réfléchir sur la précarité du pavillon d'oncologie, le sujet d'origine. Elle choquait seulement. » La visibilité ne suffit plus. Elle pense ses reportages comme des leviers : rendre leur dignité aux sujets, leur redonner prise sur leur propre perception, et atteindre ceux qui ont le pouvoir de transformer leur réalité.



Cholita tenías que ser

Déconstruire une identité blanchie

Sara Wayra s'affirme fièrement *indígena* dans un pays où ces communautés ont été discriminées, violentées et spoliées. Après la colonisation, les premiers peuples sont entrés dans un processus de blanchiment forcé. Sa famille, comme beaucoup, a dû effacer des pans de son identité pour survivre dans une société raciste. Les Aymara forment l'une des plus grandes nations autochtones d'Amérique du Sud. Leur cosmovision place la terre, l'eau et les montagnes au rang d'êtres vivants. Le nom de la photographe, Wayra, signifie le vent en langue aymara. Elle est née en août, le mois où les éléments s'emparent du plateau andin, et c'est lors d'une cérémonie réservée aux femmes qu'on lui a attribué ce nom. Sara Wayra, libre comme lui. C'est à travers les albums de famille qu'elle s'est reconnectée à ses racines. Et c'est là qu'elle a compris ce que la photographie pouvait faire, ou défaire. « Lorsque je cherchais "cholas" - femmes

autochtones de la région de La Paz - sur internet, je trouvais des femmes les mains abîmées, les vêtements sales, quatre enfants dénutris dans le dos. » Dans sa série *Cholita tenías que ser*, Sara Wayra leur restitue ce que l'Histoire leur a volé : leur propre image. « J'ai essayé de les montrer comme elles ne sont pas vues socialement, comme je voudrais voir ma mère ou ma cousine. »

Du regard qui discrimine à celui qui exotise

Aujourd'hui les clichés qui circulent des *Cholas* revêtent une nouvelle forme d'appropriation. La *pollera*, jupe traditionnelle qu'elles portent, est passée d'icône de discrimination à icône de résistance. Et de résistance à produit. Entre les deux, les femmes qui la portent ont disparu du cadre. « C'est comme si on les avait transformées en Barbies. Il y avait la Barbie docteure, la Barbie astronaute, il y a maintenant la *Cholita* qui fait de l'escalade, la *Cholita* qui fait du skate ». L'insulte d'hier devient l'image de marque



En pérégrination autour du monde, Jeanne Hermenier va à la rencontre des photographes. Elle interroge le voyage, son impact et la perception des territoires traversés. Pour notre envoyée spéciale, chaque numéro est l'occasion de nous partager une de ces rencontres. Cet été, elle est en Bolivie.



Cholita tenías que ser



Cholita tenías que ser

d'aujourd'hui : deux façons différentes de déposséder les mêmes femmes de leur propre histoire. Ces dernières ne sont pas dupes, certaines ont fait de l'exotisation un revenu, les spectacles de *cholitas* catcheuses se multiplient à La Paz. Mais comme le note Sara Wayra : « Le regard qu'on pose sur elles n'a pas changé leur réalité quotidienne. »

Se défaire de l'imaginaire masculin

« J'ai appris une photographie qui peut-être n'était pas aussi humaine que je voulais l'être. » Dans un monde d'hommes, sa vision ne rentrait pas dans le cadre. L'exemple le plus parlant est peut-être celui des défilés folkloriques. Chaque année, les mêmes couvertures : les *Caporales*, danseuses en jupes courtes, cadrées en contreplongée, sous-vêtements apparents. Sara Wayra a couvert l'événement autrement. Elle a pris les visages, les sourires, les maquillages. Ses images ont été refusées. C'est en s'entourant de ses pairs que Sara Wayra a mis des mots sur ce qu'elles avaient en commun : une façon de voir forgée du mauvais côté du privilège. En 2019, elle imagine un espace sécurisé pour les photographes boliviennes et crée le collectif War-MiPhoto. « Je voulais que leur potentiel soit reconnu à

sa juste valeur et qu'elles puissent sereinement produire des images qui leur ressemblent. » La première année, elles s'emparent de Sucre en organisant la première résidence de photographie de genre d'Amérique latine. Viennent ensuite les résidences en ligne, les ateliers en prison et les livres vendus au profit des détenues.

Croiser les regards

Le projet *Uma Viva* est né d'un deuil : celui des Urus, ce peuple millénaire qui a vu son lac s'assécher en 2015, emporté par l'exploitation minière et le réchauffement climatique. En résidence à Verzasca, Sara Wayra a confronté leur cosmovision à la conscience environnementale européenne. Ses clichés poétiques transcendent la compréhension discursive pour « générer un dialogue entre deux visions mises, pour une fois, sur un pied d'égalité ». À l'heure où le monde cherche d'autres façons d'habiter la planète, peut-être faut-il commencer par changer les images qu'on en fait. L'Amérique latine n'a pas attendu l'urgence climatique pour photographier le vivant comme un sujet, pas un décor. « Nous racontons les histoires depuis notre rapport à notre environnement. Il est partout dans nos images. »



SES PROJETS

Sara Wayra se consacre à ses projets personnels sur l'eau. Elle est ouverte à de nouvelles commandes.

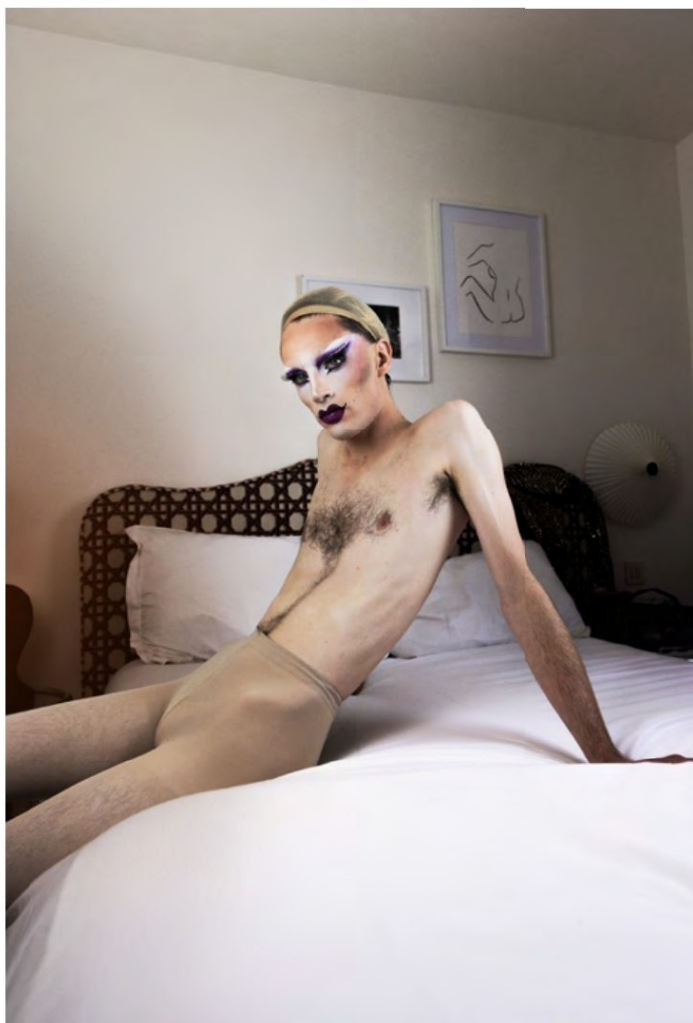
SES RECOMMANDATIONS D'ARTISTES

► **Paola Lambertín** partage l'essence de la culture Charcas de Sucre avec créativité.

► **River Claire** et son travail sur le Petit Prince *Warawar Wawa* dont l'approche du monde autochtone est à la fois respectueuse et ludique.

sarawayraphoto.weebly.com
@sarawayraphoto

Interview réalisée pour *PHOTO* en mai 2026, à La Paz, par Jeanne Hermenier



BÉRANGÈRE PORTELLA, LA POÉTIQUE DE L'INTIME

Pour le prix des Zooms du Salon de la Photo 2026 qui récompensera deux talents émergents - l'un par la presse spécialisée, l'autre par vos votes - PHOTO soutient une jeune photographe découverte dans nos pages.

Pour Bérangère Portella, l'art est une histoire de famille. Elle a hérité sa passion de ses parents, et nourrie par leur collection de magazines, est devenue plusieurs fois lauréate du Plus grand concours photo du monde de PHOTO. Diplômée de l'école de recherche graphique de Bruxelles, elle co-fonde en 2021 avec plusieurs amis un studio de direction artistique à Paris et se consacre à la photo de mode et au portrait. Comme une évidence, son obsession se résume désormais en un mot : la famille - qu'elle soit choisie ou biologique. Bérangère transforme

l'art solitaire de la photographie en une œuvre chorale. Chaque année, elle donne naissance à un récit. Dans *Les couleurs de mon enfance*, elle réinvestit de sa mémoire espiègle la maison de son enfance. Dans *Cœur de lune*, elle signe une ode à l'amitié, et dans *Les brides invisibles*, donne corps au trauma transgénérationnel.

Avec sa série *Transit*, elle poursuit son exploration par une nouvelle forme de filiation, plus politique, de celles qui relient. Elle, qui aime les *freaks* de Roger Ballen et le tendre *trash* de Nan Goldin, a comme eux les marges au cœur. Performeuses du genre, ces flamboyantes drag queens font tomber le fard devant Bérangère Portella. Longtemps cantonnées à la confidentialité, ces artistes prennent aujourd'hui toute la lumière, celle des plateaux télé et

des plus grandes scènes de cabarets. La photographe les fait sortir de leur cadre pour entrer dans le sien. De lieux qui n'appartiennent à personne, chambres d'hôtel et canapés de passage, elle fait le théâtre d'une intimité révélée. Débarrassées de leur appareils, pas tout à fait encore des paillettes, ces icônes queer posent à nu. Poésie des scènes et mélancolie latente, Bérangère Portella lève ici le voile sur les coulisses d'une intimité comme territoire politique. La série s'approche, avec une tendresse qui est aussi une forme de résistance, de ce moment rare où chacun n'est plus rien d'autre que soi.

À vos votes jusqu'au 4 septembre.
Salon de la Photo. Du 8 au 11 octobre.
Grande Halle de la Villette, Paris XIX^e.
lesalondelaphoto.com

8
11 octobre

2026
PARIS

GRANDE
HALLE
DE LA
VILLETTE

VOTRE
INVITATION
OFFERTE

AVEC LE CODE
PMAG2026

[SUR LESALONDELAPHOTO.COM](http://LESALONDELAPHOTO.COM)

「SALON
PHOTO
VIDEO」



COMEXPOSIUM

LE SALON DE LA PHOTO & VIDÉO VU PAR LOLA CACCIARELLA

Soutenu par
MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Département
Paris

RATP

phototrend
SUIVEZ LA PHOTO DE PRÈS

#SALONPHOTOETVIDEO
LESALONDELAPHOTO.COM





L'AHAH ACCUEILLE JEFFREY SILVERTHORNE

À Paris dans la galerie de l'association, l'ahah a ouvert un nouvel espace. Galerie, bibliothèque, archives... Tout cela à la fois, ce nouvel espace est entièrement dédié au Fonds Jeffrey Silverthorne, sous la responsabilité de Doria Tichit. Le photographe étatsunien qui avait la France et la Bretagne pour amours, a choisi de confier à l'ahah près de 500 œuvres mêlant tirages argentiques vintage, cibachromes, C-prints et Polaroids, réalisés entre le milieu des années 1960 et 2022, date de son décès. Lui qui s'est attaché à rencontrer les marges, réunit ses portraits de communautés queers, ses immersions à la morgue, ses reportages à la frontière mexicaine, ses autoportraits, ses expérimentations, peintures et collages, jusqu'à ses natures mortes plus récentes et résolument douces. Ouvert au public, aux commissaires d'exposition, aux chercheurs et chercheuses, sur rendez-vous.

L'ahah, 4 cité Griset, Paris 11°. lahah.fr



ART & MODE CHEZ PENELOPE'S

Créée par l'experte mode Pénélope Blanckaert, la jeune maison de vente aux enchères PENELOPE'S est dédiée uniquement aux arts de la mode. Jusqu'au 15 juillet, sa vente *Art & Mode* réunit des œuvres en tous genres, parmi lesquelles une soixantaine de photographies : des tirages signés des photographes Françoise Huguier (ci-contre), Pierre Boulat, Willy Ronis, Brassäi ou encore Karl Lagerfeld ; mais aussi une sculpture de Christian Boltanski et Corinne Cobson, une peinture de Jean-Daniel Lorieux, ou encore des collecteurs de la revue *FMR*. Inéluctablement liés entre eux, les arts plastique et la mode sont ici à l'honneur, avis aux amateurs !

Ventes en ligne à partir du 26 juin, clôture des enchères le 15 juillet à 19h30. penelopesauction.com

ROGER THÉRON, UNE PASSION FRANÇAISE CHEZ CHRISTIE'S

Roger Théron n'aura pas volé son surnom de « L'Œil ». Figure du monde de la photographie, l'homme de presse a dirigé *Paris Match* plus d'un demi-siècle, et fait partie de l'équipe fondatrice de *PHOTO*. Ce passionné a collectionné dans l'ombre plusieurs centaines d'images de la photographie française des XIX^e et XX^e siècles, des primitifs du XIX^e siècle et de l'avant-garde du XX^e. Deux cent quarante d'entre elles avaient fait l'objet d'une exposition en 1999 à la Maison Européenne de la Photographie à Paris sous le titre *Une passion française*. On y retrouve les marines de Gustave Le Gray, les voyages en Orient de Félix Teynard, les premiers instantanés de Jacques-Henri Lartigue, les expérimentations de Man Ray... aux côtés de Dora Maar, Germaine Krull, Édouard Baldus, Charles Nègre, Guy Bourdin, Eli Lotar ou encore Helmut Newton. Rien que des maîtres. Conservée par sa famille depuis son décès en 2001, la collection est vendue aux enchères cette année chez Christie's, avec des expositions à Arles (du 6 au 19 juillet) et à Paris (du 30 juin au 16 juillet, et du 7 au 13 novembre). Photos de haut en bas, de gauche à droite : Adrien Tournachon et Nadar, Eugène Atget, J.Thierry, Nadar (Christie's images limited).

Vente les 13 et 14 novembre, et en ligne du 6 au 17 novembre. [christies.com](https://www.christies.com)



VINCENT MUNIER POUR RSF, L'INVITATION AU SILENCE

Jamais la liberté de la presse n'avait atteint un niveau aussi bas en 25 ans. C'est le constat du classement mondial 2026 de Reporters sans frontières. Poursuivant son action, l'ONG sort cet été son 82^e album dont l'invité est le photographe animalier Vincent Munier. Avec *Adélie, terre et mer*, *Arctique*, puis *La Panthère des neiges* et *Le Chant des forêts*, Vincent Munier a bouleversé notre manière de regarder la nature. RSF propose à travers 100 photos une expérience « du silence face au chaos du monde », une quête de beauté, un retour au vivant. Les textes sont signés entre autres de l'écrivain Alexis Jenni, du paysagiste Gilles Clément, de l'historienne de l'art Estelle Zhong Mengual... Une pause délicate pour la bonne cause. 144 pages, 12,50 €. boutique.rsf.org

PETITE ANNONCE

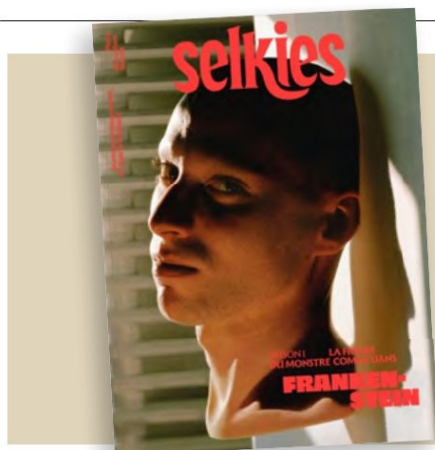
Michel Gauthier, collectionneur historique de *PHOTO*, cherche à donner une nouvelle vie à ses magazines, qu'il vend du numéro #1 à #566, incluant les numéros multi-couvertures. Il est basé à Ottawa, au Canada. Si cette collection vous intéresse, n'hésitez pas à nous contacter *via* photo@photo.fr



SUNDAY PARIS, VIVRE AVEC DES IMAGES

Le projet de Camille Balenieri et Coline Olsina est né d'un constat : si la photographie est un art populaire, « acheter un tirage d'art reste souvent une affaire d'initiés : prix sur demande, codes à connaître, réseaux à maîtriser ». Toutes deux évoluant dans le milieu de la photo, elles inventent avec Sunday Paris, un nouveau modèle de vente de tirages. Véritables curatrices, elles se sont entourées de photographes parmi

les plus doués de leur génération, de divers univers, de l'art, du documentaire, de la mode, de la pub ou des réseaux sociaux : Aliocha Boi, Joséphine Brueder, Clémentine Passet (à gauche), Cloé Harent, Nicola Baldazzi (à droite), Antoine Henault... pour proposer aux passionnés leurs images en éditions limitées de 30 exemplaires, signés et numérotés, à des prix d'art abordables (à partir de 190 €). sundayparis.com



SELKIES, NAISSANCE D'UN MÉDIA

Derrière ce nom folklorique se cache une toute nouvelle revue trimestrielle dédiée à la photo émergente et la pop culture. Lancée par Gwénaëlle Fliti, rédactrice en chef, *Selkies* sort cet été son premier numéro autour de la figure du monstre, « comme dans Frankenstein ». Cent trente-deux pages pour mettre en lien séries télé, enjeux de société et projets artistiques et ainsi rendre la photographie « moins élitiste », plus générationnelle.

Prix : 20 €. selkies.media

Faites la couverture de PHOTO en participant au Plus Grand Concours Photo du Monde 2026

Près de 400 photos publiées dans le magazine !

OUVERT À TOUTES ET TOUS

Animaux, Portrait, Paysage, Reportage, Nu, Sport, Architecture, Graphisme, IA...

Toutes les photographies sont les bienvenues dans nos pages. Remportez notre prix spécial et faites la couverture de PHOTO comme l'ont fait les plus grands !

Gagnez aussi l'une des nombreuses dotations de nos partenaires. Les finalistes seront publiés dans le magazine Spécial Concours qui annoncera les résultats en décembre 2026.

Canon

FUJIFILM

Harcourt
STUDIO • PARIS



SONY

Nikon

Participez jusqu'au 15 octobre 2026 sur

photo.fr



LE NOUVEAU STANDARD - SONY A7R VI

Sony revient très fort en ce début d'année avec son nouveau modèle A7R, disposant du fraîchement dévoilé capteur empilé de 67 Mpx. Conjuguant haut niveau de détails et grand gain de réactivité, cette nouvelle monture se distingue par une grande polyvalence. Avec une rafale de 30 i/s en Raw 14 bits, du pré-déclenchement jusqu'à une seconde et un autofocus très convaincant (avec peu de *rolling shutter*), ce boîtier place la barre très haute, et ce y compris du côté de l'ergonomie avec ses touches rétro-éclairées et son autonomie relevée. Côté vidéo, on retrouve de la 8k 30p ainsi que de la 4k 120p. Quelques réserves cependant face à l'absence d'OpenGate, de ProRes Raw en interne et un *buffer* limité. Prix : à partir de 5 099 €



LE RETOUR D'UN ZOOM AFFUTÉ - SONY FE 100-400 MM F/4,5 GM OSS

Pensé pour les usages les plus exigeants, cette monture à ouverture constante et zoom interne est une des sorties des télé-zooms de l'année. Avec sa construction tropicalisée et son excellente stabilisation optique, l'objectif se démarque par sa formule optique de haut vol avec 28 éléments. Les performances sont en net progrès, en vitesse ou en suivi. Le prix et le poids sont en revanche revus à la hausse : 1,84 kg sur la balance !

Prix : 4 999 €

LE SELFIE HAUTE DÉFINITION - INSTA360 SNAP

Profitez pleinement de vos téléphones avec ce nouvel écran pour selfie signé Insta 360. Pensé pour utiliser les capacités des caméras arrières des smartphones, tout en gardant un retour vidéo en temps réel, cet écran tactile haute résolution de 3,5 pouces permet de cadrer, contrôler et ajuster ses photos sans passer par la caméra frontale. Fonctionnant avec un système Plug and Play, sans recharge et instantané, cet écran est disponible en deux versions, avec ou sans cadre lumineux. Compatible Apple et Android. Prix : à partir de 85,99 €



LA CAMÉRA CINÉ DE POCHE - DJI OSMO POCKET 4P

Après le grand succès de ses *action cam* à main levée, DJI tease une nouvelle innovation. Véritable alternative aux poignées stabilisatrices lourdes et encombrantes, cette nacelle XXS vise à combler l'écart entre les gros équipements professionnels et les smartphones. Avec une plage dynamique revue à la hausse, la marque souhaite se distinguer de la gamme plus récréative Pocket classique. Assemblée pour la captation verticale native, elle fait le pari de devenir un incontournable des captations sur les réseaux sociaux. Annonçant de la 4k jusqu'à 240 i/s avec 128 Go de stockage en interne et un double module optique, cette Osmo 4P semble se destiner autant aux vlogs, qu'aux enregistrements sportifs ou d'actions.

Prix : à venir...



AJOUTEZ UN PEU DE COULEUR - DJI MIC MINI 2S

Bonne nouvelle pour les créateurs de contenus nomades que celle des nouveaux micros sans fil Mic Mini 2S. Conservant leur captation omnidirectionnelle avec une réponse de 20 Hz à 20 kHz, cette monture bénéficie d'une portée jusqu'à 400 m avec une autonomie de 11,5h pour les émetteurs. Disposant de modes de pré-réglages de tonalité vocale et deux niveaux de réduction du bruit, les Mic Mini 2S sont désormais pourvus d'un boîtier coloré de seulement 11 g. Parfait pour les tournages légers. Prix : à partir de 59 €



L'OBSERVATION À PRIX MINI - PENTAX PAPILIO III WR

Troisième génération de jumelles compactes, ces papilio sont désormais résistantes aux intempéries. Elles ont une mise au point minimale d'environ 50 cm et conservent leur mécanisme original de correction de convergence. Du côté des optiques, un nouveau traitement HD fait son apparition ainsi que des lentilles asphériques, formant une image plus claire et contrastée ; toujours dans un format compact et léger de 295 g.

Prix : 169,99 €



RETOUR D'UN OUTSIDER - SONY XPERIA 1 VIII

Voici la mise à jour du fleuron haut-de-gamme de Sony : le Xpéria 1 VIII. Pourvu d'un design entièrement revu, valorisant un écran OLED de 6,5 pouces et 120 Hz, il intègre le nouveau Snapdragon 8 Gen 5 associé à la très rare prise Jack 3,5 mm et un slot micro SD. Nouveauté majeure du côté de la photo, l'abandon du télé zoom optique variable pour un triple module fixe 16/24/70 mm et l'apparition d'un téléobjectif de 48 Mpx. Il maintient ses capacités vidéos en 4K HDR et les fonctionnalités dopées à l'IA.

Prix : À partir de 1 499 €



L'ESSENCE PANASONIC - LUMIX L10

Panasonic revient sur le marché des compacts experts avec la sortie du L10. Boîtier micro 4/3 pensé pour la photo spontanée, il reprend les codes esthétiques de ses aînés en modernisant son approche par un capteur BSI de 20,4 Mpx. Associé à un zoom Leica DC Vario-Summilux 24-75 mm f/1,7- 2,8, il permet plus de flexibilité. Compatible avec l'écosystème créatif LumixLab, on retrouvera un autofocus hybride à 779 pts, une rafale à 30 i/s et un viseur OLED, accompagné d'un écran orientable. Une belle montée en gamme, et en prix.

Prix : À partir de 1 499 €



LE ZOOM HYBRIDE POIDS PLUME - CANON RF 20-50 MM F/4 L IS USM PZ

Nouveauté taillée pour les créateurs hybrides photo et vidéo, cette optique plein format RF à moteur intégré se montre particulièrement intéressante. Avec sa plage de 20-50 mm orientée grand angle, ce nouveau zoom s'avère plus pratique pour les vidéos nécessitant des *crops* et une stabilisation plus précise. Avec 420 g sur la balance et une longueur de 98,4 mm, le fut de cet objectif reste très compact pour une optique de série L entièrement tropicalisée. Prix : 1 499 €



L'ÉVOLUTION TRANQUILLE - CANON EOS R6 V

Canon met à jour sa très appréciée gamme R6 ! Toujours dédiée aux vidéastes, cette nouvelle génération reprend le capteur 32 Mpx du EOS R6 Mark III en lui associant l'ergonomie de sa caméra C50. Arborant des capacités remarquables, on retrouve sur cette itération de la 7K 60p RAW, de la 7K 24p Open Gate, de la 4K 120p ainsi que de la 2K 180 i/s. Son capteur stabilisé et son autofocus Dual Pixel CMOS AF II permettant des rafales stabilisées à 40 i/s, Canon ne laisse pas définitivement la photo de côté. Néanmoins, pour ce qui est de l'ergonomie, la marque penche très clairement du côté des vidéastes, par le retrait du viseur électronique, et les commandes dédiées à la vidéo en façade.

Prix : À partir de 2 499 €

FAIRE SA PEAU AU PORTRAIT

par PHILLIP PRODGER

Il y a plusieurs années, on m'a demandé d'animer une visite guidée dans le cadre d'une exposition consacrée au Taylor Wessing Photographic Portrait Prize à Londres. Le public était principalement composé de photographes professionnels, et alors que nous parcourions les salles, nous nous sommes arrêtés devant une photo de l'acteur Tom Cruise. J'ai remarqué qu'une femme de notre groupe commençait à s'agiter, se balançant nerveusement d'un pied sur l'autre. Soudain, elle a laissé éclater sa frustration : « C'est injuste ! » s'est-elle exclamée, le visage blême. « Je n'ai pas accès à des modèles célèbres ! Si c'était le cas, moi aussi je gagnerais des prix ! ». Si seulement c'était aussi simple.

Le simple fait de pouvoir travailler avec des modèles célèbres ne garantit pas, en soi, la réussite d'un portrait. Un grand portraitiste doit aller au-delà des apparences superficielles et creuser plus profondément, pour mettre au jour la personnalité et l'identité, les motivations, les espoirs et les sentiments. Les sujets comme Cruise comptent souvent parmi les plus difficiles à représenter, car la façade rodée de la pose de célébrité peut masquer l'essence même du caractère. Comment se passe la vie aux côtés de cette personne ? Qu'est-ce qui la motive ? Est-elle animée par une vision, une passion et une détermination, ou est-elle insaisissable, changeante, difficile à définir ? Un grand portrait dégage une présence insistante, une urgence ; il nous dit quelque chose de ce que signifie être cette personne.

La familiarité est l'ennemie d'un portrait réussi. Il est difficile d'apporter quelque chose de frais et de nouveau à un sujet que nous, spectateurs, pensons connaître. Cela vaut autant pour un acteur dont le visage est apparu dans d'innombrables photographies, à la télévision et au cinéma que pour votre mari, votre femme, vos enfants. Comment, en tant

que portraitiste, peut-on s'affranchir des habitudes et des clichés pour révéler ce qui est unique et spécial ? Comment le photographe peut-il rendre l'invisible, l'intangible et l'éphémère ? L'appareil photo ne fait que capturer l'apparence d'une personne. Le portraitiste révèle ce qui se trouve à l'intérieur.

En tant que catégorie, le portrait représente l'un des défis les plus difficiles de l'art. Dans la hiérarchie traditionnelle de la peinture académique française, il n'était devancé en importance que par la peinture d'Histoire, suivie de la peinture de genre, du paysage et de la nature morte. La peinture d'Histoire était prisée pour sa capacité à enseigner des leçons de morale, mais le portrait la suivait de près, apprécié pour sa capacité à transmettre la personnalité et les accomplissements, ainsi que pour la difficulté déconcertante de rendre compte des qualités du modèle. On estimait que n'importe quelle personne dotée d'un certain talent pouvait réaliser un portrait ressemblant, mais seul un maître pouvait nous dire qui était vraiment la personne.

Il n'existe pas de définition unique et consensuelle de ce qui caractérise un portrait. En effet, c'est un domaine que l'on comprend peut-être mieux par ce qu'il n'est pas que par ce qu'il est, comme une définition en négatif. Un portrait ne se limite pas à l'apparence physique. Des mots tels que « identité » et « personnalité » sont souvent utilisés pour distinguer un véritable portrait d'une simple ressemblance, mais ces termes sont tout aussi flous et ambigus que le mot « portrait » lui-même. On entend généralement par portrait la représentation d'une personne ou d'un groupe de personnes, et parfois même d'animaux, mais le sujet n'a pas besoin d'être physiquement présent. Qui, par exemple, pourrait nier la puissance de l'incarnation dans l'image *Chez Mondrian* d'André Kertész, une photographie qui

ne montre qu'une tulipe dans un vase, dont l'ombre se projette sur une table ; un chapeau suspendu à un crochet et une porte, encadrant les lignes d'un escalier et d'un paillason, la courbe sinueuse d'une rampe. Baigné d'une lumière douce, aucun portrait direct ne pourrait être plus évocateur, ni plus révélateur.

La conception de ce qui constitue un portrait est en constante évolution. Il y a quelques années, certaines des photos présentées dans ce numéro de *PHOTO* n'auraient peut-être pas été considérées comme des portraits, mais auraient été classées dans d'autres catégories : photographie de rue, mode, documentaire ou art conceptuel. Comme le montre ce numéro, le portrait peut englober toutes ces formes et bien d'autres encore. Prenons l'exemple des photographies de Passport Photo Service, une entreprise basée à Londres (voir p.80). À l'origine, les clichés de cette société étaient réalisés pour des raisons utilitaires : comme photos d'identité pour les passeports, les visas et autres usages similaires. Pourtant, ils sont bien plus que de simples portraits. Ils comprennent des photos de célébrités, mais ce n'est pas ce qui fait leur grandeur ; c'est plutôt l'humanité insistante des sujets, photographiés dans des proportions répétitives devant un fond blanc neutre, qui transparait. Malgré leurs origines modestes, on pourrait soutenir que la sensibilité et l'imagination avec lesquelles elles ont été réalisées les qualifient de « portraits ». Non seulement elles offrent un regard unique sur d'innombrables modèles, mais elles nous invitent également à réfléchir à la nature de la représentation et à mesurer le passage du temps.

La photographie occupe une place particulière dans l'art du portrait. Le peintre dispose de tout le temps nécessaire, tandis que le photographe doit condenser ses observations en quelques instants seulement. La

Auteur du livre *Alter Ego, une histoire du portrait en photographie* (éd. Textuel, 2021) et ancien responsable du département de photographie à la National Portrait Gallery de Londres.



peinture traditionnelle est un processus additif : l'artiste part d'une toile vierge et construit méthodiquement son œuvre, coup de pinceau après coup de pinceau. Un portrait peint peut être réalisé en quelques minutes, quelques semaines, voire plusieurs années, selon la disponibilité du sujet et l'envie de l'artiste, qui corrige et révisé son œuvre à maintes reprises jusqu'à ce qu'il parvienne au résultat final. En comparaison, la plupart des portraits photographiques sont réalisés en une fraction de seconde.

Si une exposition type dure $1/60^{\text{e}}$ de seconde et que l'espérance de vie moyenne est d'environ 73 ans, alors une simple pression sur le déclencheur ne représente guère plus qu'un cent milliardième d'une vie — une durée si

en tant qu'êtres humains, accordons de l'importance, souvent inconsciemment. L'approche du photographe a également son importance : le point de vue, la distance entre le sujet et l'objectif, le type d'objectif utilisé. Lorsqu'un portraitiste photographie quelqu'un qu'il aime, il est parfois possible de le voir dans ses photos. Comment ? Les signes d'estime mutuelle et d'intimité en sont une réponse, inscrits dans la photographie. Heureusement, il n'est pas nécessaire de se contenter de réponses scientifiques ; nous pouvons accepter, de bon gré, le mystérieux magnétisme de ces images.

La réalisation d'un portrait photographique va à l'encontre de l'intuition. L'appareil photo et l'objectif sont des outils, des machines

éblouissent... De plus, les studios eux-mêmes sont rarement à la bonne température. S'il fait trop chaud, le maquillage coule et des gouttes de sueur apparaissent ; s'il fait trop froid, le modèle prendra une pose figée et peu naturelle. Pour comprendre ce problème, je recommande à toute personne souhaitant devenir portraitiste de poser elle-même pour une photo. Il faut des nerfs d'acier et une grande capacité à suspendre son incrédulité pour se sentir à l'aise.

Il y a au moins trois acteurs à tout portrait réussi. Le modèle est le plus évident, puisqu'il est le sujet de la photo. L'artiste est bien sûr également une figure clé, car c'est son interprétation du modèle qui donne toute sa force à l'image. Enfin, il y a le spectateur : témoin du résultat, intrus *a posteriori*, qui peut décortiquer le sens de la photo. Ces trois complices — le modèle, l'auteur et le spectateur — sont responsables du succès ou de l'échec de toute photo. Les implications de cette structure sont considérables. Seul le modèle considère que la photo dépend strictement de lui ; le photographe peut avoir d'autres objectifs en tête, et le spectateur peut percevoir la photo d'une manière encore différente. Il peut en résulter une collaboration ou un bras de fer — une danse intime, dans laquelle les portraits sont négociés, et non simplement réalisés.

Les meilleurs portraits photographiques transcendent les circonstances de leur création. Ils ont le pouvoir de nous aider à comprendre ceux que nous ne connaissons pas, ainsi que nous-mêmes, et de nous révéler ce que signifie être en vie. Ils apportent réconfort, perspicacité et inspiration. Le spectateur est le catalyseur d'une réaction chimique qu'est l'expression artistique ; une fois enclenchée, celle-ci brûle avec intensité. De telles images sont magnétiques. Elles nous attirent vers elles et restent gravées dans notre esprit. ■

« Si une exposition type dure $1/60^{\text{e}}$ de seconde et que l'espérance de vie moyenne est de 73 ans, alors un portrait ne représente guère plus qu'un cent milliardième d'une vie. »

insignifiante d'un point de vue statistique qu'elle en devient presque dénuée de sens. Et pourtant, de nombreux grands portraits photographiques ont été réalisés dans un laps de temps aussi infime. C'est peut-être précisément ce caractère éphémère, à première vue insurmontable, qui rend la photographie si particulièrement adaptée à cette tâche. Le portraitiste doit réagir et improviser. Dans la vie quotidienne, notre expérience des autres est souvent immédiate et instinctive, et en tant que spectateurs, nous sommes attirés par les subtilités des gestes et des expressions. Les contractions délicates des muscles faciaux, la façon dont le sujet tient sa tête, la texture de la peau, les vêtements qu'il porte et la manière dont il les porte ; ce sont là autant d'éléments auxquels nous,

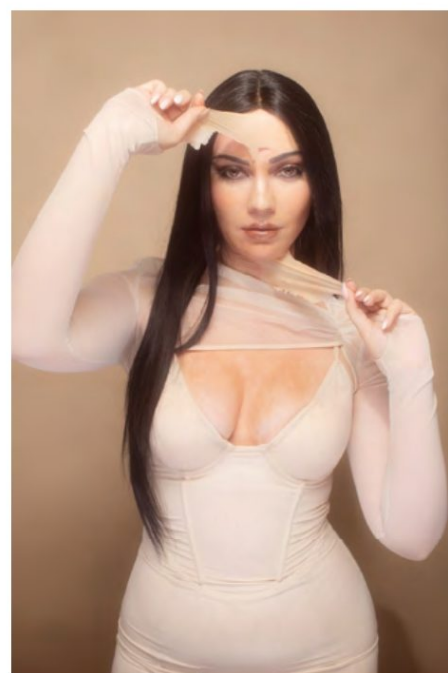
dépourvues d'âme et de sentiments. Le photographe américain Lee Friedlander se décrivait souvent comme un chat à un œil, mais l'appareil photo lui-même pourrait davantage être comparé à un requin cyclopéen : froid et sans cœur. Il s'apparente étroitement à d'autres appareils d'enregistrement technologiques, tels que les instruments médicaux et scientifiques. Le fait que les photographes puissent créer quelque chose de sensible et de révélateur à partir d'un tel outil est l'une des véritables merveilles de l'art.

Travailler en studio présente des défis supplémentaires. Les séances de portrait sont généralement des moments inconfortables et fastidieux : le sujet est coiffé et maquillé, les lumières



Portrait **déconstruit** LA FABRIQUE KARDASHIAN

Par **Marilou Poncin**



MOI ET LES AUTRES,
UNE EXPLORATION
COLLECTIVE DE NOS VIES EN
LIGNE EXPOSÉE JUSQU'AU
27 SEPTEMBRE À LA
FONDATION EDF À PARIS.

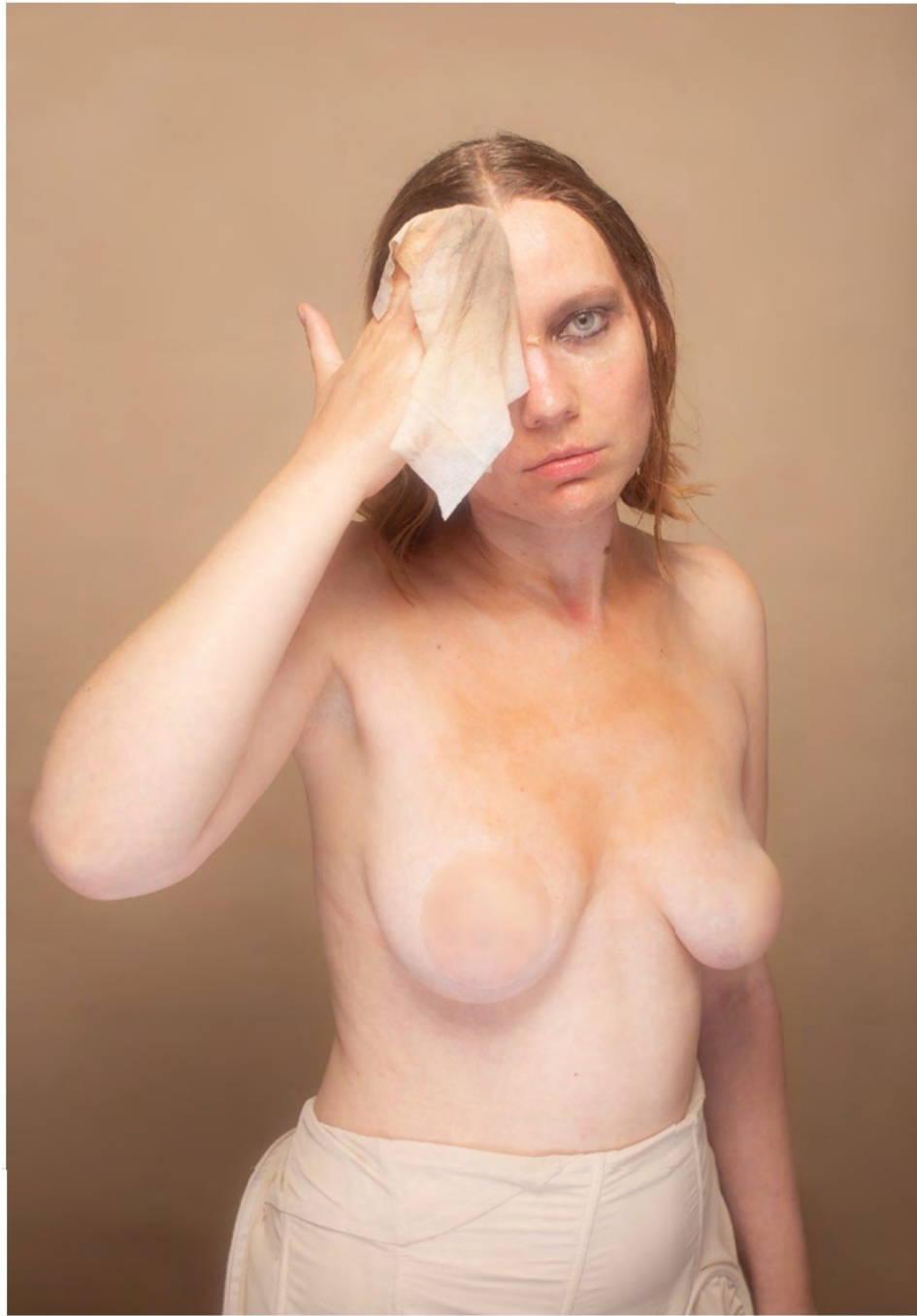
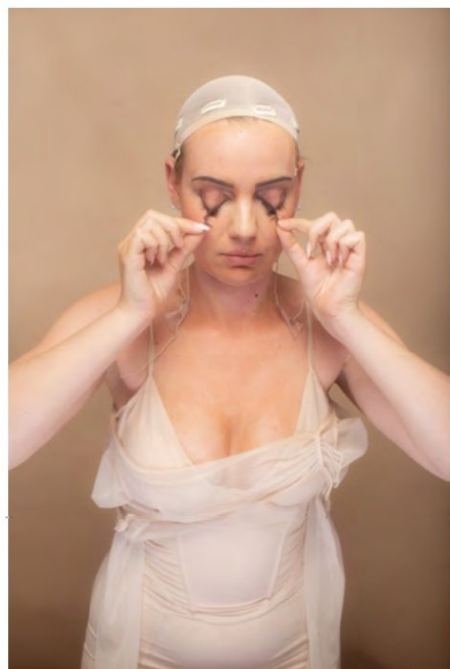
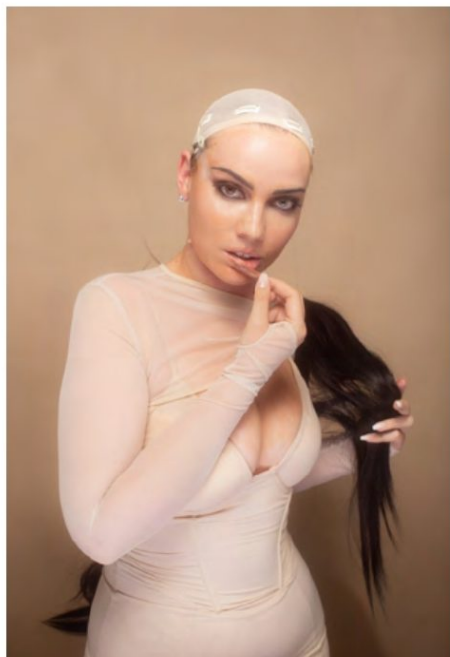
Être belle comme elles... La série de la jeune française Marilou Poncin s'attaque à un mythe moderne. Grimée en la superstar Kim Kardashian, l'artiste pur produit de sa génération dépouille le mythe artificiel pour un retour au réel. Une performance à l'affiche de l'exposition collective *Moi et les autres - Regards d'artistes sur nos vies en ligne*, accrochée jusqu'au 27 septembre à la Fondation EDF à Paris.

En trois grands chapitres, « Ego », « Alter » et « Holo », la commissaire d'exposition Aurélie Clemente-Ruiz, directrice du musée de l'Homme, apporte quelques clés de réponse à une question qui pèse sur

nous : comment Internet redéfinit nos identités, nos relations et notre rapport au monde. « Ego » ou la redéfinition de la notion de soi. À travers les installations de Katherine Longly, Ben Grosser, ou encore la série d'autoportraits de Marilou Poncin, l'exposition explore la place de l'ego sur le web : selfie, mise en scène de soi, quête de reconnaissance par la course au *like*, en passant par l'isolement numérique... « Alter » incarne le collectif, ou comment la connexion a permis la création de nouveaux espaces d'échange, la naissance de mouvements citoyens, de rencontres amoureuses... dont les petites annonces

matrimoniales de Sophie Calle sont l'exemple parfait. « Holo », enfin, du grec *holos* qui signifie « le tout », s'attache à la réinvention de notre rapport au réel, à la mémoire, la politique, la société en général. Ce chapitre offre une plongée dans un monde sans frontières, mais pas sans limites.

Lorsque Marilou Poncin montre pour la première fois sa série *Être belle comme elles*, nous sommes en 2023. Déjà 20 ans que Kim Kardashian fait la une des tabloïds comme des plus prestigieuses campagnes publicitaires. L'année précédente, elle faisait sensation dans la robe mythique de



Marilyn Monroe au Met Gala, s'incarnant en nouvelle icône du glamour. Étalonnage des diktats de beauté modernes, son corps est l'objet de tous les commentaires et de tous les fantasmes. Poussée par l'engouement médiatique et la puissance de communication de la famille Kardashian promouvant lignes de vêtements et de maquillage, interventions chirurgicales et séances fitness, une « génération Kim K » naît alors, copiant ses codes de beauté et sa silhouette aux formes démesurées.

Marilou Poncin, diplômée des Beaux Arts de Lyon, de la Gerrit Rietveld Academie à Amsterdam et de l'ENSAD Paris, explore la question du corps sous toutes les coutures :

corps digital, corps fantasmé...

En photographie, vidéo ou installation, elle décortique les projections d'une identité féminine uniformisée et sexualisée en mettant en scène des strip-teaseuses, des *cam girls* ou des *love dolls* qui peuplent la sphère numérique, et qu'elle modèle et remodèle à l'aune de ses propres codes nourris de cultures populaire et *underground*.

Dans cette série de cinq autoportraits, produite à l'occasion de l'exposition *Incarnations II* présentée au musée d'art contemporain de Lyon 2023, Marilou Poncin incarne la star de télé-réalité devenue femme d'affaires. Ou plutôt, la désincarne

dans une performance de dépouillement. Portrait après portrait, l'artiste se débarrasse des artifices, maquillage et prothèses, pour retrouver et révéler son identité. Une manière d'interroger la frontière entre artificiel et réel dans notre société de l'image et notre culture numérique. Une performance artistique pour contrer la performance médiatique.

Par Cyrielle Gendron.

EXPOSITION

Moi et les autres, Regards d'artistes sur nos vies en ligne.

Jusqu'au 27 septembre. Fondation EDF, Paris VII^e. fondation.edf.com



RAFAEL PAVAROTTI

Portraits couleurs

Du surréalisme dans
la mode

Quand certains photographes citent des références artistiques classiques, Rafael Pavarotti aime, quant à lui, évoquer les paysages de son Brésil natal. C'est là qu'il a formé son œil aux jeux de lumière, de couleur et de contraste qui habillent aujourd'hui son travail photographique. Alors qu'il présentera à la rentrée sa première exposition au Musée des Arts décoratifs de Paris, Pavarotti s'est prêté au jeu de l'interview pour *PHOTO*, avec un verbe aussi imagé que précis, et aussi honnête que poétique. Rencontre avec l'un des photographes les plus influents de sa génération.

Future Proof,
Mamuor Majeng et
Nyaueth Riam pour
Vogue Global, 2022





Jeremiah Berko
pour la campagne
Dior Homme
Printemps/Été 2021



Nyaueth Riam
pour Bottega Veneta
par Matthieu Blazy,
British Vogue, 2022

Náðmí Áþájök Lueth pour Balmain
par Olivier Rousteing, campagne
Automne/Hiver 2023



« Les couleurs des fruits, les façades des maisons, les ballons colorés suspendus lors des anniversaires... La vie de tous les jours dans ma ville vaut des années d'école d'art. »

Vous dites souvent avoir grandi avec peu de références artistiques traditionnelles. Qu'est-ce qui a façonné votre regard ?

J'ai grandi entouré d'une beauté sur-réelle ; immense et parfois presque écrasante. Le surréalisme de Belém do Pará (ville dont il est originaire, ndlr) est difficile à expliquer. Mon éducation visuelle est venue de ce quotidien, de tout ce qui m'entourait et de tout ce que ma curiosité me poussait à explorer et à découvrir. Les couleurs des fruits du marché Ver-o-Peso, les *sound systems* de technobrega, les façades des maisons, les ballons colorés suspendus devant les habitations lors des anniversaires, et une spiritualité vivante qui ne se trouvait pas nécessairement dans les églises, mais se tissait dans le quotidien. La vie de tous les jours dans ma ville vaut des années d'école d'art. Si l'on aiguise son regard, tout est déjà là, devant soi. Mon père a façonné mon regard d'une autre manière. Il fabriquait des sacs, du mobilier et des objets artisanaux, et, très jeune, j'ai compris comment les choses prennent forme grâce à la patience et au soin. Et puis il y avait Icoaraci, le quartier où je suis né. La chaleur de cet endroit, l'humidité qui fait briller les choses différemment, les orages quotidiens, l'intensité du soleil qui transforme tout ce que l'on voit. Rien n'y semblait visuellement neutre.

C'est ce qui a formé votre rapport à la couleur ?

J'ai réalisé très tôt que la couleur n'est pas passive ; elle modifie les sensations, transforme l'humeur, et change la manière dont le corps se sent dans un espace. Je suis né très près de l'équa-

teur, où l'intensité des choses peut être presque féroce. À Belém, les gens peignent leurs maisons de manière très émotionnelle, tantôt une maison est rose, une autre verte, une autre encore bleue ou jaune... Les habitants comprennent intuitivement la couleur, ils savent qu'elle guide les émotions, la mémoire et l'atmosphère. Je crois que cette intensité tropicale est restée à jamais dans mon regard, même lorsque je photographie dans une quasi-absence de couleur ; elle demeure. Pour moi, l'obscurité n'est jamais vide ; elle est presque comme un espace maternel, suffisamment vaste pour accueillir la création elle-même. C'est pourquoi je ne vois pas la saturation comme une exagération mais comme une manière de préserver l'intensité émotionnelle que la photographie tend parfois à simplifier.

Est-ce que cette saturation n'est pas aussi une manière de corriger une histoire de la photo qui a souvent échoué à représenter les peaux noires ?

Je me méfie du terme « correction », car je n'aborde pas l'image comme un problème technique à résoudre. Les références visuelles qui entouraient la mode et l'image lorsque j'étais jeune provenaient essentiellement de traditions européennes et nord-américaines. Très tôt, je me suis demandé pourquoi je voyais si rarement des personnes noires ou autochtones célébrées avec la même monumentalité, la même tendresse, la même complexité ou la même ampleur visuelle. Cette absence m'a longtemps accompagné. Je suis né au Brésil, un pays construit à travers une histoire coloniale d'une extrême violence et qui fut l'un des derniers au monde à abolir

l'esclavage. Les peuples noirs et autochtones ont vu leurs histoires effacées, leurs spiritualités persécutées, leurs langues réduites au silence et des systèmes entiers de savoirs ancestraux détruits. À bien des égards, je pense que mon travail participe à un processus plus vaste de libération et de réinvention. Une célébration de la possibilité d'exister de manière expansive, de créer de la beauté et du fantasme sans limitation.

Vous décrivez souvent la mode comme une « parure sculpturale ». Quel rôle joue-t-elle dans vos images ?

La mode est souvent réduite à la consommation, au désir et au produit. Pour moi, la création d'images est beaucoup plus proche de la performance, de l'expérimentation et de l'expansion émotionnelle. Quand je photographie quelqu'un, je cherche à révéler ce qui est déjà là, pas à l'effacer derrière les vêtements. Le vêtement, le geste, le décor, la couleur et la lumière participent à une architecture émotionnelle construite autour de la personne. Les êtres humains méritent d'être célébrés avec dignité et magnificence. Il ne s'agit pas pour moi de transformer les êtres humains en monuments, mais de rappeler qu'il y a déjà quelque chose de monumental dans le simple fait d'être vivant.

Votre travail fait constamment dialoguer l'ordinaire et le surnaturel...

Le fantasme m'intéresse comme expansion, parce qu'il permet d'imaginer une vie au-delà de ce que l'on nous dit possible. Le portrait n'est pas un simple document, mais il n'est pas non plus un portail vers une dimension mystique abstraite et détachée du réel.



*The Surreal Deal,
Sheila Bawar pour
W Magazine, 2024*



« Ni document sans âme, ni portail mystique détaché de la réalité, le portrait se situe quelque part entre les deux. »

La photographie se situe quelque part entre les deux. À bien des égards, la création d'images peut être une manière de reboiser l'imaginaire.

Parlons de vos photos de groupes qui sont presque des albums de famille ; de l'éditorial Chanel pour la première collection de Matthieu Blazy dans le *Vogue US* à *Memories* pour *Vogue Italia*.

Je ne considère pas les images de mode comme une simple juxtaposition de corps performants. Je m'intéresse davantage à l'énergie émotionnelle qui circule entre les individus : affection, tension, mémoire, soin, spiritualité ou protection. Même lorsqu'une image est très construite, je veux qu'une part profondément humaine demeure vivante.

C'est peut-être pour cela que certaines de mes photographies ressemblent à des albums de famille venus d'un autre monde. Elles ne sont pas documentaires au sens strict, mais elles sont intimement liées à la mémoire émotionnelle.

As the World Turns pour le *British Vogue* a suscité un débat complexe au sein de la communauté noire internationale du fait du traitement de la lumière et de la carnation des modèles. Cela vous a surpris ?

Personne ne regarde une photographie de manière neutre. Chacun apporte avec lui sa mémoire, son histoire et son expérience personnelle dans l'acte même de regarder, en particulier lorsqu'il est question de peau noire, de visibilité, de beauté et de représentation. Je n'ai donc pas été surpris que ce travail suscite des réactions fortes. Ce qui m'intéressait était le fait que les mêmes images puissent susciter des lectures émotionnelles complètement opposées. Certaines personnes y ont vu une célé-

bration, une monumentalité, une forme de puissance. D'autres ont ressenti un malaise, une distance, voire une forme d'effacement. Cette tension révèle quelque chose d'important sur le poids historique que les images continuent de porter. Pour ma part, mon intention n'a jamais été « d'assombrir » qui que ce soit. Lorsque je travaille la couleur, l'ombre ou la peau, je ne réfléchis donc ni en termes de correction ni selon un naturalisme photographique traditionnel. Je travaille à partir de l'émotion. Parfois, une image devient plus vraie lorsqu'elle s'éloigne de la simple description littéraire.

Est-il difficile de préserver une liberté créative lorsqu'on représente des corps chargés d'une histoire lourde et souvent traumatique ?

Il serait impossible aujourd'hui de travailler avec les images sans ressentir le poids historique qui entoure certains corps et la manière dont ils ont été regardés, construits, réduits ou consommés au fil du temps. Mais une violence très subtile apparaît lorsqu'une personne perd le droit d'exister en dehors de l'explication historique de son propre corps. Parfois, l'individu disparaît et ne subsiste plus qu'à travers ce qu'il représente dans un débat plus vaste. Or aucun être humain ne peut être contenu dans l'interprétation que l'on fait de lui. Lorsque je crée une image, je ne cherche pas à réduire quelqu'un à une signification unique mais à créer un espace dans lequel une personne peut baisser sa garde. C'est peut-être cela que j'essaie de photographier : non pas une conclusion sur quelqu'un, mais une présence encore en mouvement qui demeure plus vaste que l'interprétation qu'on lui impose.

Diriez-vous que vos photographies constituent également un portail vers la spiritualité et la communauté ?

J'ai grandi dans un environnement où la vie se vivait collectivement. Aujourd'hui, je mesure à quel point l'affection, l'échange et les formes de soutien émotionnel sont essentiels pour permettre à chacun d'exister pleinement. Même aujourd'hui, lorsque je photographie quelqu'un, je pense aussi à ce qui l'entoure et à l'héritage émotionnel qui l'a façonné. C'est peut-être pour cela que mon travail paraît spirituel à certaines personnes. Pour moi, la photographie a toujours été moins une affaire de capture d'image qu'une tentative de rester au plus près de quelque chose de profondément humain avant qu'il ne disparaisse.

Il y a quelque chose de troublant dans la manière dont vos modèles regardent directement l'objectif...

Pour moi, cela ressemble davantage à l'expérience d'être véritablement en présence de quelqu'un. J'ai grandi entouré de personnes qui vous regardaient profondément dans les yeux lorsqu'elles vous parlaient. Pas de manière agressive, mais avec attention et intensité. Ce qui m'intéresse, c'est de préserver le sentiment que la personne représentée est toujours pleinement présente. Même à travers le fantasme, la transformation, la performance ou la mise en scène, une âme demeure sous la surface.

Parlez-nous de votre exposition au MAD !

Elle est née d'une invitation du commissaire Sébastien Quéquet. Cela a été profondément émouvant pour moi, car j'ai immédiatement compris la dimension historique de ce moment. À notre connaissance, c'est la première fois qu'un photographe de mode afro-bré-

Mamuor Majeng
et Nyaueth Riam
pour *Vogue Global*, 2022

silien et latino-américain occupe une telle place au sein du Musée des Arts décoratifs. C'est également ma première exposition personnelle en musée. J'ai grandi en Amazonie brésilienne et, soudainement, des images nées de ma vie, de mes souvenirs et de ma manière de voir entrent dans un lieu qui abrite des siècles d'histoire humaine, d'art, de mode et de culture visuelle. Nous avons passé énormément de temps à vivre avec les photographies, à les déplacer, à en retirer certaines puis à en réintroduire d'autres. Parfois, une image se transformait complètement lorsqu'elle était placée à côté d'une autre. Peu à peu, l'exposition s'est révélée à nous de manière organique. Et c'est sans doute ce qui fut le plus beau : comprendre que les photographies continuent de changer avec le temps. Elles continuent de produire de nouvelles significations et de nouvelles conversations après leur création.

Vous avez déclaré que vous photographiez « pour ceux qui ne sont pas encore nés ». À mesure que vous devenez une référence, cette responsabilité modifie-t-elle votre manière de photographier ?

Je pense que les artistes essaient toujours de dialoguer avec l'époque dans laquelle ils vivent, même lorsqu'ils ne la comprennent pas encore entièrement. C'est peut-être l'un des mystères de la création. On produit quelque chose presque par instinct de survie. Comme une manière de laisser derrière soi des traces émotionnelles au cours de sa propre traversée de l'existence. Mais je ne le vis pas comme une pression. Je le vis plutôt comme une immense gratitude. Si mon travail peut contribuer, ne serait-ce qu'à 1%, à élargir l'imaginaire collectif de ce que peuvent être la



beauté, l'humanité et l'existence, alors c'est peut-être ma manière de rendre un peu de l'amour que j'ai reçu. Et si certains appellent cela une responsabilité, alors c'est une très belle responsabilité.

Vous connaissez un succès international depuis au moins 2019, que retenez-vous de ces dernières années qui surprendrait le jeune homme que vous avez été ?

Ce qui surprendrait sans doute le plus mon jeune moi, ce n'est pas l'ampleur du succès, mais le fait d'avoir pu avancer sans perdre ce qui compte vraiment.

Je crois que le plus grand défi consiste à protéger ces choses alors même que le monde autour de vous devient plus vaste et plus bruyant. C'est aussi pour cela que ce moment au MAD est si émouvant.

Ces murs ne porteront pas seulement mon histoire personnelle. Plus que tout, je pense aux familles et aux enfants qui entreront dans ces salles et découvriront peut-être des possibilités qu'ils n'avaient jamais imaginées auparavant. Je sais ce que l'on ressent lorsque certaines images n'existent pas autour de soi. Je ressens quelque chose de collectif, quelque chose de beaucoup plus grand que moi.

Interview réalisée pour PHOTO en mai 2026, par Mélody Thomas

EXPOSITION

Rafael Pavarotti, photographe.

Du 2 octobre 2026 au 2 mai 2027.
Musée des Arts décoratifs, Paris 1^{er}.
madparis.fr

[@rafaelpavarotti_](https://www.instagram.com/rafaelpavarotti_)



COOPER & GORFER

Portraits de vies
Co-écrire son histoire

Elles sont deux femmes derrière l'objectif et des dizaines devant. Le duo Cooper & Gorfer, formé par l'Étatsunienne Sarah Cooper et l'Autrichienne Nina Gorfer, est à l'affiche à la fois du festival Les femmes s'exposent à Houlgate en France (jusqu'au 4 septembre), et d'une exposition monographique au Musée national de Gdańsk en Pologne (jusqu'au 31 octobre) avec la dernière née de leurs séries : *Utopia - Between these folded walls*. Leurs œuvres imposantes comme taillées dans le tirage, débordent de couleurs, de dimensions et de symboles. Elles mettent en scène onze femmes dont la vie a été façonnée par la migration. Par le collage, de photographies, de textures, de matériaux, de récits... le duo donne du sens à ces vies en reconstruction. Icônes contemporaines, elles écrivent ensemble le récit d'une nouvelle mythologie féminine.

Maryan
Holding Blue, 2020





*Yohana Holding
Scissors, 2018*

*Israa With
Yellow Boxes, 2020*



Yellow Roseline,
2020

The Mountain, 2018







Sowda Blue, 2020

The Garden, 2020

« Le portrait parfait est une image qui résiste à la consommation immédiate et qui continue de se dévoiler au fil du temps. »

Nina, Sarah, racontez-nous l'histoire de votre rencontre, celle de votre duo !

Nous nous sommes rencontrées pendant nos études de master à Göteborg. Sarah est originaire des États-Unis, Nina a grandi en Autriche. Nous avons très vite tissé des liens, d'abord d'amitié, puis d'inspirations communes. Nous étions attirées par des questions similaires autour de la mémoire, de l'appartenance et de la manière dont l'identité est façonnée par l'environnement. Très tôt, nous nous sommes également intéressées à l'idée que les images puissent refléter la complexité de l'identité, plutôt que de réduire les personnes à une histoire figée. Ce qui a débuté de manière presque intuitive s'est transformé en un dialogue artistique à long terme.

Votre série *Utopie - entre ces murs repliés* est aussi une histoire de rencontres. Qui sont ces femmes dont vous faites le portrait ?

Cette série s'inspire des récits de onze femmes dont la vie a été façonnée par la migration et leur nécessité de se construire ou se reconstruire une identité. Elles sont originaires du Nigeria, du Kenya, de Somalie, d'Érythrée, de Syrie, du Liban, d'Afghanistan, du Kurdistan irakien et d'Iran. Certaines sont arrivées en Suède lors de la vague migratoire de 2015-2016, tandis que d'autres y sont nées. Ce qui les relie, ce n'est pas une identité commune, mais l'expérience de la navigation entre les cultures, la nécessité de se réinventer tout en emportant avec soi tout ce dont on est issu.

Qu'y a-t-il derrière l'image poétique des « murs repliés » du titre de la série ?

Ils sont à la fois physiques et psychologiques. Sur les images, ils apparaissent comme des espaces architecturaux fragmentés qui entourent les personnages. Mais ils renvoient aussi à des structures héritées : histoires familiales, attentes culturelles, systèmes politiques...

Un mur sert généralement à séparer ou à protéger. Lorsqu'il se replie, il devient instable. Soudain, des ouvertures apparaissent, des passages, d'autres voies. Pour nous, l'utopie relève moins d'un avenir parfait que d'une question de perception : la possibilité de voir différemment à l'intérieur de structures qui semblaient autrefois immuables. Cela touche également aux différentes conceptions culturelles de l'utopie. Dans les traditions occidentales, l'utopie est souvent imaginée comme quelque chose d'extérieur — un lieu ou un système à construire. Dans de nombreuses philosophies orientales, elle est davantage comprise comme un état intérieur, un changement de conscience. Cette dualité nous a intéressées.

La question de l'utopie semble être un fil rouge de votre œuvre ?

Pas directement, du moins pas au sens conventionnel du terme « utopie ». Ce qui nous intéresse, ce sont ces moments où la perception bascule et où une autre façon de voir devient possible. Si l'on examine l'Histoire, et ceux à qui l'on a historiquement permis de la façonner, on sait que de nombreuses voix — en particulier celles des femmes — ont

été exclues, simplifiées ou réécrites. Pourtant, ces récits hérités influencent encore aujourd'hui notre compréhension du monde. Cette prise de conscience est présente dans l'ensemble de notre travail, non pas comme une déclaration politique claire, mais comme une invitation à remettre en question ce que nous tenons pour acquis.

Vous semblez écrire une nouvelle mythologie féminine !

Quelle superbe interprétation ! D'une certaine manière, elle est vraie. Bien que ces œuvres trouvent leur origine dans des histoires très personnelles et des expériences de vie individuelles, les images elles-mêmes sont hautement construites et stylisées. À travers ce processus, les personnages dépassent peu à peu le cadre du portrait au sens documentaire. Ils deviennent des présences plus condensées, presque symboliques. Même si nous n'avons jamais consciemment cherché à créer une mythologie, il y a quelque chose d'archétypal qui émerge, à travers à la fois de la superposition, de la mise en scène et de l'intensité émotionnelle des images.

Beaucoup des femmes que nous avons photographiées ont traversé une profonde transformation, une perte, un déracinement et une réinvention. Dans les images, cette expérience peut presque devenir visible comme une sorte de force ou d'élévation. Pas la perfection, ni l'héroïsme au sens simpliste du terme, mais la résilience. C'est peut-être de là que vient le sentiment de « déesses ». Non pas comme un idéal inaccessible,

Le duo
par Conny Fridh



mais comme une figure incarnant à la fois la vulnérabilité et la persévérance. Ces œuvres ne cherchent pas à donner une voie à suivre, mais à montrer que même à travers la rupture et les difficultés, la transformation reste possible – qu'il existe un chemin.

C'était important pour vous d'incarner visuellement la transformation et l'empouvoirement de ces femmes ?

Nous étions pleinement conscientes de la responsabilité qui incombe à celui qui représente visuellement ces expériences. Ce que nous voulions éviter, c'était de les réduire à l'état de victimes ou d'illustrer directement leur traumatisme. Le caractère stylisé et construit des images est devenu un moyen de dépasser cela. Elle a permis aux femmes d'exister dans un espace plus vaste — un espace façonné non seulement par ce qui leur était arrivé, mais aussi par l'imagination, la présence, la beauté, la force et la transformation.

Ce qui frappe, c'est la systématique de leur expression neutre. Que cherchez-vous à capter d'elles au moment de déclencher ?

Une expression neutre laisse de la place. Elle évite d'orienter émotionnellement le spectateur et crée une rencontre plus ouverte. Au lieu de vous dire ce que vous devez ressentir, le personnage se contente de dire : « Je suis là ».

L'humain a-t-il toujours été votre intérêt photographique ? D'où vient votre goût des autres ?

Oui, la figure humaine a toujours occupé

une place centrale dans notre travail. Pour nous, le portrait ne se limite pas à l'apparence physique, mais consiste à essayer de comprendre comment se construit l'identité. Le portrait devient alors un moyen d'explorer des questions à la fois profondément personnelles et collectives. Nous sommes sans cesse fascinées par la manière dont les individus sont façonnés par leur environnement : la culture, la mémoire, le paysage, l'histoire familiale, les structures politiques. Malgré toute notre individualité, nous sommes des êtres profondément liés les uns aux autres.

Parlons processus créatif. Comment se noue le rapport entre vous trois, votre duo et la modèle ?

Le projet s'est déroulé sur plus de quatre ans, et la première phase a simplement consisté à rencontrer ces femmes pour de longues séances d'entretiens et de discussions. Avant la séance photo, nous avons invité chacune d'entre elles à apporter un objet qui revêtait une signification personnelle. L'une a apporté le foulard de sa grand-mère, une autre la clé d'une maison à Damas qui n'existe plus, une autre encore une image de la Vierge Marie qui l'avait accompagnée tout au long de son parcours. Ces objets ont ensuite été intégrés aux œuvres finales, y insufflant ainsi des fragments de mémoire et d'histoire personnelle. Parallèlement aux portraits, nous avons réalisé un court métrage documentaire dans lequel certaines de ces femmes partagent des fragments de leur histoire, ainsi qu'un livre dans lequel chacune a rédigé un manifeste personnel.

Vous naviguez volontairement entre une forme de réel et de fantasme.

La fiction permet-elle de toucher à une forme de vérité ?

La mise en scène nous permet d'aller au-delà du réalisme. Nous nous intéressons davantage à la vérité émotionnelle et psychologique qu'à la description factuelle. La mémoire elle-même est fragmentée, éditée, instable, et ce processus construit et stratifié nous permet de rendre cela visible : grâce au collage, à la superposition et à la reconstruction, différentes temporalités et différents états intérieurs peuvent coexister au sein d'une même image.

Comment définiriez-vous le portrait « parfait » ? Doit-il absolument véhiculer un message ?

Un portrait « parfait » est une image qui résiste à la consommation immédiate et qui continue de se dévoiler au fil du temps.

Interview réalisée pour *PHOTO*
en mai 2026, par Cyrielle Gendron

EXPOSITIONS

Festival Les femmes s'exposent.
Jusqu'au 4 septembre. Houlgate (14).
lesfemmessexposent.com

Musée national de Gdańsk, Pologne.
Jusqu'au 31 octobre.
mng.gda.pl

coopergorfer.com
[@coopergorfer](https://www.instagram.com/coopergorfer)



Frederick Douglass
(1818-1895), 2015,
de la série *Diaspora*

Militant et écrivain, ancien esclave, il est le principal leader du mouvement pour les droits civiques des Afro-étasuniens au XIX^e siècle.



OMAR VICTOR DIOPI

(Auto)portraits

Reconquérir l'Histoire

À travers ses portraits et autoportraits, le photographe sénégalais Omar Victor Diop interroge les identités africaines et les récits historiques oubliés. D'une tradition du studio héritée de Keïta ou Sidibé, il a fait un outil de réparation. Loin de l'exercice égotique, il incarne en costumes d'époque et de foot, des personnages clés de la lutte des Noirs pour la liberté. Passeur moderne au sens aïgu de la mode et de l'humour, il s'invite dans le paysage photographique qui les a oubliés. Cet été il est à l'affiche des expositions *Expression(s) décoloniale(s)* à Nantes, *(Dé)colonisations* à Caen, et *Being There* aux Rencontres d'Arles.





La guerre des femmes - 1929,

2016, de la série *Liberty*

Les émeutes des femmes d'Aba (sud-est du Nigéria) en 1929 contre les autorités est considérée comme la première grande défiance à la domination coloniale britannique en Afrique de l'Ouest.

Don Miguel De Castro (1643-1650),

2014, de la série *Diaspora*

Émissaire du souverain du Congo auprès de la République néerlandaise.



Selma - 1965, 2016,
de la série *Liberty*
Entre le 7 et le 21 mars 1965, trois
manifestations cruciales pour
réclamer le droit de vote pour les
citoyens afro-étasuniens ont eu lieu
de Selma à Montgomery aux
États-Unis, aboutissant à la signature
du *Voting Rights Act* de 1965.

Thiaroye - 1944, 2016,
de la série *Liberty*
Communément appelée massacre de
Thiaroye, la mutinerie de tirailleurs
sénégalais du 1^{er} décembre 1944, est
considérée comme une révolte
cruciale contre le régime colonial
français. La répression sanglante a
tué 70 de ces anciens combattants de
la Seconde Guerre mondiale.



Toutes les images du portfolio sont
créditées ©Omar Victor Diop, ADAGP 2025,
Courtesy Galerie Magnin-A, Paris



Jean-Baptiste Belley
(1746–1805), 2014,
de la série *Diaspora*
Figure méconnue
de la Révolution
Française. Il a été le
premier député noir
de l'histoire du pays.

« Le portrait peut être vu comme une carte postale envoyée au futur, à destination des autres comme de soi-même. »

Que représente le portrait à vos yeux ?

Je le conçois un peu comme une lettre d'amour ou une marque d'appréciation. Photographier quelqu'un, c'est lui proposer une image de lui-même d'après ce que nous percevons, comprenons ou ressentons de sa présence.

Et du point de vue de la personne qui se fait prendre en photo, le portrait peut être vu comme une carte postale envoyée au futur, à destination des autres comme de soi-même. Le portrait immortalise l'image que l'on souhaite conserver et transmettre. Lorsque l'on se fait photographier, on sait que cette image nous survivra. Elle rejoindra l'histoire familiale et contribuera à ce grand trombinoscope qui relie les générations entre elles.

Dans le contexte ouest-africain, et plus particulièrement au Sénégal où j'ai découvert ce métier, la photographie de portrait (en studio et dans sa forme posée) a été largement répandue au siècle dernier, que ce soit à Bamako, à Dakar ou à Kinshasa. Je pense bien sûr aux photographes noir et blanc de célèbres portraitistes comme Seydou Keïta, Mama Casset ou Malick Sidibé. Le portrait demeure pour moi un moyen de faire entendre ma voix en tant que Sénégalais, de rester attentif à la manière dont les diasporas africaines sont représentées.

Avec *Le Studio des vanités* (2014), l'une de vos premières séries, vous reprenez les codes de la photographie de studio en capturant en couleur la jeunesse de Dakar et la jeune scène créatrice...

Cette série est le reflet de ma découverte d'une communauté créative dakaroise particulièrement dynamique. D'une certaine manière, elle constitue aussi le journal de mon immersion dans ce milieu culturel. Dans ces portraits, toujours mis en scène avec une grande précision, je pose la question de l'apparence, mais aussi celle des identités panafricaines et du style. *Le Studio des vanités* est né d'un désir de contrebalancer les représentations dominantes de l'Afrique contemporaine. J'avais envie de dresser le portrait de cette génération urbaine qui impose ses propres codes. Quand je parle de vanité, il ne s'agit pas de la mienne, mais de la scène culturelle qui connaît un regain d'activité grâce à ces jeunes qui se sont investis dans ce secteur, souvent sans aide institutionnelle. Mon intention était de rendre visibles ces trajectoires, ces aspirations et cette vitalité qui font également partie intégrante de l'histoire contemporaine africaine.

Avec *Diaspora* (2014), vous réalisez 18 autoportraits inspirés de figures historiques qui entretiennent toutes un lien avec plusieurs pans de l'histoire africaine dans le monde. Comment

l'autoportrait s'est-il imposé à vous à ce moment-là ?

La transition vers l'autoportrait ne s'est pas faite si naturellement.

Je suis quelqu'un d'assez discret et je ne ressens pas de plaisir particulier à me mettre en avant. D'ailleurs, les premiers autoportraits que j'ai réalisés n'étaient pas destinés à être montrés : il s'agissait avant tout d'esquisses, de brouillons conçus dans l'idée de trouver ensuite des modèles.

Pour *Diaspora*, je me suis inspiré de figures historiques ayant laissé leur empreinte bien au-delà du continent africain, ainsi que d'œuvres réalisées entre le XVI^e et le XX^e siècle, que j'ai choisi de revisiter.

Je ne voulais pas que les récits historiques que je m'efforce de faire revivre soient éclipsés par une lecture centrée sur ma propre image. Pourtant, je prends en effet la place des personnages que j'invoque, comme pour signifier ma position de passeur. Mon intention a d'emblée été de mettre en scène les itinéraires de vie d'hommes noirs comme le militant anti-esclavagiste Frédéric Douglass ou encore Saint Bénédict de Palerme, le premier saint chrétien d'origine africaine à avoir été canonisé à l'époque moderne. Je me suis interrogé : pourquoi ces Noirs-là étaient-ils l'œuvre de peintres qui ne peignaient généralement que des papes et des rois ?



Being There, 2023, de Lee Shulman et Omar Victor Diop. Avec l'aimable autorisation des artistes.

Dans cette série, vous associez d'ailleurs des objets liés au football à des parures d'époque. Quelle était votre intention ?

Quand je me représente sous les traits de Jean-Baptiste Belley (ndlr : premier député noir à la Convention peint en 1797 par Anne-Louis Girodet), j'ajoute un ballon de football. De même, le visuel du personnage de Frederick Douglass est agrémenté d'un sifflet d'arbitre. Comme souvent dans mon travail, je cherche à faire se rencontrer différentes temporalités et différents espaces : des figures historiques oubliées avec d'autres, fantasmées, comme les footballeurs.

Vous avez abordé les questions d'identité, d'histoire et d'engagement de manière plus directe à travers la série *Hopeful Blues* (2015), consacrée à des réfugiés centrafricains.

L'ambition du projet était de représenter les réfugiés installés dans les camps du HCR (Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés) de l'extrême Est du Cameroun à travers une iconographie respectueuse de leur dignité, à rebours des images auxquelles le public était alors habitué. Certaines images ressemblent à des madones : les portraits sont insérés dans des médaillons.

Nous étions en 2015, au début des grandes vagues migratoires à travers

la Méditerranée, particulièrement meurtrières. Ces événements suscitent une forte médiatisation, souvent marquée par le sensationnalisme et la mise en scène de la détresse. Ce qui m'a convaincu d'accepter cette commande, c'était précisément la possibilité de proposer un autre regard, en contrepoint de cette imagerie de la misère : une imagerie de l'espoir. La série proposait un discours alternatif et humaniste des réfugiés.

Cet été, vous serez exposé aux Rencontres d'Arles avec *Being There* (2023), un projet conçu avec le réalisateur britannique Lee Shulman, qui vous a invité à vous glisser dans des images anonymes de l'Amérique ségrégationniste.

Le projet *Being There* m'a offert une véritable plongée dans le temps, vers une période que je n'avais encore jamais explorée : les États-Unis ségrégationnistes des années 1950 et 1960. Et c'est aussi la première fois que je confie mon appareil photo à un autre artiste.

Fêtes de familles, portraits de couple et autres photographies prises à ces moments-là... Ma présence y est d'abord ludique, facétieuse, mais rapidement elle vient susciter un questionnement sur les corps noirs oubliés de l'histoire. Car, en creux, cela vient souligner le manque de diversité et l'absence de

remise en question d'une société alors très homogène. Ce projet, c'est aussi une manière de prendre des nouvelles de nous-mêmes. Qu'est-ce que ces images disent-elles de nos sociétés les plus actuelles ? La série rassemble environ 80 images. Et pourtant dans chacune d'elles, il existait toujours un espace vide, une place où je pouvais m'incruster. Comme si j'occupais une chaise qui aurait pu, ou dû, revenir à des personnes qui me ressemblent.

Interview réalisée pour PHOTO le 29 mai 2026, à Paris, par Lise Laroye

EXPOSITIONS

Expression(s) décoloniale(s).

Jusqu'au 8 novembre.

Château des ducs de Bretagne, Nantes (44).
chateaunantes.fr

Being There avec The Anonymous Project.

Du 6 juillet au 4 octobre.

Rencontres d'Arles (13).

rencontres-arles.com

(Dé)colonisations.

Jusqu'au 11 novembre.

Mémorial de Caen (14).

memorial-caen.fr

omarvictor.com / @omar_viktor



DAVID LACHAPELLE

Portrait(s) d'icône(s)

Rendre les gens plus
grands que nature

Ce qu'on reproche à la mode, que ce soit sa manière de tout enrober d'un voile onirique, ou de flouter la différence entre réalité et fiction, est aussi sa plus grande qualité. C'est d'ailleurs ce que laisse voir le travail de David LaChapelle qui, depuis les années 1980, a produit des images de mode et d'art immortalisant certaines des célébrités les plus en vue de leur époque et créant des images marquantes empreintes de symbolique religieuse. Pour ce numéro de *PHOTO* autour du portrait, le photographe légendaire, invité d'honneur du festival Portrait(s) de Vichy (jusqu'au 4 octobre), a accepté de se prêter au jeu de l'interview et de révéler certains secrets de ses images iconiques.

*Uma Thurman :
Beaules bloom,
New York, 1997*





Rebirth of Venus,
Hawaii, 2009

Debbie Harry :
dreaming, Hoboken,
New Jersey, 1993



Behold,
Hawaii, 2017

*Mary Magdalene
receives the holy
spirit,*
Los Angeles, 2018



« Le portrait est une célébration de l'identité, de ce qu'on a accompli. »

David, vous dites souvent qu'un de vos premiers souvenirs créatifs, c'est la façon dont votre mère arrangeait les photos de famille. Vous diriez que vos séances sont une manière de recréer ces souvenirs ?

Je n'avais jamais fait ce lien. Ma mère était tellement créative ; elle travaillait dans une usine mais fabriquait aussi ses propres vêtements, avait un potager, lisait tous les livres qu'elle pouvait... C'était une immigrée arrivée pendant la guerre, et ce n'est qu'au moment de mes premières interviews que je me suis souvenue que ma mère mettait en scène nos photos. Sur l'une d'entre elles, elle avait appliqué des ailes en papier, et ça m'a rappelé *Les Anges*, l'une de mes premières séries des années 1980. J'avais retiré jusqu'au dernier dollar que j'avais à la banque pour fabriquer ces ailes. On dit souvent qu'il n'y a pas d'enfants illégitimes, seulement des parents illégitimes. Et je trouve que c'est une si belle citation parce que, je n'aurais pas pu faire ce que j'ai fait sans avoir de bons parents.

Vous êtes connu pour la construction de décors physiques monumentaux. Vous diriez qu'ils changent la façon dont un sujet fait face à votre appareil ?

Oui, c'est comme au théâtre. D'abord, il y a le scénario où je développe l'idée, je réfléchis à des accessoires, à une palette de couleurs... Ensuite, je travaille avec un directeur artistique et nous commençons à construire, puis nous faisons un casting, et il y a les costumes, les essayages, ou le fait d'emprunter des vêtements à un créateur, ou parfois c'est juste de la friperie. Et puis nous avons la soirée d'ouverture, la séance photo. Nous installons les lumières et les sujets et souvent, pour ne pas dire tout le temps, il y a des applaudissements de folie. Pour *The Second Coming* (Le Second Avène-

ment), les gens retenaient leur souffle en regardant le moniteur. Mais maintenant, je filme tout ce que je shoote pour qu'il y ait une couverture des coulisses, parce que les gens disaient : « Oh, c'est de l'IA, c'est de l'IA ». Ils ne pouvaient pas imaginer qu'on prenne le temps et l'énergie de construire ces décors.

C'est un acte politique de préserver cette manière de faire de l'image ?

Oui, j'aime la qualité humaine de notre expérience quand on fait des photographies. Je ne voudrais pas confier ça à une machine, ça m'enlèverait toute la joie. J'aime toucher la main de quelqu'un, guider sa pose. Cela crée une incroyable intimité et une interaction artistique avec un être humain, pas avec une boîte à prompts. La main dit tout dans une photographie. Et les yeux... C'est pour ça que Michel-Ange est mon préféré. Botticelli, c'est beau mais tout le monde est serein, placide. Michel-Ange, c'est du feu dans chaque regard. J'aime vraiment Jheronimus Bosch aussi — je commence à explorer son œuvre en profondeur et c'est incroyable. On ne connaît que *Le Jardin des délices*, mais il y a tellement plus. Je vais toujours vers le passé pour m'inspirer, parce que ces artistes traient de ce qu'on vit aujourd'hui. J'aime le transposer dans un contexte moderne sans en faire un pastiche.

Vous citez aussi souvent Le Caravage parmi vos inspirations.

Vous savez, il y a une théorie selon laquelle il utilisait une *camera obscura* pour créer ses images, tant elles sont cadrées comme des photographies. Le Caravage était un maître de la gestuelle des mains. C'était aussi quelqu'un qui, au lieu d'utiliser l'aristocratie pour incarner la Sainte Famille, utilisait des gens de

la rue : des prostituées, des garçons des rues, juste des enfants... C'était choquant pour les gens de l'époque, mais il y a aussi le message sous-jacent :

« il y a du Christ en chacun de nous ».

Il y a 20 ans, j'ai photographié Kanye West en Jésus pour *Rolling Stone*, j'ai aussi photographié un Jésus méditerranéen dans la série *Jesus Is My Homeboy*. J'ai photographié un Jésus anglo-saxon pour la couverture de *Heaven to Hell*, et je voulais un Jésus noir aussi. Montrer qu'il est de toutes les couleurs, qu'il est tout le monde, une femme, un homme... qu'il est en chacun de nous. En représentant Kanye en Christ, j'ai peut-être planté une graine ou quelque chose comme ça.

Mais réaliser ces portraits de célébrités, n'est-ce pas aussi une manière de les dépouiller de cette auréole de gloire et de les révéler à une humanité commune ?

Si c'est ainsi que vous le voyez, c'est un très beau compliment. En vérité, pour moi, c'est vraiment excitant de travailler avec quelqu'un dont j'aime le travail. J'ai tendance à rendre les gens plus grands que nature, vous savez, et j'essaie d'obtenir la photo qui dirait qu'ils sont. Sans vouloir être morbide, je me dis que s'il ne devait rester qu'une seule photo d'eux, ce serait un honneur que ce soit l'une des miennes parce qu'elles racontent quelque chose sur qui ils sont.

Parlons de *The House at the End of the World*, une série qui a été shootée avant que ne survienne l'ouragan Katrina et qui est, malgré elle, devenue une représentation de ce qui s'est produit. Est-ce que cette fiction entre la réalité et le glamour du *Vogue Italia*, vous a fait repenser l'usage de la mode pour toucher à des sujets de société ?

J'ai toujours réfléchi à mes photogra-

phies. J'abordais la mode et les images de commande, de plein de manières différentes. Parfois, c'était simplement humoristique ou de l'ordre de l'évasion — s'évader par la couleur et la vivacité. Et parfois, je voulais vraiment faire une déclaration et aller beaucoup plus loin, comme avec *The House at the End of the World*, cette série sur les maisons détruites par les ouragans. Elle est née parce que ma mère et ma sœur vivaient en Floride, que je les quittais alors que s'annonçait la saison des ouragans, et je m'en voulais terriblement. C'était une époque où on parlait beaucoup du changement climatique et on voyait ces photos, avec des femmes debout se passant des sacs de sable... Et le shooting a été rattrapé par la réalité : au moment où le magazine est arrivé en kiosque, Katrina a frappé et on a été accusé de glamouriser la situation. Aujourd'hui, ces phénomènes sont devenus courants, mais, à l'époque, c'était une manière d'exprimer et d'exorciser ma peur. Et ce qui est merveilleux avec l'art, c'est que, peu importe ce que vous ressentez, vous pouvez le faire sortir de vous.

Un portrait de l'époque en somme, un peu comme *The Vanishing Act*, l'une de vos séries les plus récentes. Notamment l'image *La Tour de Babel*.

Je pensais à quel point la Tour de Babel est applicable aujourd'hui — avec les commentaires sur Internet, sur Twitter, tout le monde qui parle sans que personne n'écoute. On est en plein dans cet état. Beaucoup de bruit, peu d'écoute. Beaucoup de cris, beaucoup de division. Des commentaires haineux, chacun essayant de prendre le dessus. Il n'y a pas de croissance là-dedans... Donc cette série, à l'instar de *Earth Laughs in Flowers*, est une manière de rappeler

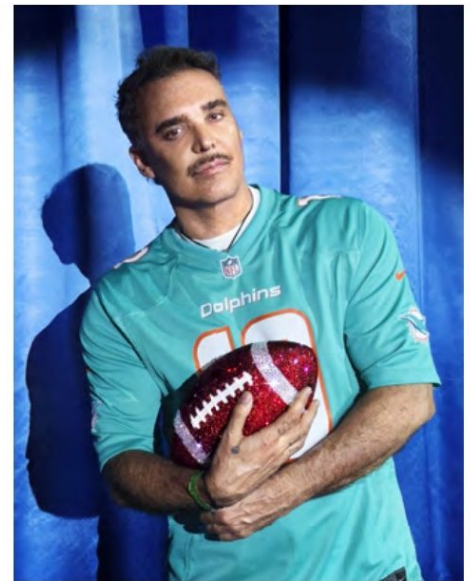
que nous allons tous partir un jour ; nous sommes ici pour si peu de temps. Essayer de transmettre l'idée que ces choses ne sont pas éternelles, qu'elles sont temporaires — comme nos vies.

Certaines de vos images ne manquent pourtant pas d'humour. Quel rôle y occupe-t-il dans votre manière de photographier les autres ?

Certaines personnes se prêtent naturellement aux images amusantes. Je veux toujours célébrer les gens, quoi qu'ils fassent. Le portrait est une célébration de l'identité, de ce qu'on a accompli. Et parfois je suis de bonne humeur, je veux juste faire des images drôles et légères — peut-être parce qu'il y a eu beaucoup de pression ou de noirceur. Et d'autres fois, j'ai besoin de déclarer quelque chose. C'est là que réside la qualité magique et mystique de l'art.

C'est aussi une manière de créer une émotion...

De se connecter, juste se connecter. Peut-être que ça touchera quelqu'un qui pensait à quelque chose de similaire, et ça solidifiera une idée entre nous deux. Pour moi, la photographie est une façon de toucher les gens, de partager mes sentiments, ma foi, mes peurs. Je ne peux pas parler de tous les photographes, la photographie a tellement de rôles différents ; il y a le reportage, le journalisme, les décors construits comme ce que je fais. C'est comme le cinéma — on ne peut pas tout ramener à une seule chose. L'une de mes photographes préférées est Nan Goldin, dont le travail est si différent du mien. Quand je regarde *The Ballad of Sexual Dependency*, ça me bouleverse — elle a capturé l'essence de l'East Village comme personne. Et puis Diane Arbus. Et Francesca Woodman



— j'ai vu sa toute première exposition dans une foire photo j'ai feuilleté le petit catalogue et j'étais profondément ému. Maintenant le monde entier la connaît. Sans toutes ces voix différentes, ce serait bien monotone.

Vous prenez des autoportraits parfois ?

Oui, j'en ai fait. J'avais été chargé d'en faire un, et il y avait un diable qui tirait mon pied, et Jésus derrière moi, à ma droite. Comme si j'étais tiraillé entre les deux. Il y a eu des moments difficiles et je voulais qu'il parle de vivre dans un monde brisé, de la manière dont on peut se laisser engloutir facilement.

Vous avez envie d'apporter davantage d'espoir à travers la photographie ?

Je veux apporter de la beauté, de la lumière, de l'espoir. Et pour moi, le plus grand espoir, c'est Dieu. C'est pour ça que je suis obsédé en ce moment par des images de la Sainte Famille.... Il y a tellement de photographes, tellement de voix fortes qui m'ont inspiré, et j'espère, à mon tour, en inspirer d'autres à faire le bien et à rester dans la lumière. C'est un acte radical en ce moment. Je terminerai là-dessus : rester dans la lumière.

**Interview réalisée pour PHOTO
le 6 mai 2026, par Mélody Thomas**

EXPOSITION

Festival Portrait(s). Jusqu'au 4 octobre.
Grand établissement thermal de Vichy (03).
ville-vichy.fr/portraits
davidlachapelle.com
[@david_lachapelle](https://www.instagram.com/david_lachapelle)



Cheyreen au Pays d'Alice, La Viste, 2020

YOHANNE LAMOULÈRE

Anti-portraits ?

Photographier
les manques et les marges

Ils posent fièrement au pied d'une tour de Consolat-Mirabeau, sur un toit de la Calade ou un parking de Bassens. Ils sont jeunes, marseillais, et habitent le bord de la ville. Accompagnée de son « papy » Rolleiflex, Yohanne Lamoulère leur donne un visage et une voix. Depuis 2009, la portraitiste membre du collectif Tendance Floue s'intéresse aux quartiers qui désintéressent et à celles et ceux qui les habitent. Au-delà même de la cité phocéenne, objet de tous les fantasmes et de toutes les caricatures, son obsession se résumerait comme telle : « de qui et quoi sommes-nous la périphérie ? ». Elle a beau se défendre d'aimer vraiment les gens, l'amour transpire de ses portraits et de son discours lorsqu'elle évoque Cheyreen, Bouli, Cécilia ou Abdou... Des rencontres qui sont tant des combats que des danses, et qui par ce dialogue font naître un récit sociologique. Avec ce travail au long cours, Yohanne Lamoulère est à l'honneur de festival Portrait(s) de Vichy jusqu'au 4 octobre, invitée de Brigitte Patient pour sa carte blanche « La voix du regard ». Elle évoque pour nous son rapport au portrait, depuis les Cévennes où, en résidence pour Images Singulières, elle part à la rencontre d'une autre jeunesse, d'une autre périphérie.



Farès, Saint-Mauront, 2019



Courage, Saint-Mauront, 2019

« Posséder l'image de
l'autre, est-ce le déposséder
aussi en partie ? »



Abdou, Bassens, 2017



Cécilia, La Calade, 2017

« Évidemment, nous n'avons pas un besoin fondamental de photographie dans la vie. Mais sûrement qu'à un endroit les gens ont besoin d'apparaître. »

Yohanne, votre travail autour de Marseille est à découvrir tout l'été au festival Portrait(s) de Vichy et au musée de l'histoire de l'immigration à Paris au sein de l'exposition *Aux origines, Regards croisés sur le racisme et les discriminations*. Racontez-nous sa genèse !

Je suis sortie de l'école photo d'Arles en 2004 et je me suis installée à Marseille en 2005. Comme Marseille est une grande ville, j'ai commencé à photographier la partie de la ville dans laquelle je vivais, plutôt périphérique. Je me suis cantonnée à deux arrondissements, les 15^e et 16^e, pour m'intéresser aux questions d'occupation du territoire, de représentation de soi dans l'espace public. Ce sont des années qui ont relativement malmené ces espaces périphériques puisque qu'ils ont été beaucoup transformés. Je pressentais que des choses étaient en train de disparaître. Il y avait quelque chose de l'ordre de l'urgence, la photographie était nécessaire pour enregistrer ces transformations.

De 2009 à 2026, comment cette série s'est-elle construite avec vous ?

Il y a une certaine homogénéité tout au long de ce travail, l'artéfact est toujours le même : je n'ai jamais changé de format, d'appareil photo ou de type de film. Mais il y a aussi des cassures, des ruptures, qui m'ont poussée à diviser mon histoire marseillaise en chapitres. Le premier, *Faux-bourgs*, est très naturaliste, fait de rencontres fugaces. *Gyptis & Protis*, qui arrive ensuite, a débuté en

réponse à la commande publique *Jeunes Générations*, en 2017. J'avais décidé de travailler sur la question de la rencontre amoureuse et des espaces que la ville nous laisse pour qu'elle ait lieu. J'avais envie d'apporter un récit spécifique, mes images ont donc commencé à être scénarisées.

Après les effondrements de la rue d'Aubagne en 2018 est venu *Manger tes yeux - Ici ment la ville*, puis le dernier chapitre, *Virage*, préfiguration du film *L'Œil Noir* que j'ai tourné en 2025. C'est un peu la concrétisation de toutes mes interrogations sur les liens qu'on entretient avec les gens qu'on photographie. L'idée était de reconvoquer certaines personnes autour de la figure tutélaire du rond-point pour évoquer la manière dont on tourne tous en rond sur cette planète.

Le tour de force c'est de parvenir à parler société, politique, collectif, à travers l'individualité !

Mon obsession - si on doit en délimiter une - ce serait plutôt la périphérie. Mon travail ne porte pas sur Marseille en soi, j'aimerais qu'il soit plus universel, qu'il parle de la question : « de qui et de quoi sommes-nous la périphérie ? ». Ça interroge la centralité, et donc le pouvoir, l'organisation sociale et les enjeux de domination.

L'humain a-t-il toujours été votre intérêt photographique ? D'où vient votre goût des autres ?

Je n'ai pas tellement eu le choix. Ma mère a accepté que je sois photographe à certaines conditions, la principale étant

l'altérité. Je venais d'un milieu militant qui ne m'aurait jamais permis de ne parler que de moi. J'ai d'ailleurs mis du temps à accepter de faire rentrer la fiction dans mon travail, parce que c'était déjà une forme de soumission à une écriture plus personnelle.

Justement, vous assumez pleinement la question de la mise en scène.

La fiction permet-elle, aussi, de toucher à une forme de vérité ?

Documentaire ou fiction, c'est une question d'un autre temps. Jeune photographe, je pensais à peu près l'inverse. Mais à partir du moment où les immeubles de la rue d'Aubagne sont tombés, j'ai ressenti une nécessité de convoquer des figures, des motifs, que je ne parvenais pas à trouver dans la rue. On a parfois une urgence de témoigner de quelque chose qui n'a pas encore surgi. C'est donc une réinterprétation du réel. Tout en conservant mes fondements documentaires, j'adore générer un trouble, que le spectateur s'interroge sur la nature des images qu'il est en train de regarder. Mise en scène ou pas ? La subtilité se niche dans le fait de ne pas vraiment savoir, ce sont les moments que je préfère en tant que spectatrice.

Par essence, l'exercice du portrait est la rencontre d'un lieu, d'une personne, et d'un ou une photographe. Comment faites-vous naître cette relation ?

En tant qu'ultra-agnostique, j'aime dire que c'est ma sainte trinité à moi. Une image peut naître des trois : d'un rêve que j'ai fait, d'une idée que j'ai eue, d'un



Yohanne Lamoulère
par Christophe Gai

lieu qui m'obsède, ou d'une discussion avec une personne rencontrée. Et c'est déjà ça, l'amorce de la fiction : placer une personne dans un décor, c'est déjà une réorganisation du réel.

Que se joue-t-il dans la rencontre avec l'Autre exactement ?

Il y a trop d'espaces dans lesquels les gens sont largement malmenés sur cette planète pour que la photographie s'y ajoute. Pour moi, ce doit être un espace de confort, de soin et d'amour. Ça fait un peu de mièvrerie de dire ça, mais il y a plein de manières d'aimer différentes. C'est un geste d'amour, parfois de tendresse ou de passion qu'on imagine ensemble. Tout part d'une nécessité, pour la personne comme pour moi, de trouver sa place, quelle qu'elle soit.

Impliquer l'Autre n'est-il pas aussi tenter de réduire le rapport d'inégalité qui se joue entre vous ; l'appareil photo étant un instrument de pouvoir ?

À partir du moment où l'un possède un outil et pas l'autre, il y a forcément une dissonance. Ce rapport est impossible à horizontaliser. Mais quand on est de l'autre côté, on a aussi un outil fondamental qui est son corps. L'important, c'est qu'on photographie la relation qu'on entretient avec la personne, que ce soit dans l'opposition ou la tendresse. L'appareil photo nous explique qui on est, comment on a envie de se tenir et ce qu'on a envie de dire aux gens en permanence. C'est une thérapie. D'autant plus que le Rolleiflex avec lequel je photographie est un boîtier super délicat, qui prend soin

des gens, parce qu'il est parcimonieux, il est lent, silencieux, attachant. C'est un vieux papy ! D'ailleurs il est assez rare que les gens refusent d'être photographiés. Ça veut bien dire qu'on répond à une attente. Évidemment qu'on n'a pas un besoin fondamental de photographie dans la vie. Mais sûrement qu'à un endroit, les gens ont besoin de représentation, ils ont besoin d'apparaître.

Ce qui ressort de votre discours, c'est votre appétit de rencontres. Vous conseillez d'ailleurs aux photographes de « manger cinq inconnus par jour » !

C'est une blague qui désarçonne toujours lorsque je donne des *workshops*. Au lieu de manger cinq fruits et légumes par jour, il faut parler à cinq inconnus par jour, ça réinitialise un peu nos cellules. Le problème majeur en photographie, c'est la peur d'aller vers les autres, d'accepter qu'on peut échouer. Alors que c'est quand même hyper important dans la vie. Toutes les images qu'on n'a pas faites font grandir des situations qui vont advenir plus tard, tu vas les refaire, les réinterpréter...

Il y a aussi plein de moments où je me dis que mes photos ne servent à rien, notamment en travail de commande. Ça veut dire quoi d'aller faire des ateliers en prison et de photographier des gens qui ne peuvent pas apparaître, que tu es obligé de photographier de dos ou à contre-jour ? À quoi sert le portrait ? Mais j'aime aussi les discussions dans ces moments où, justement, la photo ne peut pas advenir.

En collectant toutes ces histoires, avez-vous l'impression de participer à votre échelle à une sorte de travail d'archivage de l'humanité ?

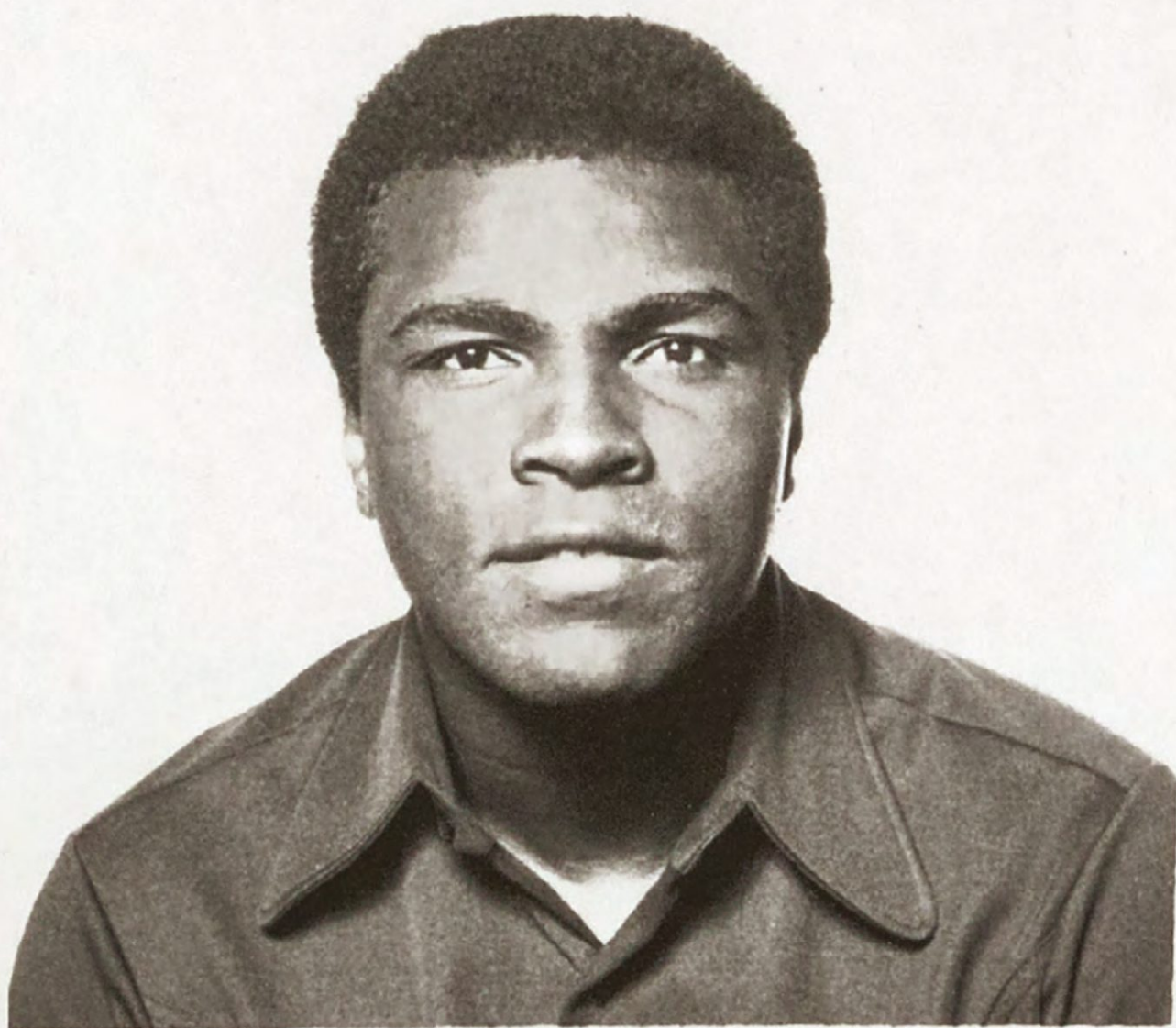
Quand je regarde le travail d'autres, je me dis que dans 20, 30, 60 ans ce sera une archive fondamentale. Mais c'est hyper dur d'imaginer que son travail est plus grand que ce qu'on est en train de fabriquer. Ça revient à la question de la légitimité, et à celle de la dépossession. Posséder l'image de l'autre, est-ce le déposséder aussi en partie ? J'ai l'impression de m'appuyer largement sur la beauté des autres, de ne pas forcément en fabriquer moi-même. Peut-être que je serai une grande photographe le jour où j'arriverai à photographier correctement un olivier ou un platane. Peut-être que c'est trop facile de photographier Cheyreen, qui est tellement belle et habitée... Ce n'est pas moi qui fabrique sa détermination, on la met en scène ensemble. Après, on s'inscrit aussi dans l'histoire du médium et de ses manques. La représentation de la périphérie en France existait dans le cinéma mais peu dans la photographie quand j'ai débuté. On essaye surtout de fabriquer les images dont on a besoin.

Interview réalisée pour *PHOTO*
le 28 avril 2026, par Cyrielle Gendron

EXPOSITION

Festival Portrait(s). Jusqu'au 4 octobre.
Vichy (03). ville-vichy.fr/portraits

yohannelamoulere.fr
[@yohannelamoulere](https://www.instagram.com/yohannelamoulere)



To Philip Frey
Updharma
Q

PASSEPORT PHOTO SERVICE



Portraits d'identité

Dix minutes pour l'éternité
par Philip Sharkey

« Prêt en dix minutes ». C'est la promesse de vitrine qui a fait défiler les clients. On voyait stars et anonymes se faufiler par une porte discrète du 449 Oxford Street à Londres, puis s'échapper riches d'un précieux cliché. Depuis sa création en 1953, le studio Passport Photo Service, a signé des portraits par milliers. Des photos d'identité qui n'ont, dans la forme, rien d'original. Et pourtant... Derrière l'objectif du studio : son fondateur David Sharkey, ancien boxeur professionnel devenu photographe, sa femme, son frère, et comme une évidence, son fils Philip jusqu'en 2019. Une petite entreprise familiale pour laquelle le destin avait de grands projets. Idéalement situé près de l'ambassade des États-Unis et face au grand magasin Selfridges, le studio a accueilli David Hockney, Mohamed Ali, Tilda Swinton, Sean Connery, Van

Morrison, Ava Gardner, Madonna, Arnold Schwarzenegger, Mick Jagger, Stella McCartney, Angelina Jolie... Un casting cinq étoiles affiché comme un trophée au mur de l'entrée et que Philip Sharkey réunit aujourd'hui dans un livre sorti aux éditions Phaidon. *Passport Photo Service : Une archive inattendue de portraits de célébrités*, rassemble plus de 300 clichés très officiels et surtout inédits, pris sur près de 60 ans, et les anecdotes qui les accompagnent. Sans lui, qui pourrait savoir qu'Ali s'est fait ici photographe pour s'envoler pour son fameux combat *Rumble in the Jungle* contre George Foreman ? Que Kate Winslet venait crédibiliser l'identité de son rôle dans le film *Hideous Kinky* ? Que Brian Johnson, le chanteur d'AC/DC, s'est échappé le temps du développement - dix minutes donc - pour acheter une Ferrari ? LÉGENDAIRE !

Mohamed Ali
Boxeur, 11 juin 1974
Signé et dédié à
Philip Sharkey



KATE WINSLET

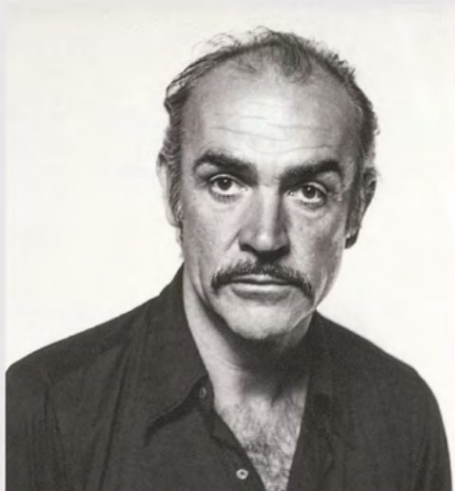
Actrice, 2 octobre 1997

Ms Winslet came in for a passport photo that wasn't actually for her own passport, but for her character's in the movie *Hideous Kinky*, which came out in 1998. Her stylist from the film set was on hand to dress her up and style her hair as the 1960s hippie chick she played in the film.

Kate Winslet
Actrice,
2 octobre 1997

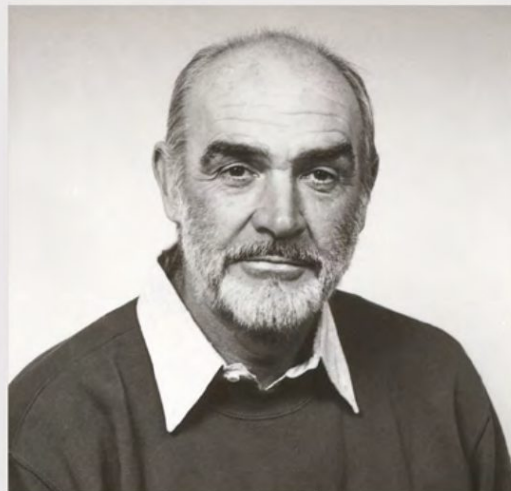
Sean Connery
Acteur, 14 septembre 1977
et 15 mai 1982

Nancy Spungen,
Petite amie de
Sid Vicious,
10 août 1978
&
Poly Styrene
Musicienne,
28 Octobre, 1997



SEAN CONNERY
Actor, 14 September 1977
and 15 May 1969

No. 60



No. 61



NANCY SPUNGEN
10 August 1978
Sid Vicious's girlfriend came in for what would be her last passport photo. Tragically, she was killed two months later. She was originally wearing a badge that read 'I'm a McLaren puppet', which I suggested she take off for her photo.

No. 222



POLY STYRENE
Musician, 28 October 1997
Marianne Joan Elliott-Said, better known by her stage name Poly Styrene, was a dear friend of many years, who died too young. Graeme took a fantastic photo of her and her X-Ray Spex bandmate Lora Logic when they were both involved with the Hare Krishna movement. Marianne would visit often - usually for her India visa, since she remained interested in mysticism - and would always have time to chat about her music, her spiritual beliefs and our mutual friends.

No. 223





XAVIERA HOLLANDER
Writer, 3 September 1972

No. 120



DAVID HOCKNEY
Artist, 22 June 1965
and 21 January 1970

No. 121

Tilda Swinton
Actrice, 18 mai 2013

Xaviera Hollander
Écrivaine,
3 septembre 1972
&
David Hockney
Artiste, 22 juin 1965
et 21 janvier 1970

Bianca Jagger
Militante, 1^{er} juin 1976
&
Mick Jagger
Musicien, 1^{er} juin 1976



BIANCA JAGGER
Activist, 1 June 1976

'They won't accept a photo of you wearing your hat,' Peter tried to advise Bianca Jagger politely. 'They will for me,' she replied. Well, she didn't come to have her photograph retaken, so she must have been right about that.

No. 120



MICK JAGGER
Musician, 1 June 1976

No. 129

« Avant que les photos d'identité ne deviennent si rigides, le photographe pouvait interagir pour faire naître une expression sans pour autant s'attirer les foudres de la "police du sourire". »

Bonjour Philip, vous êtes le gardien d'une formidable mémoire, racontez-nous l'histoire du studio !

Après avoir photographié des touristes à Trafalgar Square, David Sharkey, mon père, a ouvert un studio sur Oxford Street en 1953, à proximité des ambassades de Mayfair, qui comprenaient les États-Unis, le Canada, le Japon, le Brésil, etc... Il s'est spécialisé dans la réalisation de photos conformes aux spécificités administratives.

C'est une affaire de famille puisque votre mère et vous-même y avez travaillé. Était-ce par la force des choses, ou votre père vous a-t-il transmis sa passion ?

Ann, ma mère, est devenue réceptionniste et a épousé mon père. Son frère cadet, Peter, a commencé à y travailler en 1955 et y est resté jusqu'à sa retraite. Très tôt - je n'avais pas encore dix ans -, je venais aider mon père les samedis et pendant les vacances scolaires. C'était donc inévitable, surtout après qu'on eut signalé à mon père que je n'étais pas très assidu à l'école ! J'ai commencé à y travailler à plein temps à l'âge de seize ans.

Vos tiroirs sont remplis de portraits de stars. Pourquoi passaient-elles par votre studio ?

Eh bien, tout le monde a besoin d'une photo d'identité ou de passeport, donc ils devaient bien aller quelque part, et nous étions bien situés : un service rapide, accessible à pied, sans rendez-vous, sans chichis. Nous nous rendions également dans les hôtels, les domiciles, les bureaux... Mais j'ajouterais que je n'ai réuni dans ce livre que les personnes que nous avons pu

reconnaître. Nous n'avons jamais demandé leur nom aux clients, seulement la finalité de la photo afin de pouvoir l'imprimer au bon format.

Vous avez toujours su que ces archives étaient des trésors ?

Je sais que mon père était très fier que des personnalités riches et célèbres choisissent son studio, pourtant plutôt sobrement décoré. Il m'a raconté que la première véritable star internationale qu'il avait photographiée était Errol Flynn (acteur australo-américain, ndlr). Je plaisantais toujours en disant que ça n'avait fait que décliner après ça. Je sais que la plupart des gens s'intéresseront aux photos de

célébrités, mais je voulais en profiter pour écrire sur l'histoire sociale des magasins et des commerces d'Oxford Street, ainsi que sur l'évolution de la technologie photo, qui a bien sûr connu des changements si profonds que des studios comme le nôtre ont fini par disparaître.

Pourquoi, selon vous, les portraits de célébrités fascinent-ils tant ?

Ce qui vaut pour notre propre collection, c'est qu'on les voit tels qu'ils sont vraiment, souvent pressés après avoir été harcelés à l'ambassade parce qu'ils n'avaient pas la bonne taille de photo ou n'en avaient pas du tout.



David Sharkey et un client, 1962



Tableau de célébrités
du Passport Photo
Service

On associe la photo d'identité à une forme peu flatteuse par sa neutralité, loin du glamour. Vous nous montrez qu'elles peuvent être bien plus que cela et transmettre des émotions. Qu'est-ce qui fait une bonne photo d'identité ?

Avant qu'elles ne deviennent si rigides, le photographe pouvait interagir pour faire naître un sourire, ou même une expression sérieuse mais sous un angle différent. Le modèle devait penser à quelque chose de joyeux : cela illuminait son regard, et peut-être qu'un léger relèvement des coins de la bouche suggérait un sourire sans pour autant s'attirer les foudres de la « police du sourire » des photos d'identité.

Promesse du studio, peut-on réaliser un portrait parfait en 10 minutes ?

Le temps de pose était en réalité de 1/125 de seconde, et les dix minutes étaient consacrées au développement, au lavage, au tirage et au découpage des photos. C'est donc dans les 30 secondes d'accueil, le temps de laisser le sujet se recoiffer rapidement devant le miroir, puis de vérifier que ses vêtements étaient impeccables, et enfin sur ces précieuses secondes pour obtenir un sourire naturel et détendu, que la magie opérait et que le portrait était réussi (du moins, on l'espérait !).

Le livre raconte aussi, implicitement, une certaine histoire de Londres. Mais j'ajouterais qu'il raconte également l'histoire de l'évolution du rapport de notre société à la photographie. C'est le témoignage d'une époque où une photo,

même la plus officielle, était précieuse par nature, car rare.

Je suis d'accord. Quand mon père a commencé à photographier les touristes à Trafalgar Square, très peu de gens avaient d'appareil, un tirage papier était donc précieux. On dit aujourd'hui que l'on prend plus de photos en une minute dans le monde qu'il n'y a eu de photos prises avant l'ère du numérique.

Interview réalisée pour *PHOTO*
en mai 2026, par Cyrielle Gendron

LIVRE

Passport photo service : An Unexpected Archive of Celebrity Portraits, de Philip Sharkey, éditions Phaidon, 256 pages, 22,95 €. phaidon.com



NICK BRANDT

Portraits en danger
Voir le monde en face



Il est des œuvres qui font l'Histoire. *The Day May Break* de Nick Brandt est sans conteste de celles-ci. Le Britannique, activiste dans l'esthétisme, nous a habitué à des projets percutants. Ce dernier, réalisé sur cinq ans et quatre continents, dresse le tableau d'un monde qu'on penserait dystopique et qui pourtant est le nôtre. Un monde où humains et animaux subissent de plein fouet le changement climatique. Au Zimbabwe, au Kenya, en Bolivie, aux Fidji et en Jordanie, il est allé à la rencontre d'exilés climatiques, de réfugiés de guerre, de rescapés de catastrophes naturelles... Sous l'eau comme dans la poussière d'une terre désolée, des femmes, des hommes, des enfants, ou encore des éléphants, posent sous l'ampoule de Nick Brandt. Dans une grande exposition de 63 tirages, la curatrice Arianna Rinaldo tisse ce récit à la Galerie d'Italia de Turin en Italie, jusqu'au 6 septembre. Le portraitiste nous livre les dessous de ses tableaux surréels, et la colère qui a fait naître son travail dantesque.

Halima, Abdul et
Frida, Kenya, 2020

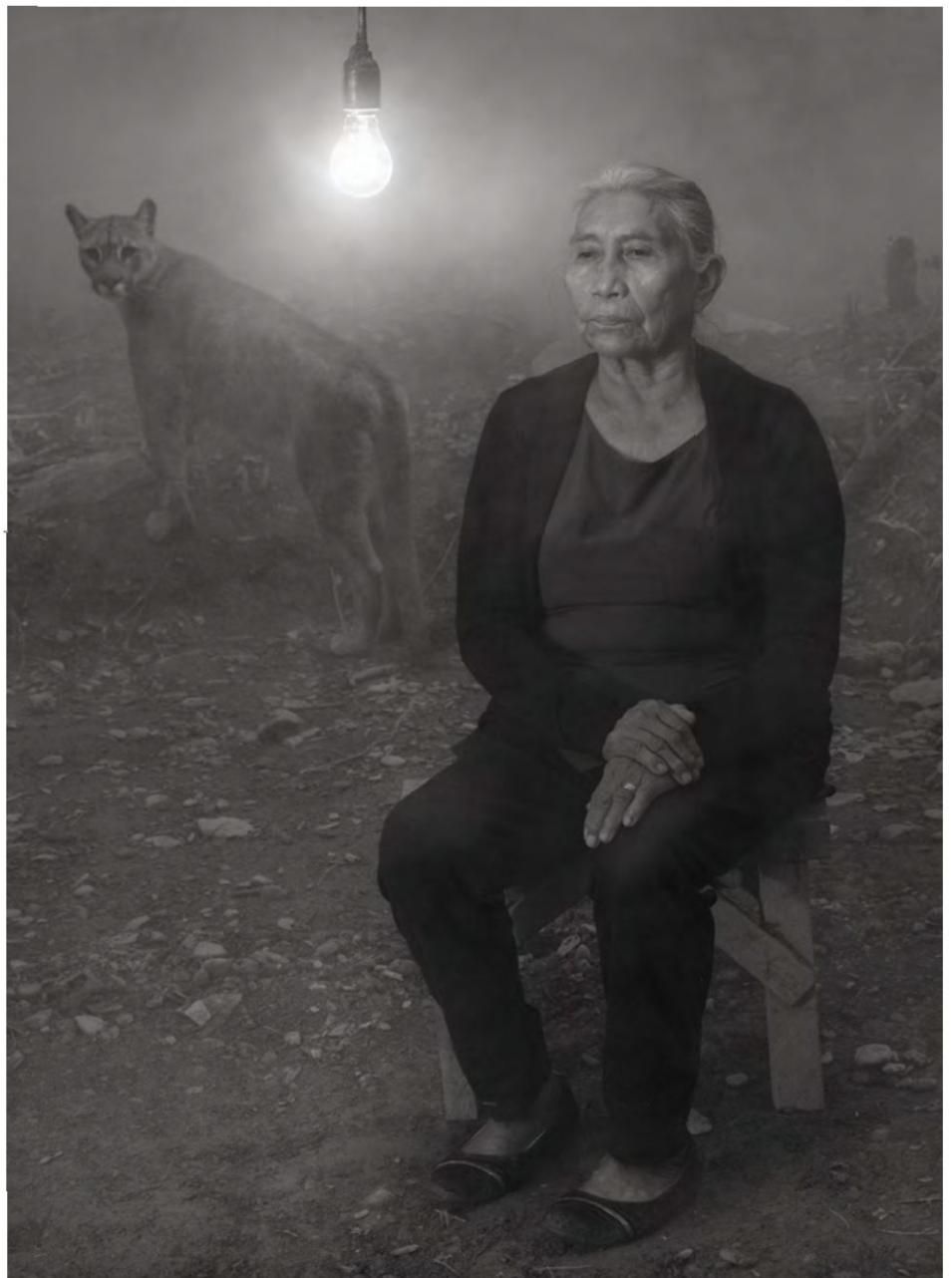


Chapitre 1



James et Fatu,
Kenya, 2020

Chapitre 2



Juana et Nayra,
Bolivie, 2022

Chapitre 3

Sink / Rise



Akessa regarde vers
le bas II, Fidji, 2023



Joel et Sosi, Fidji,
2023



Laila debout,
Jordanie, 2024

Chapitre 4

The echo of our voices



Ftaim et sa famille,
Jordanie, 2024

Majed et Mariam
au clair de lune,
Jordanie, 2024

« Dans ce monde dystopique marqué par la destruction provoquée par l'être humain, j'imagine que j'archive les créatures — humaines et animales — de cette planète. »

Nick Brandt, vous êtes portraitiste. D'où vous vient ce goût des autres ?

Merci de me présenter comme portraitiste ! En général, je n'aime pas les étiquettes, que je trouve trop simplistes, et celle de « portraitiste » ne m'était même pas venue à l'esprit avant tout récemment. Mais je pense qu'il est désormais juste d'utiliser ce terme, peut-être même avec *The Echo of Our Voices, Chapitre Quatre*, dans lequel le « portrait » peut réunir jusqu'à 28 personnes (dans la photographie *The Cave*).

Ce que je perçois comme une injustice environnementale a toujours été au cœur de mon travail, mais au fil des années, alors que les choses se sont considérablement assombries, mon travail est devenu plus ciblé, et de plus en plus centré sur les êtres humains, à mesure que les impacts du changement climatique frappent toujours plus durement certaines des populations les plus vulnérables au monde.

Pouvez-vous nous parler de cette série et de chacun de ses chapitres ?

The Day May Break dépeint des êtres humains et des animaux affectés par la dégradation et la destruction environnementales.

Le premier chapitre a été photographié au Zimbabwe et au Kenya en 2020, le deuxième en Bolivie en 2022, dans plusieurs sanctuaires et réserves naturelles. Toutes les personnes présentes sur les photographies ont été gravement touchées par des sécheresses extrêmes ou des inondations.

Les animaux sont presque tous des rescapés, victimes de situations allant de la destruction de leur habitat au trafic d'animaux sauvages. Ces animaux ne pourront jamais être relâchés dans la

nature. En conséquence, ils sont presque tous habitués à la présence humaine, ce qui permettait à des inconnus de se tenir près d'eux et d'être photographiés dans le même cadre, au même moment.

Le brouillard symbolise un monde naturel en train de disparaître sous nos yeux. Créé à l'aide de machines à fumée sur les lieux de prise de vue, il fait également écho à la fumée des incendies de forêt qui ravagent la planète.

Cependant, malgré leurs pertes, ces humains et ces animaux sont des survivants. Et en cela subsiste encore une possibilité.

Sirk / Rise, Chapitre Trois, a été photographié sous l'eau au large des îles Fidji. Les habitants locaux qui ont posé représentent les nombreuses populations insulaires du Pacifique Sud dont les maisons, les terres et les moyens de subsistance disparaîtront dans les décennies à venir à mesure que les eaux monteront sous l'effet du changement climatique.

The Echo of Our Voices, le quatrième chapitre, met en scène des familles ayant fui la guerre en Syrie et vivant aujourd'hui en Jordanie. La Jordanie est considérée comme le deuxième pays le plus touché par la pénurie d'eau dans le monde.

Vivant dans un déplacement permanent, les Syriens sont contraints de déplacer leur foyer plusieurs fois par an, allant là où un travail agricole est disponible.

Les empilements de cartons sur lesquels les familles s'assoient et se tiennent debout s'élèvent vers le ciel — une verticalité qui suggère une forme de force ou de défi — et servent de piédestal à celles et ceux qui demeurent généralement invisibles et inaudibles.

Un lien commun unit tous ces pays : ils figurent parmi ceux qui sont les moins responsables de l'effondrement

climatique. Leurs émissions de carbone ont été infimes comparées à celles des nations industrialisées. Pourtant, ils subissent de manière disproportionnée les conséquences de cette crise. La terrible ironie est que beaucoup des personnes vivant dans ces pays sont les plus vulnérables face aux conséquences catastrophiques du mode de vie du monde industrialisé.

Comment choisissez-vous les histoires que vous racontez et les visages que vous photographiez ?

Des chercheurs parcourent chaque pays avant mon arrivée, afin de rencontrer, interviewer et photographier des personnes dont la vie a été bouleversée par le changement climatique. Je réagis ensuite à ces rencontres et, dans le cas des familles syriennes en Jordanie, j'ai passé plusieurs semaines à voyager dans le pays pour les rencontrer. Les personnes que je choisis sont ensuite invitées à séjourner avec nous sur les lieux où nous allons photographier.

Le portrait, par sa nature même — et peut-être encore davantage dans votre travail — est une collaboration, puisque vous incarnez l'histoire de ceux que vous photographiez. Comment naît ce dialogue ?

Cela varie. Cela a été particulièrement important dans *The Echo of Our Voices, Chapitre Quatre*, pour plusieurs raisons. Dans les chapitres précédents, j'aimais que chacun pose de la manière qui lui semblait naturelle, qu'il reste lui-même - au sommet d'une échelle à côté d'une girafe ou sous l'eau.

Mais *The Echo of Our Voices* était très chorégraphié afin de souligner le lien entre les membres des familles syriennes réunies sur les cartons ou dans la grotte.



Il était essentiel qu'ils se sentent à l'aise avec la manière dont ils étaient représentés. À la fin de chaque prise de vue, on regardait ensemble les images dans mon viseur. Cela leur donnait aussi, selon leurs propres mots, le sentiment d'avoir de la valeur. « J'ai l'impression d'exister », a dit Shaila. Lorsqu'elle se trouvait en haut des cartons, elle pensait que son histoire méritait d'être racontée. Kamal a déclaré que cette expérience leur avait donné « le sentiment d'être vraiment humains ».

Pour les autres personnes photographiées dans les chapitres précédents, la phrase qui revenait le plus souvent était qu'elles étaient reconnaissantes d'être vues et entendues. C'est extrêmement important pour moi, surtout lorsqu'il s'agit de personnes si facilement oubliées ou ignorées.

Que mettez-vous de vous-même dans vos portraits ? Vos émotions ont-elles leur place dans cet espace ?

C'est fondamental dans chaque projet. Quelqu'un m'a récemment fait remarquer le sentiment constant de calme qui traverse la série. Oui, il y en a un — et je pense que, psychologiquement, cela vient de mon désir de créer une forme de calme au sein de ce que je perçois comme un chaos et une désorganisation grandissants sur notre planète.

Parlons processus créatif. Vous réalisez des prouesses techniques sans effets spéciaux ni retouches. Pouvez-vous nous raconter le déroulement de vos prises de vue ?

Comme vous le mentionnez, il n'y a aucun effet spécial ni *compositing*. Cela ne m'intéresse absolument pas, et je suis prêt à engager des moyens très coûteux pour créer des photographies montrant

ce qui se trouve réellement devant moi. J'ai toujours dit que ce qui se produit dans la vie réelle est bien plus intéressant que ce que mon imagination peut inventer... ou Photoshop, ou maintenant — que Dieu nous aide — cette putain d'IA.

Sink / Rise, Chapitre Trois, représentait un véritable défi technique. Il fallait que les habitants fidjiens photographiés se présentent sous l'eau, comme si cela était la chose la plus naturelle du monde, exactement comme si nous photographiions sur terre. Le premier défi majeur fut le courant marin, qui nous emportait comme des feuilles dans le vent. Il fallait aussi réussir à lester tout le monde et tout le matériel.

À quelle forme de vérité la mise en scène permet-elle d'accéder ?

Je pense que cette « mise en scène » — que ce soit à côté d'animaux, sous l'eau ou perchés sur des cartons dans le désert — peut intensifier l'intention émotionnelle du travail documentaire. Pour moi, mise en scène et vérité peuvent être totalement compatibles, à condition que les images soient réalisées avec une véritable intégrité émotionnelle.

Votre travail peut être qualifié d'engagé ou d'activiste. Comment parvenez-vous à aborder des enjeux mondiaux, sociaux et politiques à travers le portrait — en représentant un individu ou un groupe ?

Que j'y parvienne ou non dépend du jugement de chacun. Je ne fais qu'exprimer mes sentiments ; chacun de ces concepts naît de ma colère face à ce qui se passe dans le monde, et j'espère que les spectateurs pourront ensuite interpréter les images à leur manière. Mais il devient de plus en plus frustrant

de voir le monde entier regarder tout à travers le balayage d'un minuscule écran de téléphone.

Avec cette fascination pour l'Autre, avez-vous le sentiment de participer à une entreprise d'archivage de l'humanité et, plus largement, de la planète ?

Je suis fasciné par des êtres sensibles — humains ou animaux — victimes d'injustices environnementales, vivant dans des lieux qui font d'eux les moins responsables de leur propre destin. Moi, j'y vois surtout un lien.

Et puis, qui définit qui est « l'Autre » ? Les habitants du monde industrialisé, urbain et privilégié ? Ces mêmes personnes pourraient tout aussi bien être perçues comme « les autres » par des peuples ou des créatures différents d'eux.

Ceci dit, l'idée d'être un archiviste est intéressante. D'une certaine manière, c'est ce que beaucoup de photographes font aujourd'hui, dans ce projet collectif dont vous parlez. Dans ce monde dystopique marqué par la destruction provoquée par l'être humain, j'imagine que j'archive les créatures — humaines et animales — de cette planète.

Et dans ce moment douloureux de notre histoire, j'essaie de fonctionner comme un petit rouage au sein de ce vaste projet constitué de milliers de personnes créant leur propre vision personnelle d'une même réalité.

Interview réalisée pour *PHOTO*
en mai 2026, par Cyrielle Gendron

EXPOSITION

Jusqu'au 6 septembre. Galerie d'Italia, Turin, Italie. gallerieditalia.com

nickbrandt.com
[@nickbrandtphotography](https://www.instagram.com/nickbrandtphotography)

Juillet 1991



A photograph of a man in a light-colored short-sleeved shirt and dark trousers standing on the porch of a single-story house. He is waving his right hand. The house has a white porch railing with decorative vertical bars. Large, leafy trees are in the background, and a brick chimney is visible on the right side of the house.

DEANNA DIKEMAN

Portraits de famille
Se souvenir des siens

Les saisons passent, la maison reste, et les parents de Deanna Dikeman lui font signe sur le perron. En robe de chambre, emmitouflés, endimanchés, qu'il pleuve ou qu'il vente... ils sont là. Pendant plus de 20 ans, la photographe étasunienne a capturé les au revoir de ses parents. On voit les années passer, les enfants naître, l'âge s'installer... et la mémoire rester. Sa série au nom de chorégraphie, *Leaving and Waving*, pourrait laisser penser qu'elle est anecdotique. Qu'elle n'est que souvenirs personnels. Et pourtant, c'est peut-être la plus universelle qui soit, convoquant des scènes vécues chez les uns, chez les autres. Elle fait l'actualité cet été, rééditée par la maison Chose Commune, et accrochée à la biennale suisse Images Vevey qui cette année résume tout : *We are Family* !



Décembre 1995



Mars 2004



Décembre 2004



Août 2006



Août 2004



Juin 2012



Juin 2015

« J'ai longtemps cru que mes photos étaient trop personnelles pour être considérées comme de l'art. »

Deanna, les gens ont-ils toujours été au centre de votre pratique photo ?

Non, mon premier projet photographique portait sur le développement des quartiers de banlieue à Kansas City, où je vis. J'ai toujours été trop timide pour photographier des gens, à l'exception de ma famille. Cependant, ils me fascinent, et j'apprécie beaucoup le portrait. Dites de moi que je suis une timide extravertie !

Vous avez beaucoup pris en photo votre propre famille, comme c'est souvent le cas : enfant, on commence par photographier ses parents.

Tout à fait. Mon père prenait beaucoup de photos de famille, alors quand il m'a offert un appareil, je le suivais partout et je faisais comme lui : pique-niques, Noël, anniversaires, vacances...

Comment est née *Leaving and Waving* ? Aviez-vous à l'esprit d'en faire une série dès le départ ?

Pas du tout. En 1990, mes parents ont vendu la maison où j'ai grandi et ont déménagé tout près, dans la maison rouge de style ranch que l'on voit sur les images. Je regrettais de ne pas avoir pris plus de photos de la maison de mon enfance, alors j'ai commencé à photographier mes parents chaque fois que je leur rendais visite. Même si la maison avait changé, les personnes au cœur de mes souvenirs étaient les mêmes. Je photographiais mes parents, mes tantes et mes oncles dans le cadre d'un projet que j'ai intitulé *Relative Moments*. Je documentais tout ce qu'ils faisaient dans leur vie quotidienne : faire la vaisselle, tondre la pelouse, désherber le jardin... J'ai pris ce premier cliché d'adieu en 1991 juste pour le plaisir, parce que tout était coloré et que j'avais une pellicule Kodachrome dans mon appareil. Maman portait un chemisier rose vif et un short indigo, et il y avait le ciel bleu, l'herbe verte

et la maison rouge. Elle avait l'air si douce et si drôle en me faisant signe au bout de l'allée. En tant que fille et en tant que photographe, c'était une scène irrésistible. En 1992, j'ai pris une deuxième photo de Maman et Papa me faisant signe, cette fois en noir et blanc. J'ai tiré cette image et l'ai rangée dans une boîte. À partir de 1996, j'ai commencé à prendre des photos d'adieu à chaque fois que je partais. C'est devenu notre rituel de départ : charger les valises dans la voiture, se serrer dans les bras, se faire signe de la main, puis partir. Pendant 17 ans, les photos se sont accumulées dans mes carnets de négatifs et de planches contact. En 2008, en les regardant, j'ai découvert une histoire qui se déroulait au fil du temps. J'ai réalisé ce que j'avais commencé, et j'ai su que je voulais le terminer. Papa est décédé en septembre 2009. J'ai continué à photographier Maman seule en train de faire signe.

Quel lien représentaient ces clichés quand ils étaient en vie et que représentent-ils aujourd'hui ?

Tant que mes parents étaient en vie, le fait de prendre la photo était plus important que l'image elle-même. C'était une façon pour moi de partir. Aujourd'hui, ces photos sont mon lien avec les souvenirs de toutes ces visites.

C'est votre histoire personnelle, et pourtant elle touche à l'universel. Saviez-vous que le banal et le quotidien pouvaient créer un langage universel ?

Je n'ai jamais étudié l'art. Je pensais au départ qu'une grande photographie était de celles qu'on trouvait dans *National Geographic*. J'ai pris conscience de la valeur du banal lorsque j'ai découvert Stephen Shore, William Eggleston, Emmet Gowin et Larry Sultan, et que je me suis surpris à réagir à leurs photos avec curiosité et émerveillement. Voir

leurs photos m'a donné la permission d'explorer moi-même ce genre d'images.

Aujourd'hui, on assiste à un véritable retour à la photographie vernaculaire longtemps ignorée mais dont la pleine valeur archivistique est désormais reconnue. Cela fait-il partie de votre culture photographique ?

Oui, tout à fait. Les photos de famille étaient précieusement conservées chez nous. Il n'y en avait pas beaucoup, car on ne prenait pas de photos sur pellicule comme on prend aujourd'hui d'innombrables clichés avec les smartphones. Après avoir pris sa retraite, mon père a méticuleusement étiqueté et classé ces diapositives. Chacune était annotée de la date, du lieu et des noms des personnes qui y figuraient. Je pense qu'il considérait ses photos comme des archives familiales que ma sœur et moi chérissions un jour comme des souvenirs précieux.

Le portrait est une œuvre à plusieurs voix. C'est la relation entre le photographe, le sujet et le lieu.

Comment donnez-vous vie à ce dialogue ? Simplement en photographiant notre quotidien. Rien n'a jamais été mis en scène ni posé. Je prenais simplement mon appareil photo et m'arrêtais pour prendre une photo. Bien sûr, il y avait parfois un petit jeu de « faire un signe de la main à l'appareil photo » de la part de Maman et Papa, mais ils l'auraient fait de toute façon...

Faut-il absolument aimer les gens que l'on photographie pour bien le faire ?

C'était certainement le cas pour moi. C'est un amour profond et indéfectible qui m'a donné envie de préserver ces souvenirs avec mon appareil photo. Mais quand je pense à d'autres projets et aux personnes que j'ai photographiées, je me rends compte que si ce n'est pas l'amour,

c'est au moins la curiosité et la fascination qui sont nécessaires pour que je réussisse une photo. J'ai besoin d'être attirée par un aspect de la personne ou de la situation pour les voir clairement et créer une image qui compte. Tout aussi importants sont le respect que j'ai pour les personnes que je photographie et la confiance qu'elles me témoignent.

Qu'apportez-vous de vous-même dans vos portraits ? Vos émotions et votre empathie ont-elles leur place ?

Bien sûr ! J'y mets tout mon cœur et toute mon âme. Pendant de nombreuses années, j'ai cru que mes photos étaient trop personnelles pour être considérées comme de l'art. Je les gardais pour moi, estimant qu'elles n'étaient pas assez importantes pour être partagées. Je me souviens de la première fois où j'ai montré une pile de tirages à un ami, professeur de photographie à l'université. Il a longuement parlé d'une photo de mon père debout devant son barbecue dans le jardin. En l'écoutant, j'ai commencé à voir l'image différemment, non plus comme une fille prenant un cliché personnel. Mon ami m'a aidée à reconnaître et à apprécier ce que j'avais créé.

Que signifie pour vous le portrait « parfait » ? Comment savez-vous que vous avez capté le « bon » ?

Mon premier professeur de photographie disait qu'il y a en toute bonne photographie un fantôme. J'ai beaucoup réfléchi à cette idée, et pour moi, cela signifie qu'il doit y avoir un peu de mystère ou une petite imperfection. Je sais que je tiens le bon portrait lorsque je peux voir une trace d'esprit ou d'âme visiblement présente. Souvent, je ne le reconnais même pas sur le moment. Je le découvre plus tard, lorsque je choisis le cliché le plus saisissant. Pourtant, l'émotion qu'une

photo me transmet n'est pas toujours la même que celle qu'elle suscite chez les autres. On m'a souvent dit que cette série évoquait le regret, celui de ne pas avoir fait ce que j'ai fait. D'autres voient mes parents et se mettent à me raconter des histoires sur leurs propres adieux à leurs proches. Je reçois des messages profondément touchants.

Parlez-nous de vos travaux plus récents.

Tout récemment, j'ai travaillé sur une série destinée à une exposition en collaboration avec une autre artiste, Judith Black, qui a elle aussi photographié sa famille. Nous avons créé un dialogue à partir de nos archives respectives. Ce fut passionnant pour moi de redécouvrir des photos que j'avais négligées lorsque je les avais prises. Certaines sont floues ou mal exposées. À l'époque, je les

considérais comme des erreurs et je les avais mises de côté. Mais aujourd'hui, je les regarde autrement, telle une éditrice. Il y a quelque chose de libérateur à se défaire de vieilles contraintes critiques et à regarder d'anciennes photos avec un regard neuf.

Interview réalisée pour PHOTO en mai 2026, par Cyrielle Gendron

EXPOSITION

10^e Images Vevey, biennale des arts visuels
Du 5 au 27 septembre. Vevey, Suisse.
Voir p.110. images.ch

LIVRE

Leaving and Waving, éditions Chose Commune, 112 pages, 50 €.
chosecommune.com

deannadikeman.com / @deannadikeman



Décembre 2015



29^e PHOTOESPAÑA

Les expositions se comptent par centaines à Madrid cet été. En partenariat avec *PHOTO*, le plus grand rendez-vous espagnol accueille rien de moins que des mythes : *Les Américains* de Robert Frank en intégralité et les portraits *Dans l'Ouest américain* de Richard Avedon. À leurs côtés le projet inédit d'Isabel Muñoz, lauréate du Prix national de la photographie et Viviane Sassen (photo), représentante du pays invité d'honneur que sont les Pays Bas, mais aussi Laia Abril pour un travail critique autour du traitement de l'endométriose, Alejandro Cartagena pour une rétrospective, Colita, Rafal Milach, Chema Madoz...

Jusqu'au 13 septembre. Madrid, Espagne. phe.es

Les rendez-vous
incontournables

C'EST L'ÉTÉ DES FESTIVALS

En invitant des écritures photographiques venues de tous horizons, les festivals, biennales, salons photo dressent le portrait d'un monde où le beau et le tragique coexistent, où l'humanité est mise à rude épreuve, où la nature résiste avec force. Essaimés à travers la planète, ils tissent un lien puissant entre toutes et tous, avec pour seule arme la force de l'image.



6^e CARGO, LES PHOTOGRAPHIQUES DE SAINT-NAZAIRE

C'est la saison de partir « À la plage ! ». En tête de l'excursion, Claude Nori et ses scènes mythiques de bords de mer (ci-dessus à Rimini en Italie, 1995), et dans son sillage, les talents émergents en résidence Emeline Sauser (avec le soutien du Fonds Régulier pour la Création) et Esther Donikian. Ainsi que, venus de loin, les deux photographes chiliens Alejandro Olivares et Rodrigo Gómez Rovira qui inaugurent la collaboration du festival nazérien avec le Festival Internacional de Fotografía de Valparaíso. Soleil garanti !

Du 26 juin au 27 septembre. Saint-Nazaire (44). lartalouest.com



3^e MONDES EN COMMUN

Pour poursuivre les *Archives de la Planète* d'Albert Kahn, les jardins du musée qui porte son nom accueillent onze artistes. Parmi eux, le Béninois Léonce R. Agbodjélou, prix de l'association des amis du musée, et ses portraits des Egungun, incarnations des ancêtres Yoruba ; Ying Ang et ses champignons australiens ; Mustapha Azeroual et son inventaire de la lumière ; Thierry Bouet et ses façades parisiennes ; ou encore Cédric Delsaux et ses passants transformés en statues (ci-dessus). Des portraits et témoignages en héritage iconographique de l'humanité.

Jusqu'au 20 septembre. Boulogne-Billancourt (92).
albert-kahn.hauts-de-seine.fr



9^e FESTIVAL PHOTO MARTAGNY

Le village normand se transforme en galerie avec douze expositions en pleine nature sous la présidence de Laurent Lucas. Dépaysement garanti avec la série de lions de Tateyuki Adachi, mais aussi la puissante série des hommes de mer par Jean Gaumy, les paysages tirés jusqu'à l'abstraction de Francesca Piqueras et les animaux maîtres du camouflage par Frank Deschandol (ci-dessus).

Jusqu'au 30 août. Moulin de Martagny (27).
festivalphotomartagny.fr

2^e DEAUVILLE SPORT IMAGES FESTIVAL

Né de l'héritage des Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris 2024, le festival estival de Deauville s'ouvre avec treize expositions et une thématique forte : le sport féminin. Émouvant autant que politique, sur le terrain comme en vestiaire, il se dévoile sous l'œil de Sylvie Lancrenon, Gérard Uféras, Pauline Ballet, Corinne Dubreuil, Steve Korn (ci-contre) et David Burnett, invité d'honneur avec ses paysages olympiques.

Jusqu'au 6 septembre. Deauville (14).
indeauville.fr





38^e VISA POUR L'IMAGE DE PERPIGNAN

Essentiel à la défense de la liberté de la presse, le festival de photojournalisme dirigé par Jean-François Leroy rend cette année hommage aux carrières de Raymond Depardon avec une plongée dans ses archives du siècle, et d'Étienne Montès (en

bas à droite). À leurs côtés, les actualités de la guerre au Soudan par Abdulmonam Eassa, du Liban par Diego Ibarra Sánchez (ci-dessus) et Mohammad Yassine, de l'Éthiopie par Robin Tutenges, du fléau de la drogue du Kuch par Gaël Turine...

Sans oublier les beautés sous-marines de Laurent Ballesta et l'Inde onirique de Paolo Roversi (en bas à gauche). Car le monde est fait de tout cela.

Du 29 août au 13 septembre.

Perpignan (66). visapourlimage.com





10^e IMAGES VEVEY

We are family ! On a l'air de la chanson dans la tête pour l'anniversaire de la biennale suisse. Vevey se fait musée à la rentrée, accueillant Martina Bacigalupo, Deanna Dikeman (voir p. 98), Luisa Dörr, Vik Muniz, Rineke Dijkstra, Mazaccio & Drowilal (ci-dessus)... Mais aussi les quinze ans du projet *Inside Out* de JR, riche de 590 374 portraits dans 154 pays, les 200 ans de la photographie grâce à Richard Billingham et son iconique série *Ray's a Laugh*, et les 60 ans du Montreux Jazz Festival avec une installation d'Anoush Abrar.

Du 5 au 27 septembre. Vevey, Suisse. [images.ch](https://www.images.ch)



16^e FESTIVAL PHOTO LA MER EN PARTAGE - GUILVINEC / LÉCHIAGAT ▲

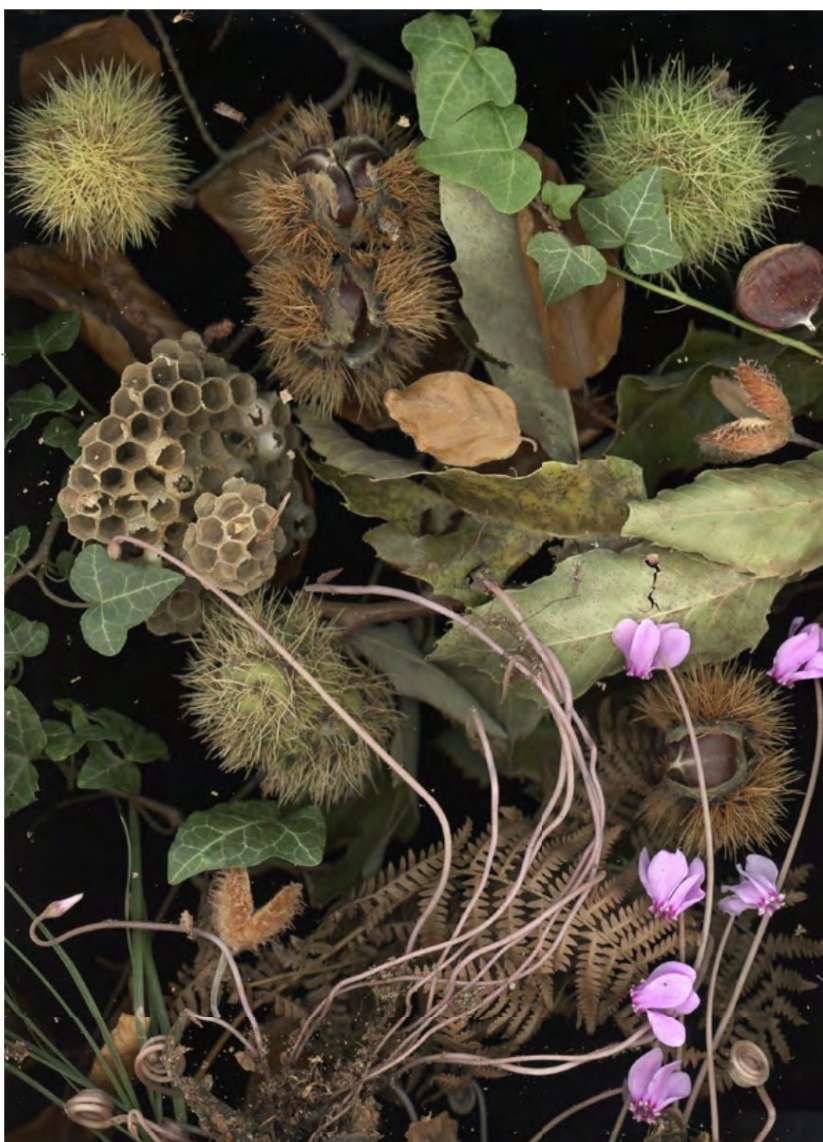
La mer comme territoire de partage, de ressources, de routes, de connaissances... C'est tout le sujet du festival dirigé par René-Claude Daniel, et des photographes qu'il expose et qui nous font voyager dans des archipels indonésiens à la découverte de la construction navale traditionnelle par Maurizio Borriello, sur les côtes péruviennes suite à la catastrophe pétrolière de 2022 par Marc Chaumeil, aux pôles Nord et Sud où le réchauffement climatique surgit en infrarouge par Axelle de Russé (ci-dessus), aux côtés des Badjaos, nomades de mer, par Pierre de Vallombreuse...

Jusqu'au 30 septembre. Guilvinec (29).
festivalphotoduguilvinec.bzh

11^e PHEST ▶

Avec des « et si », le festival italien compte bien réinventer le monde. En plus de l'appel à contributions qu'il nous lance, le directeur artistique Giovanni Troilo confie la résidence annuelle à l'Italo-canadienne Sara Angelucci (ci-contre). Au cœur de la réserve naturelle de Torre Guaceto, l'artiste poursuit ses recherches sur la flore et la régénération environnementale à partir de scans réalisés de nuit et révélant la cohabitation des espèces végétales, racontant la mémoire et les métamorphoses du paysage.

Du 7 août au 1^{er} novembre. Monopoli, Italie. phest.info





18^e NUITS PHOTOGRAPHIQUES DE PIERREVERT

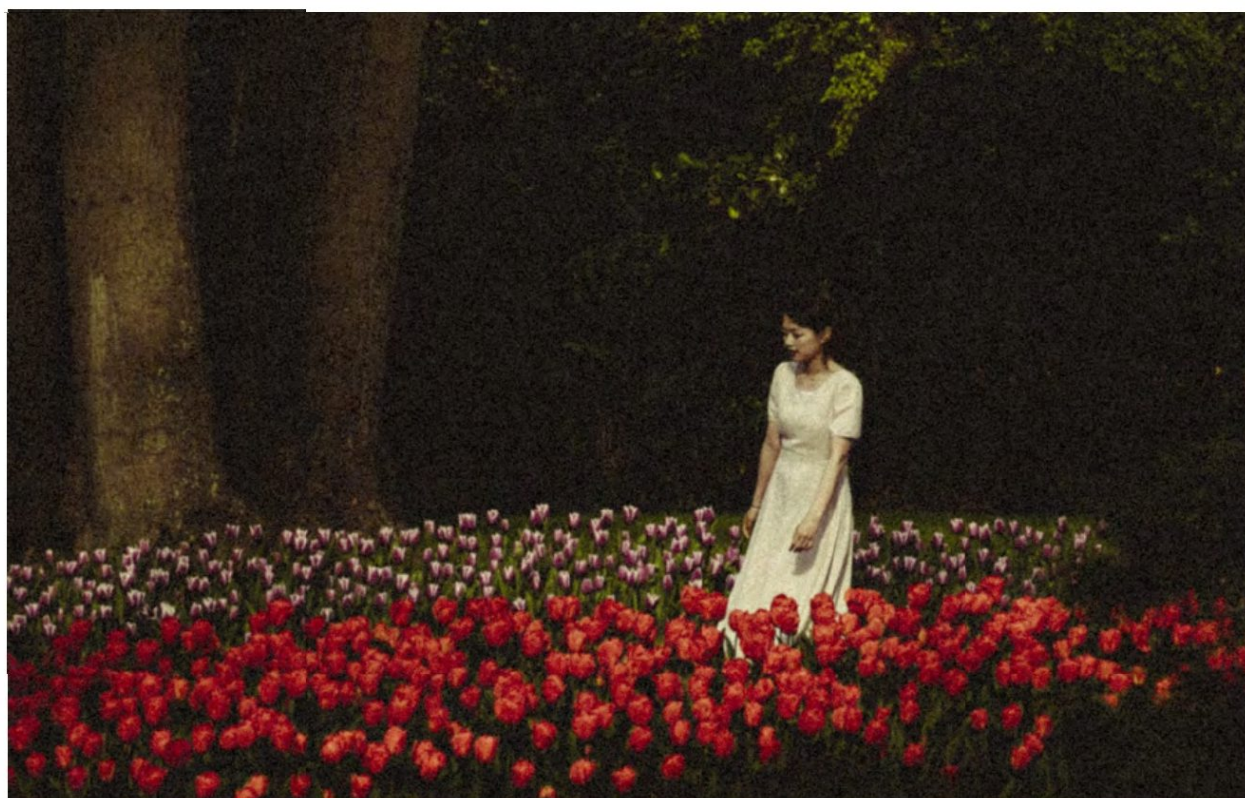
Au cœur du Luberon, le photographe de mode suisse Lothar Schmid est à l'honneur (ci-dessus), aux côtés d'une sélection de jeunes talents choisis à la fois sur appel à candidatures et présentés par le festival Face à la Mer de Tanger. En partenariat avec la Fondation Vasarely, des images du plasticien Victor Vasarely s'exposent également.

Du 23 au 26 juillet. Pierrevert (04).
pierrevertnuitsphotographiques.com

12^e BALADES PHOTOGRAPHIQUES DE DAOULAS

Tout est dans le titre. C'est une balade photographique dans les jardins de l'abbaye et de la ville qui réunit l'Espagnol Joan Fontcuberta qui nous entraîne à la découverte de l'histoire ancestrale corse du « berger des morts », le Mazzeru ; et le Breton Stéphane Mahé (ci-dessous) avec ses œuvres poétiques, collection de souvenirs oniriques. Deux visions aux frontières du surréel.

Jusqu'au 29 novembre. Daoulas (29). cdp29.fr





3^e RENCONTRES PHOTOGRAPHIQUES

Au Prieuré de Saint-Benoît-du-Sault, cinq photographes sont exposés : Cloé Harent et son ode à la biodiversité des estrans normands, Kathleen Missud et son dialogue avec les archives de son grand-père, Julien Athonady et ses mises en scène de sa mère retraitée (ci-dessus), René Mialon et le monde rural de la Brenne dans les années 1950, ainsi que Benoît Méjean et son récit intime. Autant d'histoires de rencontres.

Du 31 juillet au 9 août. Indre (36). lesrencontresphotographiques.com



9^e PHOTOMOBILES ▶

Aux quatre-vents est née de la rencontre entre Paul Baudon (ci-contre) et Hervé Dez en 2023 autour de leurs projets respectifs de caravane laboratoire photographique. Invités en résidence par Tulipe Mobile, les deux artistes exposent ensemble au musée Quesnel-Morinière de Coutances. Leurs séries s'ancrant dans deux territoires différents - Soulac-sur-Mer et l'ouest du Cotentin - ont en commun de porter un regard sur un questionnement générationnel : le changement climatique et son impact sur nos vies.

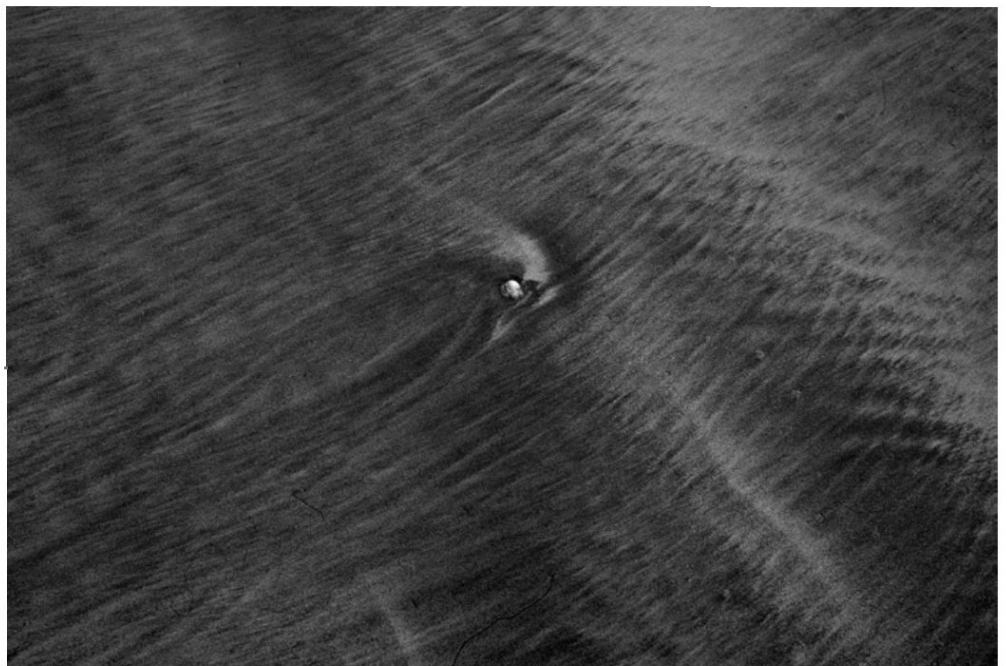
Jusqu'au 5 septembre. Coutances (50).
tulipe-mobile.org



8^e BZH PHOTO ▶

Miji Yoon pose un regard neuf sur le littoral breton. La photographe coréenne s'est immergée, sur invitation de Camille Gajate, directrice du festival, dans l'infiniment beau de l'infiniment petit. La matière, la lumière, les reflets, les traces qui restent et celles qui disparaissent sur l'estran... La photographe touche à l'œuvre plasticienne. Ses images de l'entrant reviennent à leur source, exposées au vent et aux marées, sur le port de Loguivy-de-la-Mer.

Jusqu'au 6 septembre.
Loguivy-de-la-Mer (22). bzhphoto.fr



◀ 57^e RENCONTRES D'ARLES

« Dans une période où tout semble pousser à simplifier, à opposer et à réduire, nous avons souhaité que ces 57^e Rencontres d'Arles créent au contraire un espace pour accueillir la complexité et la sensibilité » écrit Christoph Wiesner, directeur du festival. En décentrant le regard, par des hommages à William Klein, Martine Barrat, Ming Smith ou encore Harry Gruyaert. En s'ouvrant à de nouvelles géographies, notamment méditerranéennes avec Bruno Boudjelal, Anne-Lise Broyer... et de nouveaux territoires, ovniésques et cannibales ! Photo : Henriette Sabroe Ebbesen.

Du 6 juillet au 4 octobre. Arles (13).
rencontres-arles.com

ET AUSSI

16^e CORTONA ON THE MOVE

Du 16 juillet au 1^{er} novembre.
Cortone, Italie. cortonaonthemove.com

5^e FOTOGRAFIA CALABRIA

Du 31 juillet au 30 septembre.
San Lucido, Italie.
fotografiacalabriafestival.it

14^e RAGUSA FOTO FESTIVAL

Du 27 août au 27 septembre.
Ragusa, Italie. ragusafotofestival.com

6^e MESNOGRAPHIES

Jusqu'au 1^{er} septembre.
Les Mensuels (78). mesnographies.com

9^e TRIENNALE D'HAMBOURG

Jusqu'au 22 septembre.
Hambourg, Allemagne. phototriennale.de

23^e FESTIVAL PHOTO LA GACILLY

Pour les 200 ans de la photographie, le festival dirigé par Mélina Le Blaye et curaté par Cyril Drouhet, met la scène française à l'honneur en 20 expositions. Impossible d'être exhaustif, mais citons quelques grands : les portraits de Nadar, les stars de Jean-Marie Périer, les tableaux de Pierre & Gilles, l'humanisme de Willy Ronis et Sebastião Salgado, les grands Raymond Depardon, Jane Evelyn Atwood, et côté environnement, Vincent Munier, Claudine Doury, Lys Arango... Travailleurs de l'image, Brodbeck & de Barbuat et leur projet dantesque en IA, Lee Shulman et sa collection d'horizons.
Photo : Éric Garault.

Jusqu'au 4 octobre.

La Gacilly (56).

festivalphoto-lagacilly.com





37^e L'ÉTÉ PHOTOGRAPHIQUE DE LECTOURE

Au ras du réel, les photographes de L'été nous obligent à regarder ce qui nous entoure et que l'on néglige. Sous le commissariat d'exposition de Lilian Froger, les artistes Yamamoto Masao (photo), Brune Pâris, Charles Thieffaine, ou encore Jonàs Forchini braquent nos regards sur le quotidien, l'ordinaire, l'infra-ordinaire pensé par Georges Perec.

Du 11 juillet au 20 septembre. Lecture (32).
centre-photo-lecture.fr

MATÉRIALITÉ ET PHOTOGRAPHIE

par REGINA ANZENBERGER

Regina Anzenberger happe le spectateur dans un univers plein d'onirisme. Par la photo et la peinture, elle transforme des trésors de nature. Son œuvre est complexe, elle ne crée pas un herbier, mais porte une réflexion profonde sur la place de chaque chose dans l'univers. Les strates de matières nous indiquent le chemin pour comprendre comment l'artiste structure sa création : lieu photographié, papier, peinture, récolte, collage. Telle une archéologue, elle nous propose de nouvelles lectures poétiques des sites qu'elle explore.

Quand avez-vous décidé de sortir la photographie de son format « classique », de travailler différemment sa matérialité ?

Je dessine, peins et photographie depuis l'âge de treize ans avec un Olympus Mju 35 mm et un Bronica 645. Le tournant décisif a eu lieu en 2009 avec l'utilisation de l'iPhone 3. Pour la première fois, j'ai pu réaliser de manière très directe des images qui n'existaient auparavant que dans mon esprit. En 2011 je commence à les imprimer en petit format, les retravailler par le dessin et les enrichir avec des fragments de texte ainsi que des éléments naturels collectés sur place. Ce fut le déclic. Depuis ce moment, je suis de manière intensive à la recherche d'images susceptibles d'être développées par le dessin. Puis, une erreur m'a montré le chemin - par mégarde j'ai envoyé au labo les fichiers originaux des images iPhone en pleine résolution. Au lieu des petits tirages prévus, j'ai reçu des impressions grand format en rouleau, 86 x 115 cm - un heureux hasard.

En 2015, je publie mon premier livre de photographie, *Roots & Bonds*. Le photographe et théoricien britannique Gerry Badger le classe dans les dix meilleurs livres photographiques de l'année 2015. Je n'ai plus jamais arrêté de créer des livres !

Comment décririez-vous la relation entre le matériau et l'image ?

Qu'est-ce que l'un apporte à l'autre et qu'est-ce que cela peut changer dans notre perception de l'image ?

Dans ma pratique, il n'existe pas de différence fondamentale entre peinture et photographie, la forme reste toujours au centre. Je ne peux véritablement juger si une image fonctionne qu'à travers l'objet physique fini, encadré et présenté en exposition.

Je travaille de préférence avec le papier Hahnemühle PhotoRag Ultra Smooth, car sa surface douce et sa profondeur correspond particulièrement bien à mes travaux en noir et blanc, souvent traités de manière très lumineuse. Son aspect me rappelle le papier à dessin - un élément central dans ma manière de travailler.

Ce choix de matériau est directement lié à mon rapport à la nature qui a profondément marqué ma pratique artistique. Je dépasse les frontières de la photographie classique en combinant images photographiques, éléments



Gstett, 2018-2022



L'illusion de l'été XV, 2019-2023



Die Verwandlung (La Métamorphose) - À deux têtes, 2025



Die Verwandlung (La Métamorphose) - D'Afrique, 2025



Die Verwandlung (La Métamorphose) - Cyclope aux multiples yeux, 2025

picturaux et dessin. Il en résulte des œuvres qui ne se contentent pas de représenter la nature, mais qui permettent d'en faire l'expérience de manière poétique et élargie. Une part essentielle de ma pratique repose sur la réflexion personnelle de vécus et d'évolutions sociétales. Je conçois la nature comme un système dynamique, en constante transformation, que je cherche à appréhender dans toute sa complexité. En intégrant des matériaux naturels trouvés, j'essaie d'établir un lien direct avec le lieu et d'étendre la dimension photographique dans l'espace. Mon travail invite à questionner les modes de perception habituels et à aborder le monde avec ouverture et attention.

Le livre joue à cet égard un rôle particulier : il n'est pas seulement un médium, mais une réflexion matérialisée sur l'œuvre elle-même – un espace où idée, processus et forme se rencontrent. Il constitue souvent l'aboutissement d'un projet et devient un objet autonome, en dialogue étroit avec l'espace d'exposition.

Choisissez deux séries emblématiques de votre style artistique. Pouvez-vous nous expliquer le processus de création et ce que la matérialité de ces images dit de votre travail et de vos intentions ?

La première série

Pour *Gstettn*, j'ai étudié et photographié pendant environ six ans un terrain en friche à Vienne appartenant à l'ancienne plus grande boulangerie industrielle d'Europe,

la AnkerBrotfabrik, et j'en ai documenté la flore et la faune. Pour cela, j'ai travaillé comme souvent dans un système hybride : photographie numérique, photographie instantanée, dessin, peinture, ainsi que l'intégration d'objets trouvés tels que des fleurs séchées, des coquilles d'escargot ou des insectes.

Ces différentes strates sont combinées de manière consciente – parfois des photographies peintes, parfois des images purement photographiques, parfois des images dessinées ou physiquement augmentées. L'objectif était de saisir toute la richesse d'un morceau de nature dans la ville laissé à lui-même pendant des années. Par la superposition du dessin, de végétaux et de photographie, les frontières entre représentation et réalité se dissolvent volontairement. Il en résulte une sorte de troisième niveau, dans lequel l'image photographique dépasse ses propres limites et acquiert une dimension spatiale et conceptuelle élargie.

La deuxième série

Die Verwandlung (La métamorphose) est consacrée aux ceps de vigne, une plante qui m'intéresse depuis longtemps. Les vignobles possèdent une structure presque calligraphique. Le cep de vigne échappe aux catégories botaniques classiques. Il n'est ni arbuste, ni arbre, ni fleur, mais une liane. J'ai transformé les têtes des ceps de vigne en personnages individuels. Inspirées par des recherches sur les origines du vin et de la

mythologie grecque, ces formes deviennent figuratives, presque personnifiées. La dimension picturale prend ici davantage d'importance.

Qu'aimeriez-vous continuer à explorer en termes de médium ou de processus, pour continuer à explorer la matérialité des images ?

Je ne suis pas une artiste qui travaille de manière planifiée, mais de façon processuelle. Chaque projet développe sa propre logique et ses propres exigences au fil du travail. De nouvelles approches émergent généralement de l'acte même de créer, ainsi que d'impulsions ou de rencontres fortuites. Un souhait qui émerge aujourd'hui serait la possibilité de réaliser et de retravailler des formats d'image encore plus grands. La condition pour cela ne serait pas tant une résolution plus élevée au sens classique, mais plutôt une évolution des données techniques de l'image. La qualité actuelle des fichiers iPhone permet déjà des impressions très grands formats, par exemple jusqu'à environ 142 × 106 cm à 72 dpi, voire légèrement au-delà. L'important pour moi n'est pas une netteté maximale – au contraire, une trop grande perfection technique me dérange plutôt. L'essentiel est que les tirages, en tant que matériau de départ, conservent un caractère pictural et restent ainsi ouverts à d'autres interventions artistiques.

reginaaenzenberger.com
[@reginaaenzenberger](https://www.instagram.com/reginaaenzenberger)



Annie BOULAT

Le monde de la photographie a perdu une figure le 15 avril dernier. Femme de Pierre Boulat (1924-1998), mère d'Alexandra Boulat (1962-2007), Annie Boulat était elle-même une actrice reconnue du photojournalisme. D'abord au sein de l'agence Sipa Press, puis de Cosmos, sa propre agence fondée en 1979. Sans rien perdre de son engagement, elle dirigeait toujours à 87 ans, la galerie DUREV, et l'association Pierre et Alexandra Boulat qui remet chaque année un prix au festival Visa pour l'Image. Un héritage fait pour perdurer.



Jacques WITT

Photographe de presse, photographe de l'ombre, Jacques Witt nous laisse un témoignage précieux de son époque. Après des débuts aux *Dernières nouvelles d'Alsace*, il rejoint l'agence Sipa Press pour laquelle il couvre l'actualité de l'Elysée, voyant défiler les présidents de la République, de François Mitterrand (ci-contre avec Helmut Kohl à Verdun en 1984) jusqu'à Emmanuel Macron. Chute du mur de Berlin, libération de Nelson Mandela, première guerre du Golfe... le photojournaliste était sur tous les fronts. Il est décédé le 11 avril à 68 ans.



René GROEBLI

Grâce à l'ouvrage *L'Œil de l'amour* (1954), ode en noir et blanc à sa femme Rita Dürmüller, le nom de René Groebli est pour toujours associé au romantisme. Après des études de photo à la Haute École d'art, le Suisse se lance en indépendant comme photojournaliste. Avec Robert Frank notamment il entre au Collège des photographes suisses, et diversifie ses recherches, se lançant dans la photo publicitaire et industrielle dans son propre studio, expérimentant la couleur grâce au *dye-transfer*. Le pionnier est mort le 5 mai à 98 ans.



Raghu RAI

Maître parmi les maîtres, le photographe indien est mort le 26 avril à l'âge de 83 ans. Il débute dans l'équipe du journal *The Statesmen* à New Delhi, devient rédacteur en chef photo de *Sunday* à Calcutta puis directeur photo de *India Today*. Intégré au sein de l'agence Magnum Photos en 1977 coopté par Henri Cartier-Bresson, il a couvert des événements majeurs, notamment la catastrophe industrielle de Bhopal. Il laisse derrière lui une cinquantaine d'ouvrages sur le Taj Mahal, les Sikhs, Mère Teresa, le Dalaï Lama...



Duane MICHALS

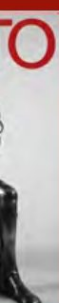
Le grand conteur d'images est mort le 9 juin à 94 ans. L'Étatsunien débute en autodidacte lors d'un voyage en Russie, en 1958, puis travaille dans la mode et la pub à New York. Il est surtout connu pour ses autoportraits et portraits de Magritte, Meryl Streep, Sting, Andy Warhol... Des fragments de poésie surréalistes qu'il annote à la main. Photo, peinture, collage, et mots font œuvre ensemble, traitant de grands sujets comme la mort, le mystique et l'amour (queer). Il nous laisse en héritage sa collection de mystères imprimés.



PHOTO

L'ÉMOTION PAR L'IMAGE DEPUIS 1967

Rejoignez
la légende
Abonnez-vous !
sur photo.fr



N° 562



N° 563



N° 564



N° 565



N° 566



N° 567

CLASSIQUE

Le magazine
papier

45€ /an *

NUMÉRIQUE

Offre 100%
numérique

15,80€ /an

CONFORT

Papier
+ numérique

50€ /an *

* Tarifs pour la France métropolitaine. En ce qui concerne les abonnements papier à destination de l'Europe et du reste du Monde les frais d'envoi diffèrent. Voir les tarifs sur photo.fr/abonnements

CONTRIBUTEURS

CONTACT

PHOTO

6, rue de Lota, 75116 Paris
photo@photo.fr

ABONNEZ-VOUS

boutique.photo.fr

ANCIENS NUMÉROS

photo@photo.fr

Édité par

PHOTO Magazine
6, rue de Lota, 75116 Paris

N° de CPPAP
0326 K 82573

Directeur de PHOTO et directeur de la publication

Francis Dagnan
francis.dagnan@photo.fr

Président d'honneur

Daniel Filipacchi

Fondateur

Roger Théron

Rédaction

photo@photo.fr

Directrice de la rédaction

Cyrielle Gendron
cyrielle.gendron@photo.fr

Secrétaire de rédaction

Louise Rebeyrolle
louise.rebeyrolle@photo.fr

Directeur artistique

Christophe Hermenier
christophe.hermenier@photo.fr

Chargée de communication digitale

Jeanne Hermenier
jeanne.hermenier@photo.fr

Contributeurs et contributrices

Margaux Beaughon
Jeanne Hermenier
Adèle Huët
Lise Laroye
Phillip Prodger
Alexis Sciard
Mélody Thomas
Théo Toyer

Abonnements

abonnement@photo.fr

Direction Administrative et Financière

Catherine Renard
catherine.renard@photo.fr

Administration et comptabilité

administration@photo.fr

Publicité, partenariats et événements

VIVA RÉGIE

Frédérique Goddet
fgoddet@vivaregie.fr
06 60 49 43 44

Informatique Éditoriale

Adrien Stefani
adrien@photo.fr

Imprimeur

Imprimé par PRINTALL AS



Membre du comité d'honneur

David Swaelens-Kane

RENDEZ-VOUS SUR



photo@photo.fr



@photoofficiel



@photoofficiel

PHOTO est une publication éditée par la société PHOTO Magazine, Société en nom collectif, 6 rue de Lota, 75116 Paris. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, dessins et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur ou leur libre publication. Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. La reproduction des textes, dessins et photographies publiés est interdite. Ils sont la propriété exclusive de PHOTO qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier. Photo ISSN 0399-8568 is published quarterly, 4 times per year by PHOTO Magazine.

SOYEZ VOUS-MÊME, TOUS LES AUTRES SONT DÉJÀ PRIS.

OSCAR WILDE



L'intensité d'un regard,
la profondeur d'un faible champ,
une aura qui défie le temps qui passe.
Nos maîtres de la lumière façonnent
votre portrait comme une symphonie
d'ombres impalpables.
Laissez-vous envoûter par l'esthétique
unique d'une image qui ne ressemble
à aucune autre.
Entrez dans la légende.
Réservez votre séance.

arcourt
STUDIO • PARIS



VOTRE PORTRAIT COMMENCE ICI. CONTACTEZ-NOUS.

STUDIO HARCOURT PARIS, 6 rue de Lota 75116 Paris - contact@studioharcourt.eu +33 (0)1 42 56 67 67

cuir et écume
Hermès, d'un horizon à l'autre

